

a-c. Le Samedi

59e année, No 8 Montréal, 12 juillet 1947

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS

PER
S-400
EX. 2



DANS CE NUMERO :

- **LA FOIRE DE PARIS**
Par EDOUARD HELSEY
- **SAINTE - MARIE - DES - JONGS**
Nouvelle par PAUL LACOUR
- **LE MESSAGER DU DIAMANTAIRE**
Récit policier par CLAUDE ASCAIN



E-Z. MASSICOTTE

*Il a tiré de l'obscurité
trois siècles d'histoire!*

En novembre 1911, M. E.-Z. Massicotte fut chargé d'inventorier et classer toutes les archives judiciaires du district de Montréal conservées depuis 1642. Partie de ces documents était entassée dans un corridor long de 300 pieds, au sous-sol de l'ancien palais de justice, à Montréal.

Grâce à 35 ans de labeur, M. Massicotte a réussi à compiler et à faire classer des documents qui constituent une mine inépuisable de renseignements précis sur les origines et la vie des premiers habitants de la région de Montréal. Aujourd'hui, ce gigantesque travail est presque complété.

Au cours de ses recherches, M. Massicotte a mis à jour des centaines de documents d'une valeur inestimable... tels que le testament de Jeanne Mance, les contrats de concessions faits par Chomedey de Maisonneuve et un acte de reddition signé par George Washington.



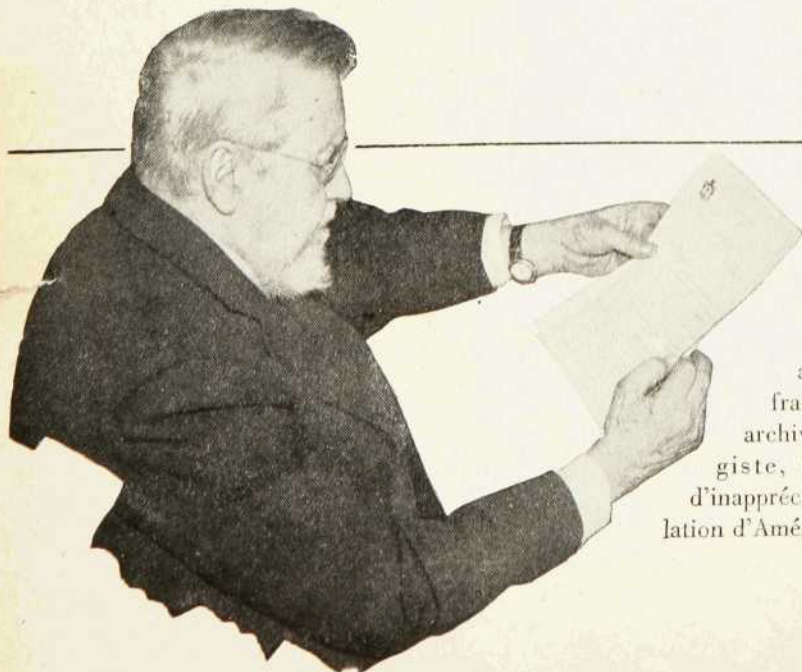
Dès l'enfance, E.-Z. Massicotte commença à s'intéresser à l'histoire de Ville-Marie en visitant avec son père les édifices du passé. Devenu journaliste, il s'occupa de recherches historiques, puis de généalogie, de folklore et d'art héraldique.



C'est M. Massicotte, qui, en 1924, eut l'idée d'instituer la parade annuelle de la St-Jean-Baptiste. Pendant 21 ans, il choisit chaque année le thème de la parade et, avec l'artiste J.-B. Lagacé, il prépara d'innombrables "chars allégoriques".



Devenu membre de la Société Royale du Canada en 1920, il reçut en 1936 la médaille de la Société Historique de Montréal pour ses travaux sur l'histoire de Montréal, et, en 1939, la médaille Tyrrell pour l'ensemble de ses travaux historiques.



En permettant de retracer fidèlement les débuts difficiles et aventureux du Canada français, M. Massicotte—archiviste, historien, généalogiste, folkloriste—a rendu d'inappréciables services à la population d'Amérique.

PUBLIÉ PAR

Molson's

(tiré d'une série d'articles biographiques illustrant la carrière de Canadiens français bien connus dans le domaine des sciences, des arts ou de l'industrie.)

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

LES ÉBOULEMENTS

C'EST sont les éboulis, causés probablement par les tremblements de terre de 1663, qui donnent ce nom au coquet village de Charlevoix que nous visitons aujourd'hui. Ce fut un Tremblay de la Baie Saint-Paul qui fut son premier défricheur. Dès 1735, on y construisit une chapelle, au bas des montagnes, sur une quinzaine d'arpents de terre d'alluvion, qui séparaient alors les hautes eaux du pied des caps. Mais l'action incessante des vagues, rongant chaque jour la terre-plein, finit par mettre l'église en danger. Après bien des discussions sur son site, on la rebâtit sur la côte. Toute de pierres des champs, à toit pointu, elle pouvait affronter là-haut les rafales venant du fleuve et les rigueurs de notre climat canadien. Un incendie la détruisit de fond en comble vers 1932 mais on la reconstruisit avec les mêmes dimensions et la même architecture. Elle était ornée jusque vers 1880 de sculptures sur bois, dont les restes, que l'on trouve un peu partout dans le village, attestent le talent de l'artiste qui en était l'auteur. Peut-être que la clause défendant de disposer de vieilles œuvres d'art sans consulter l'évêque n'existait pas dans l'ancien droit canonique, en tout cas un curé, à qui elles ne plaisaient pas, en dépouilla l'église.

C'est sur la côte également que s'élève le manoir seigneurial des de Sales Laterrière, dont la famille compta plusieurs membres illustres. Pierre de Sales Laterrière fut un chirurgien renommé, qui, après ses études à Laval, alla se perfectionner en Angleterre. Il épousa la fille de Sir Fenwich Pulmer et la jeune Anglaise sut se gagner tous les cœurs par son charme et son affabilité. Le docteur de Sales Laterrière publia en Angleterre, une espèce d'apologie des Canadiens français sous le titre « Historical and Political Account on Lower Canada ». La famille des de Sales Laterrière est toujours en possession du vieux manoir et l'habite quelque temps chaque année.

De nombreux citadins viennent passer la belle saison aux Eboulements et l'endroit mérite bien la vogue dont il jouit. Plusieurs hôtels bien tenus sont là pour accueillir les étrangers, et ceux qui ont la bonne fortune de séjourner dans ce coin de pays en rapportent des souvenirs inoubliables.

Les lacs poissonneux abondent dans les montagnes qui pressent le village de toutes parts. Les bains d'eau salée, les promenades en forêt, les randonnées sur l'eau en chaloupes à rames ou à voiles, les excursions à l'île aux Coudres dont le traversier accoste tous les jours au quai des Eboulements, sont des passe-temps qui laissent le corps plein d'une nouvelle vigueur et l'âme envahie par une poésie dont on se défend mal dans ces lieux enchanteurs.

Les montagnes, la Tourelle qui atteint 2,600 pieds, la montagne à Ignace, la montagne Pelée, les jumelles à Médéric, le mont Saint-Nicolas, le mont des Eboulements forment un décor grandiose et impressionnant. Par delà leurs cimes arrondies, s'aperçoivent, dans leur robe bleue ou mauve, d'autres monts encore dont les rangs pressés donnent l'impression d'un immense troupeau de bêtes gigantesques accroupies pour ruminer et prendre un peu de repos.

Mais il y a des siècles que ce repos dure et c'est à peine si ces monstres engourdis ont parfois un léger frémissement. Leurs assises sont de granit trop dur pour exposer la population aux malheurs qui frappent certaines parties du globe moins privilégiées.

Sur leurs flancs, comme une toison, les conifères, les bouleaux, les merisiers, les érables, les chênes, etc., montent vers leurs crêtes. La lutte contre les grands vents, le froid, le soleil et, peut-être aussi, la

nature du mince humus qui recouvre les rochers, donnent à leur bois une dureté remarquable. A l'automne, le pelage de ces fauves s'anime des teintes sanguinolentes des bois francs tranchant sur le feuillage immuablement austère et sombre des pins, des épinettes, des cèdres et des sapins.

A leurs pieds, le grand fleuve dont la rive sud se laisse apercevoir aux jours de beau temps, toujours le même dans sa course, le flux et le reflux de ses eaux, et pourtant si changeant dans les aspects multiples qu'ils présentent sous les touches d'une lumière à la palette inépuisable. C'est précisément ce qui fait le charme de ces vastes paysages. On ne se lasse jamais de les contempler parce qu'ils offrent toujours une nouvelle féerie de formes et de couleurs. Le matin nous les présente dans toute la pureté de la première aube du paradis terrestre, le midi leur donne une grâce alanguie et sereine, tandis que le couchant, de ses feux innombrables, les fait passer par toute la gamme des tons, comme pour nous les faire mieux apprécier avant qu'ils ne s'enveloppent du manteau bleu de la nuit.

Et l'homme lui aussi vient animer ces paysages. Les grands transatlantiques qui ont tous adopté depuis quelques années le chenal nord plus profond et plus sûr, les navires marchands et les yachts de luxe des millionnaires américains défilent presque sans discontinuer en envoyant jusqu'au rivage les lames que leurs coques ont creusées dans les eaux. Les petites goélettes, à leur passage, se tournent respectueusement vers eux, les saluent de plusieurs inclinaisons et, lorsque le calme s'est rétabli, reprennent leur course vers quelque port de la côte. Leurs voiles blanches fuyant sous le souffle puissant d'un vent favorable, ou s'inclinant sur la vague pour prendre des bordées interminables et laborieuses, sont toujours un régal pour l'œil. Les luxueux paquebots de la Canada Steamship Line s'arrêtent tous les jours (il est très rare que le gros temps empêche de le faire) au quai des Eboulements. Le panache de fumée que vous voyez soudain doubler la pointe du cap aux Oies, au bruit d'un grondement sourd, est causé par le convoi du Canadien National, qui s'avance le long de la rive, en courbes, presque continues, pour disparaître au fond des baies et se montrer de nouveau à la pointe des caps. Tous les jours, lui aussi, il débarque aux gares de Charlevoix les flots de ses touristes ou de ses artistes en quête de pittoresque.

La route nationale, elle, nous arrive des montagnes et reprend bientôt sa chevauchée vers la Malbaie, le lac Saint-Jean ou la baie Comeau.

Dans un décor si majestueux et si reposant on n'est pas étonné de trouver chez les habitants, une noblesse d'âme et de manières qui se traduit dès les premiers contacts. Le langage, lui aussi, vous offrira d'agréables surprises. On a dit que les gens de Charlevoix étaient, de tous les Canadiens, ceux dont l'accent rappelle le plus celui de nos cousins de France. Et, à ce point de vue, les Eboulements sont la crème de Charlevoix. La fréquentation des seigneurs, qui causaient volontiers avec tout venant, l'existence de certains salons qui se piquaient de culture, doivent être pour une part dans la qualité surprenante du parler de l'endroit.

Et tout le monde sait que c'est aux Eboulements que sont les belles filles. On vient les chercher de plusieurs lieues à la ronde de telle façon qu'il n'en reste plus pour les garçons de la place, lesquels sont bien obligés de se faire des promesses ailleurs.



Ci-contre, à gauche, l'un des phénomènes qui ne manquent jamais d'étonner le touriste d'Occident: il s'agit ici d'un fakir marchant le plus calmement du monde sur un lit de braises ardentes. Dans ses mains, il porte quelques branches feuillues selon les exigences d'un rite de sa religion. Les yeux fixes et sans aucune douleur apparente, il se dirige dans la direction d'un officiant qui lui tend les bras. — Ci-dessous, autre type de stoïcisme qui nous est plus familier, cependant: un fakir se plante dans la chair toute une série d'aiguilles aplaties sans douleur, également, et sans qu'il ne sorte une seule goutte de sang.

LES FAKIRS

Dans l'Inde mystérieuse

LE NOM DE FAKIR est un mot arabe qui signifie *pauvre*. Les fakirs n'existent qu'aux Indes; dans les pays musulmans on les nomme *derwiches*, dont le nom persan: *deronich*, qui peut aussi dire *pauvre*.

Les fakirs doivent vivre dans la pauvreté et les privations, ne porter que des vêtements déchirés. Ceux qui se réunissent par troupes sont vêtus de cafetans faits de haillons de diverses couleurs, et mal cousus. Le chef de la bande doit se distinguer par des oripeaux encore plus misérables que ceux de ses compagnons, et par une chaîne fixée à une jambe. Lorsque ce chef agite et fait cliqueter sa chaîne en priant, les fidèles doivent préparer à manger à la troupe dévote. Sur les invocations des fidèles le chef alors se laisse baiser les pieds, les mains, les vêtements, et distribue des bénédictions, mais surtout aux plus généreux. Il touche pieusement les malades, pour obtenir de Dieu de faire cesser leur infirmité.

Les fakirs, qui vivent isolés, sont et demeurent toujours en plein air; ils portent un gourdin auquel sont suspendus de sales haillons de toutes couleurs, font parade d'une liberté brutale, et prétendent pouvoir tout faire sans pécher. Il est peu sûr de se trouver à l'écart avec eux.

Il y a des fakirs qui ont une sorte de régime militaire; presque toujours ils portent une lance ou tout autre arme, et marchent en battant du

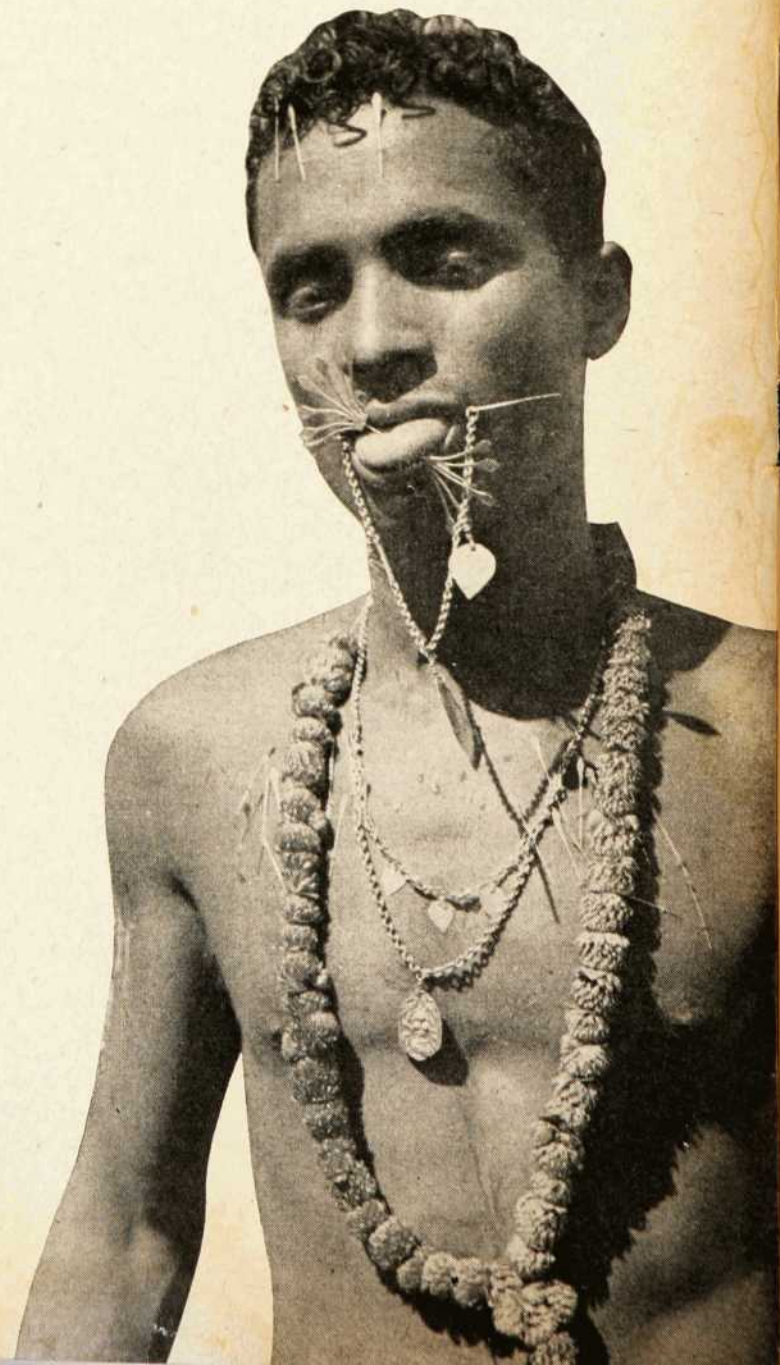
tambourin, en sonnant une espèce de trompette ou de conque, et avec étendard au vent.

Les fakirs les plus respectés sont ceux qui passent presque tout leur temps dans les mosquées à étudier les principes de la religion et les lois.

Les fakirs idolâtres sont les plus extravagants. Il en est qui se tiennent des années sans parler, ou dans une position pénible, par exemple les bras levés en l'air; leurs bras finissent alors par devenir immobiles et s'ankylosent. D'autres s'attachent debout au moyen d'un lien fixé à un pieu, à un mur, ou à un arbre. D'autres se mettent du feu sur la tête ou marchent sur des charbons ardents.

On dit que "la foi transporte les montagnes", et il n'y a vraiment qu'une foi à base de mysticisme ardent pour expliquer l'accomplissement de certains rites religieux. Un officier Anglais vit un jour un fakir se faire enterrer, rester plusieurs jours sous terre et en sortir vivant.

Quant à ceux qui avalent des cendres brûlantes ou marchent en procession sur de la braise rouge, il est certain qu'ils ne sont pas alors dans leur état normal. Il suffit pour s'en convaincre d'observer les attitudes grotesques qu'ils prennent, et surtout l'expression hagarde de leurs yeux qui regardent fixement devant eux, sans paraître voir la foule des fidèles qui se pressent à leur rencontre.



AVENTURE ET CHASSE

DANS L'ARCTIQUE

Par J. MICHÉA

VOILÀ TROIS JOURS que nous voyageons. Sous l'éclatant soleil d'Avril, la piste de glace se déroule sans fin, étincelante et monotone. Malgré les lunettes noires, nos yeux se ferment, éblouis. Nous venons du camp, nous allons à Baker Lake.

Les chiens, harassés par la chaleur inaccoutumée, pour un chien eskimo ne plus geler c'est avoir trop chaud, halent lentement la lourde traîne, plus lourde encore depuis que la neige molle ne permet plus de glacer les patins. Malgré tout, le jour ininterrompu de l'arctique et l'absence des grosses tempêtes facilitent les longs voyages.

C'est pourquoi, il y a huit jours, j'ai proposé à Kapi d'aller faire un tour au poste. Sur le moment, cela ne l'a guère tenté; ses petits yeux sont devenus plus petits encore, accompagnant la moue qui est le signe eskimo de la négation... Tant pis! puisqu'il ne veut pas... Mais le lendemain, le voilà dans mon iglou.

— Dis-moi, Tabluki, il y a de la toile à tente au poste?

— Bien sûr!

Une pose diplomatique et puis:



Trois scènes de l'Arctique situant bien l'atmosphère où se déroule la passionnante randonnée que décrit dans l'article de cette page notre collaborateur.

— Tu veux toujours aller à Baker Lake?
— Mais je croyais que tu ne voulais pas m'y conduire!
— C'est que ma femme trouve que notre tente est vieille et si tu m'en achètes une neuve...
J'ai compris... On boit le thé et le voyage est décidé; mais la veille du départ, il me dit soudain:
— Quand je ne serai pas là, qui nourrira ma femme et mes enfants?
— Je vais lui laisser de la farine et du thé et du sucre, etc...

C'est vrai! Quel bon père de famille!
Et comme mon homme s'en va, je pense en avoir fini.
Hélas, comme ces jeunes [Lire la suite page 35]

Même quand la chaleur est insupportable, on est d'accord pour trouver que l'été est trop court à notre latitude. Toutefois, on trouvera matière à se consoler en lisant l'article ci-dessus qui traite d'une randonnée de quatre cents milles dans l'Arctique et dont le terme était Baker Lake. Bien que les photos illustrant cette page ne soient pas du reportage proprement dit, elles donneront quand même une idée des paysages et des gens vus par l'auteur.

Photos O.N.F.



UN MONDE D'INNOVATIONS

LA FOIRE DE PARIS

Par EDWARD HELSEY

(Exclusif au " SAMEDI ")



Ci-dessus, indigènes devant un stand consacré aux produits de la France d'outre-mer, les exposants offrent au public un spectacle improvisé. Comme l'a démontré cette dernière foire de Paris, les ingénieurs et savants ont réalisé des merveilles de commodités pour la vie courante.

SI J'ÉTAIS un homme sérieux, capable de s'intéresser aux multiples problèmes de la technique industrielle et aux progrès de la production mécanique, je serais sans doute revenu visiter plus d'une fois cette Foire de Paris qui, du 10 au 26 mai, n'aura pas cessé d'attirer au Parc des Expositions de la Porte de Versailles une foule énorme de curieux.

Sans parler de l'Electricité, de la Radiophonie, de la Télévision qu'il a fallu, faute de place, loger au Grand-Palais des Champs-Élysées, les stands de la Fonderie par exemple, ceux de la Mécanique, des Produits Chimiques, des Matières plastiques, des utilisations de l'Aluminium, de l'Entreprise et du Bâtiment, peuvent longuement retenir l'attention des gens de métier.

Ils témoignent qu'en dépit des prodigieuses destructions de la guerre, ingénieurs et savants français ne sont guère enclins à s'endormir parmi les

Ci-contre, photo du haut, pour la première fois depuis la fin de la guerre, la section de l'alimentation a revu des stands abondamment pourvus de produits divers : un stand particulièrement bien achalandé. — Au centre, une bicyclette pliable que l'on peut transporter à la main dans un petit sac !

ruines, et que la France se prépare, avec méthode et courage, à reprendre une place de choix sur le marché mondial.

Je manque totalement de compétence pour apprécier à leur juste valeur les machines agricoles perfectionnées offertes à notre examen. Et si une motocyclette d'un modèle inédit ne frappe par un rare alliage de force et d'élégance, je ne suis pas, hélas ! en état d'en décrire les avantages ou d'en faire apparaître l'originalité.

Il ne s'agit là d'ailleurs, en règle générale, que de prototypes, patiemment étudiés, réalisés avec amour, mais qui ne passeront qu'un peu plus tard dans le domaine commercial. Le manque de matières premières, la pénurie de charbon, ne permettent pas, jusqu'ici, une fabrication en série. Il est même encore trop tôt pour établir un prix de revient.

L'important, c'est de démontrer que l'intelligence française, dans ce domaine comme dans tous les autres, reste en éveil et travaille activement. Or, l'expérience est concluante, et le moins expert en ces sortes de choses ne peut manquer de sentir et de comprendre que ces premiers échantillons sont les signes annonciateurs d'un renouveau fécond et prochain.

J'ai de même passé rapidement devant le pavillon de l'Alimentation, [Lire la suite page 36]



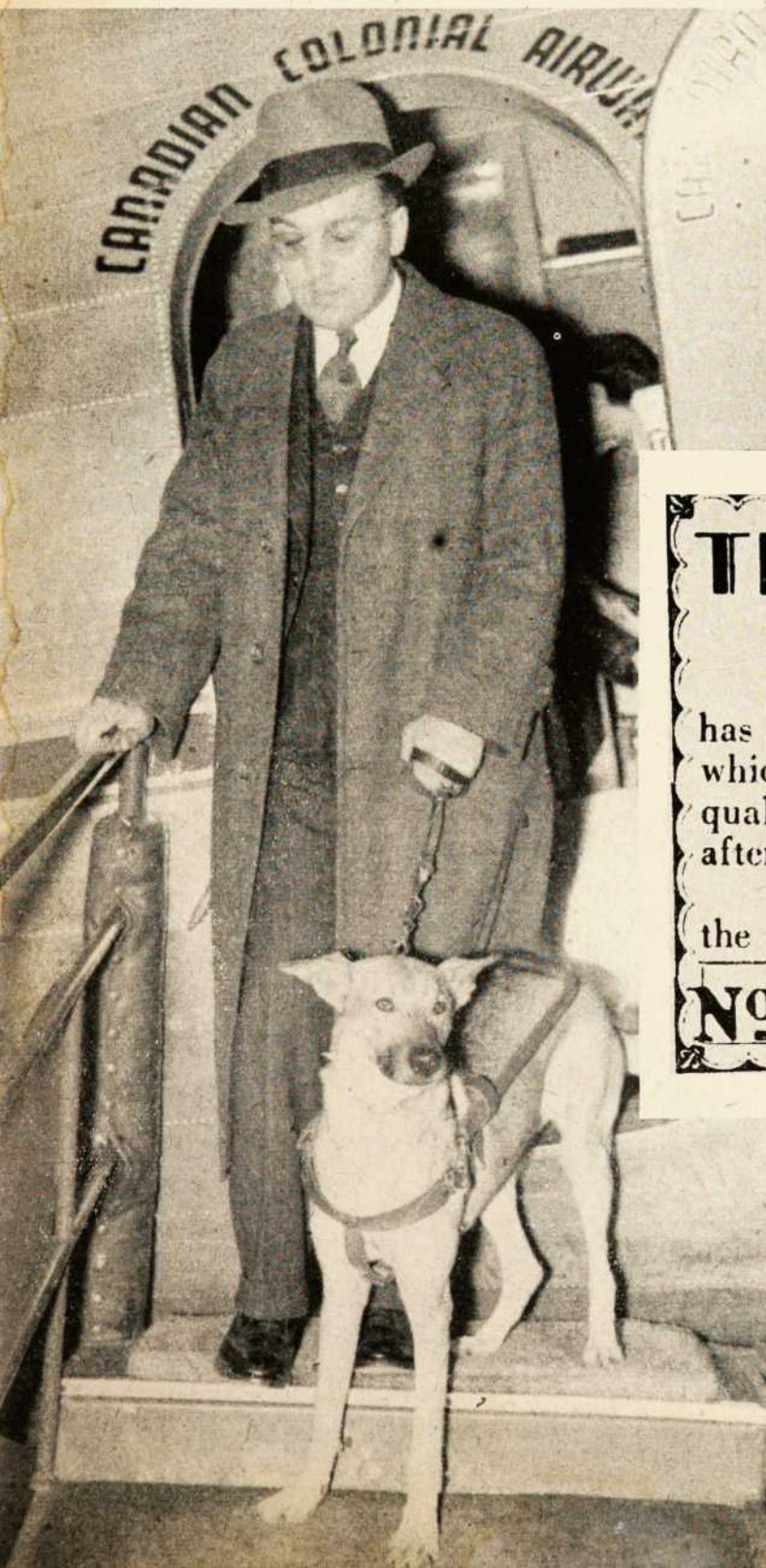
De son vivant, les yeux de cette personne lui seront précieux. Après sa mort, ils seront perdus à jamais. Toutefois, ce bien inestimable entre tous peut ne pas se perdre, il peut même rendre la vue et le bonheur à des survivants frappés de cécité, comme on verra dans ce bel article.



ON PEUT RECOUVRER LA VUE

LES YEUX D'UN MORT PEUVENT CONTINUER DE VOIR

Par ARTHUR PREVOST



AVEC mes papiers personnels, je conserve sur ma personne deux autres cartes : la première est ma carte de membre du Club Nautique, la seconde sera utile à un aveugle qui, après ma mort, lui permettra de voir... avec mes yeux. Oui, avec MES yeux. Ce que je vais en voir des choses !

Cette dernière carte, son utilité, sa provenance, doivent être expliquées.

Devant le nombre incalculable des aveugles, aux Etats-Unis, une société s'est fondée afin de chercher un moyen de rendre la vue à ces malheureux.

Une maladie de la vue peut être guérie immédiatement par la greffe. La cécité due à une maladie de la cornée est, chez les aveugles, la plus répandue. Aux Etats-Unis seulement, plus de 200,000 aveugles souffrent de cette maladie : cécité causée par la cornée.

noms de malades et, à mesure que des yeux lui parviennent, elle fait "transplanter" ces yeux chez l'aveugle qui voit l'"aurore" comme aiment à le dire ses directeurs qui a nom : "D-A-W-N SOCIETY" (le mot "dawn" veut dire : "aurore").

Les premiers arrivés, les premiers servis. Qu'importe la race, la nationalité, la religion ; on fait venir les premiers inscrits sur la liste et ces aveugles souffrant de la cornée sont préparés à l'opération prochaine et seront les premiers à voir le jour. Avant même que de nouvelles paires d'yeux arrivent, les premiers noms inscrits sur la liste sont conviés afin d'être prêts à subir la greffe quand les yeux arriveront par avion.

Ces yeux viennent de tous les états, même du Canada.

THE DAWN SOCIETY

"That the Blind May See"

ARTHUR PREVOST

This is to certify that.....

has signed a pledge which is on file with this Society, which authorizes any Medical Doctor, Surgeon, or other qualified person to enucleate his/her eyes immediately after death on behalf of the Dawn Society.

These eyes will be given to worthy blind persons for the purpose of a Cornea Transplantation Operation.

No. CARD NUMBER 81 By *Arthur Prevost*

MEMBER OF BOARD OF DIRECTORS

Il faut remplacer les yeux de ces aveugles ; des yeux morts remplacés par des yeux vivants ; enlevés aux personnes qui viennent de mourir.

Mais où prendre ces yeux ?

Voici comment l'on procède : cette société, plus haut mentionnée, possède une liste de

La Société émet des formules. Vous remplissez ces formules, les signez ainsi qu'un témoin (de préférence un parent) et vous retournez le tout à ladite Société qui vous remet une carte d'identification que vous porterez continuellement sur vous et qui se lit comme suit : [Lire la suite page 35]

Ci-dessus, une carte de membre de la "Dawn Society", nom symbolique d'une institution qui assure à certains types d'aveugles l'usage d'une partie des yeux de personnes à qui l'on fait l'ablation de leurs yeux immédiatement après leur décès. Comme on verra, l'auteur de l'article en fait partie lui-même. — Ci-contre, un aveugle conduit par son chien nous rappelant que plusieurs de ses compagnons d'infortune, sinon lui-même, pourraient recouvrer le sens de la vue, grâce au concours de cette merveilleuse "Dawn Society".

ÇA et LA L'IMAGE



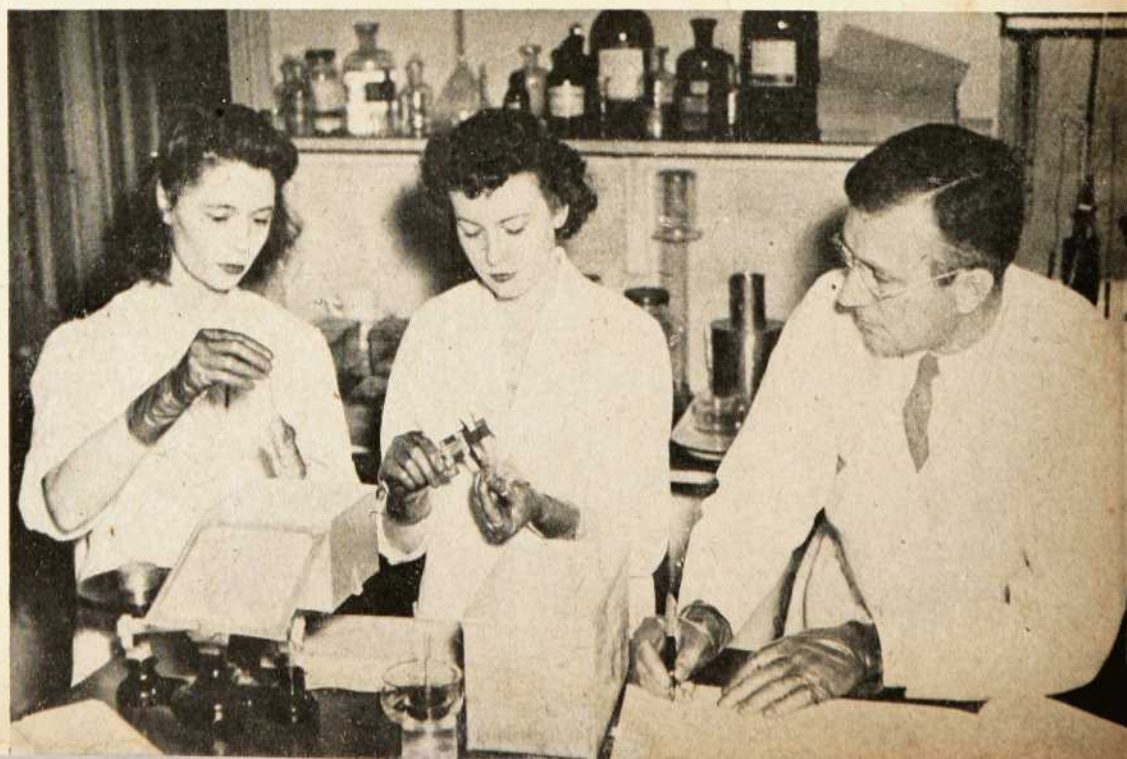
Ci-contre, pour se conformer aux ordres du gouvernement, des soldats français remplacent les livreurs de lait qui sont en grève. On voit ici deux militaires à la station de Vaugirard, remplissant des bidons de lait qui seront chargés sur les camions de l'armée puis distribués chez les marchands et dans les hôpitaux. — Ci-dessous, aux Etats-Unis, un homme ayant souffert longtemps de paralysie et qui prétend avoir été guéri de ce terrible mal essaie de marcher après quelques entrevues avec le thaumaturge arménien, AVAK HAGOPIAN, dont on parle tant.

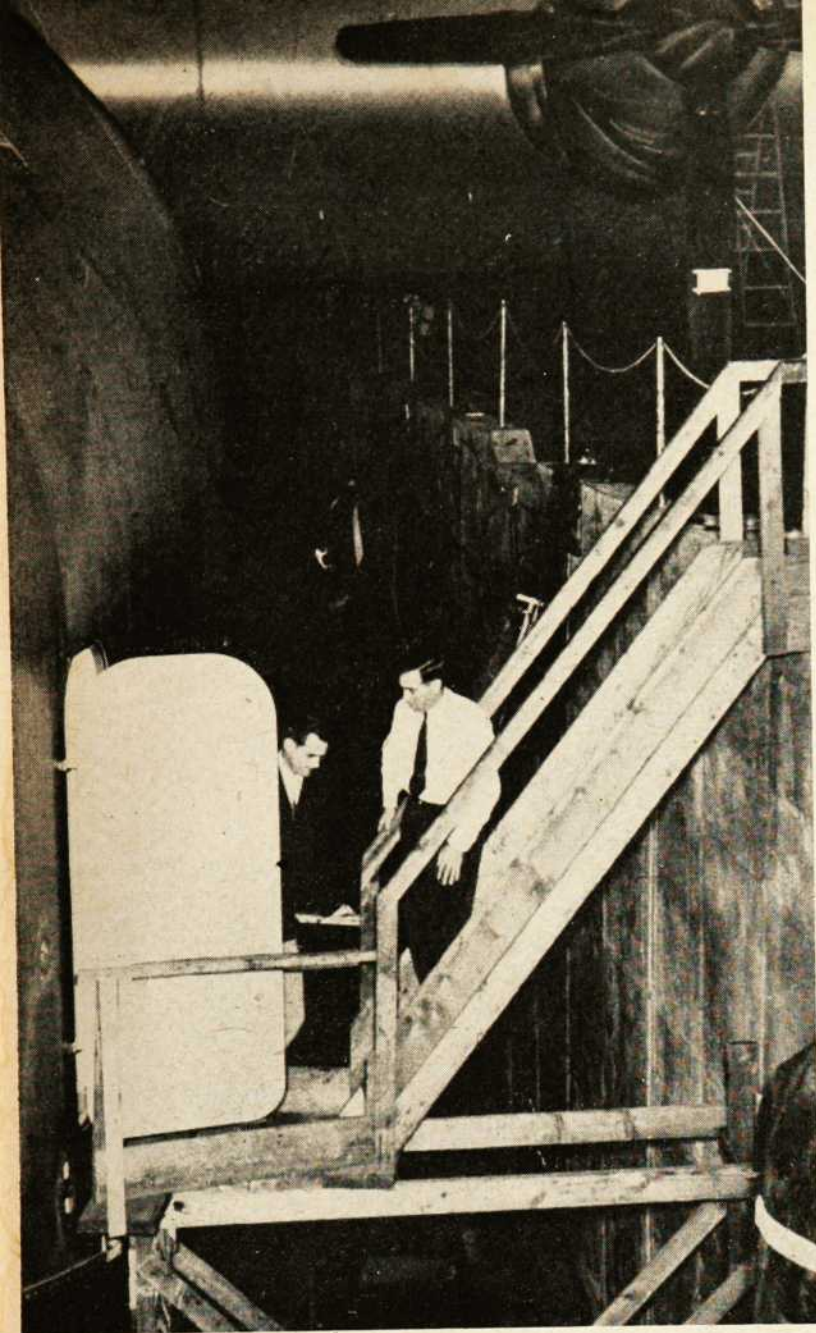
Ci-dessous : trop de gens ignorent encore que le trésor de l'église Notre-Dame, jadis exposé seulement dans des circonstances exceptionnelles, peut maintenant être vu du public. Le trésor est exposé au musée Notre-Dame, à l'arrière de l'église. On voit ici des visiteurs admirant un grand crucifix et des chandeliers donnés par le roi Louis XIV, à Notre-Dame de Montréal. Ils surmontaient autrefois le banc des marguilliers. Comme chacun sait, l'église Notre-Dame actuelle est la troisième du nom, sur le même site montréalais, si familier à tous les touristes.

Ci-dessous : la célèbre artiste française du Metropolitan Opera, LILY PONS, se promène de long en large sur le pont du transatlantique *America*, alors qu'il s'apprête à appareiller. Lily Pons est accompagnée de son mari, le chef d'orchestre ANDRE KOSTELANETZ. Tous deux vont faire une tournée de concerts en France, Belgique et Angleterre.



Ci-dessous : on voit le docteur THEODORE HAUSCHKA, fameux médecin de Philadelphie, en compagnie de deux de ses aides. Elles injectent à des souris le traitement "KR", contre le cancer, l'une des plus récentes découvertes des savants de l'Union Soviétique. Jusqu'à présent, ce nouveau traitement n'a pas été expérimenté sur des hommes mais seulement sur des petits animaux. L'humanité entière attend et espère anxieusement.

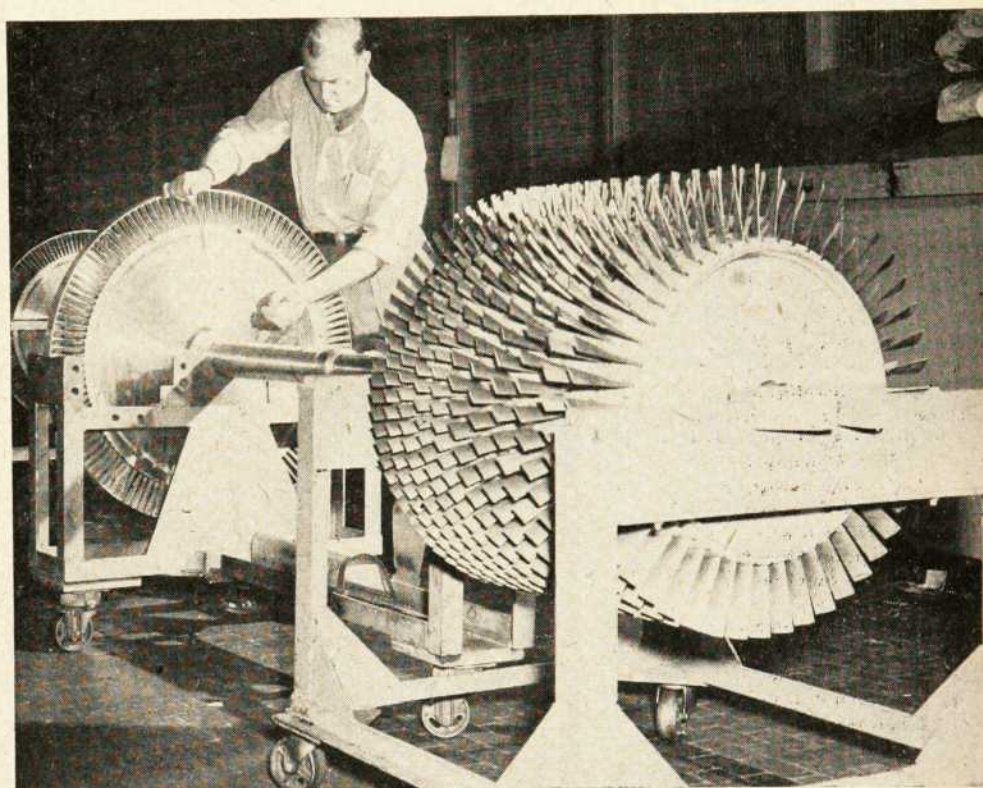




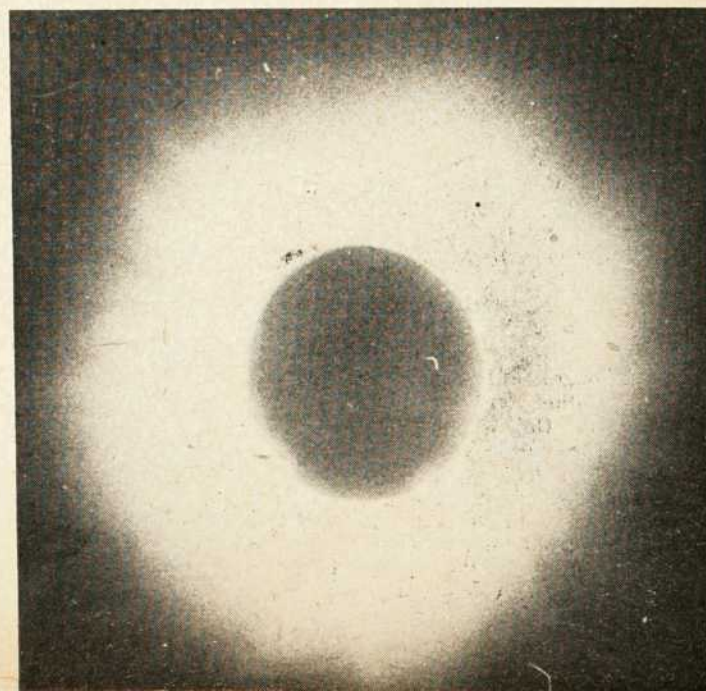
Ci-dessus, on peut voir HOWARD HUGHES, dessinateur et constructeur de l'avion *Hercule*, le plus grand qui existe, au moment où il sort de l'immense nef pour procéder à un minutieux examen de l'extérieur. L'*Hercule* fera sa première envolée officielle au cours de l'année, mais la date n'en a pas encore été fixée. Jusqu'à présent, le coût du géant des airs s'élève à plus de \$20,000,000. — Ci-dessous, une scène assez tumultueuse croquée à Trieste, alors que la police alliée dût employer des gaz lacrymogènes pour dompter ces jeunes révoltés yougoslaves. L'expression de ces gens peut nous laisser à réfléchir.



Ci-dessus : L. W. GOTTS, fameux sculpteur anglais, travaillant au grand écusson sculpté dans la pierre qui doit surmonter la porte principale de Winfield House, à Londres. Le gouvernement américain vient de faire l'acquisition de cet immeuble de Regent Park, pour y installer son ambassade. (11) Ci-dessous : l'un des secrets militaires de la récente guerre, le mécanisme d'un propulseur à jet que l'on introduit dans le moteur d'un avion.



Ci-dessous : une photographie de l'éclipse totale de soleil, du champ d'observation de Bocayuva, au Brésil. Cette photo, prise par le photographe de la NBC, Leroy Phelps, fut expédiée par avion à New-York où elle parvint moins de 60 heures après l'événement.



**NOUVELLE
SENTIMENTALE**

Sainte-Marie- des-Joncs

PAR PAUL LACOUR

COFFÉES de chapeaux fleuris, elles traversaient le village en se tenant par la taille. La joie de vivre et d'avoir vingt ans leur mettait un sourire aux lèvres et du soleil dans les yeux. De la brune Françoise, fortement construite, on disait communément : « voilà un beau brin de fille » ; mais elle avait une grâce timide, et sous de fins sourcils, deux taches bleues striées de noir qui lui faisaient les plus beaux yeux du monde.

Les gars sur leur passage accompagnaient d'un geste familier leur « bonjour Françoise ! bonjour Jeanne », mais ne se permettaient aucune privauté.

Elles s'arrêtèrent devant une maisonnette sans étage. Jeanne, se hissant sur la pointe des pieds, atteignit le bord de cette fenêtre :

— Eh ! Constance !

Un visage parut, un visage jeune et frais, ayant l'ineffable charme des aurores.

— Nous venons te chercher, Constance.

— Pour où aller ?

— A la fontaine Sainte-Marie-des-Joncs.

— Et les vêpres ?

Mais Jeanne insista :

— Ce n'est pas un péché de les manquer. Viens, on trempera un pied dans la source, et on se mariera, comme Dominique, dans l'année.

Françoise ajouta :

— Nous savons bien que tu n'es pas pressée ; ton Laurent est encore pour un an au régiment ; mais la source a aussi la vertu de combattre les maléfices, au cas où on essaierait de te jeter un sort, à toi ou à lui.

Constance Dordeuil céda. Elles partirent ensemble, les deux jeunes filles brunes encadrant la vierge aux cheveux de maïs.

— Pourquoi appuyez-vous à gauche ? demanda Constance.

— Nous voulons faire une visite à Gaspard.

— Gaspard ! Le sorcier !

— Il le faut, affirma Jeanne. Il a des herbes efficaces. Dominique l'a dit.

Constance sourit.

— Tu as raison, il faut faire ce qui a réussi à Dominique.

Par milliers fusaient autour d'elles les boutons d'or et les reines-des-prés que foulaient leurs pieds distraits de filles habituées à ce luxe floral de la nature.

— Courons, dit soudain Françoise. La cabane du sorcier est là-bas.

Un besoin impérieux de se dépenser leur mettait des ailes aux pieds.

La mesure de Gaspard surgit entre quelques arbres rabougris dont les branches retournées par le souffle continu de la mer ont l'allure d'une troupe en déroute. Un chien au poil de sanglier, tirant sa chaîne, lança un aboi rauque. Alors, dans les herbes fines de la dune, un homme se leva. C'était Gaspard. Tanné par les embruns, hâlé par tous les vents, la face envahie par une barbe drue, longue et rousse, il apparut affreusement hirsute et hideusement borgne.

Les trois pauvrettes, à son approche, reculèrent, bien que le sachant plus laid que méchant.



« Viens, on trempera un pied dans la source, et on se mariera dans l'année ! »

Dessin de JEAN MILLET

— Bonjour, mes petites chattes, dit-il, en poussant devant elles la porte de son logis.

A l'intérieur, ce fut un grouillement, un glissement d'êtres craintifs qu'on surprend : un geai, une pie et un corbeau ; tandis qu'un merle, jaloux de leur liberté, s'agitait dans une cage d'osier, à côté d'un sansonnet morose.

Françoise parla :

— Nous venons pour la source Sainte-Marie-des-Joncs.

— Je m'doute bien que ce n'est pas pour mon joli museau, mes belles, et que vous avez des idées de vous marier dans l'année. Ah ! ah !

Et l'homme se mit à fredonner une chanson du pays, tout en fouillant dans un coffre :

Vous êtes à marier
Qui n'avez rien à cacher.
Trois belles filles,
Sous vos mantilles.

Elles lui répondirent en chœur :

Nous offrons aux jeunes gens
Une âme pure
Et la fleur de nos vingt ans,
La chose est sûre.

Et l'écho répéta : sûre.
Il leur présenta une herbe desséchée et recroquevillée.

— Du thym, dit Jeanne.

— Du romarin, corrigea Françoise.

— Moi, je ne sais pas, avoua Constance.

— Et vous avez raison ; ne cherchez pas mes chattes ; inutile, c'est mon secret. Glissez mon talisman dans votre corsage, et suivez-moi.

Dehors, il étendit le bras.

— La fontaine est là-bas, sous ces roches, au pied de l'arbousier. Il faudra plonger un pied nu dans l'eau, en appuyant la main sur votre cœur pour que vous apparaisse l'image de celui que vous épouserez dans l'année.

— Et si elle n'apparaît pas ? osa questionner Constance.

[Lire la suite page 38]

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

ON PARIERA SUR LES COURSIERS FAVORIS A LA LUMIERE ELECTRIQUE, DANS UNE COUPLE D'ANNEES

Quoique les propriétaires de la piste de courses de chevaux de Blue Bonnets n'aient pas fait de grosses pépites d'or, à leur dernière réunion légèrement gâtée par la mauvaise température, on peut dire que ce fut un réel succès, à tout considérer.

On ferait de meilleures affaires, s'il était permis d'organiser des réunions hippiques, le soir, sous les réflecteurs électriques. En plus grand nombre, les parieurs risqueraient quelque dollars sur les chances de leurs coursiers favoris, sans perdre une minute de travail.

Souventes fois, nous avons attiré sur ce point l'attention des autorités du gouvernement fédéral, qui retireraient un montant plus élevé des différentes taxes. De plus, cela donnerait aux propriétaires de chevaux un plus grand nombre d'avantages de vendre leurs poulains, de les laisser au pays. Conséquemment, les acheteurs seraient plus encouragés à l'idée d'amorcer un courant d'échanges indispensable à la prospérité et au progrès de l'élevage.

On conçoit facilement les nombreuses difficultés qu'ont à surmonter les sportsmen, qui désirent s'organiser de façon que le sport des rois devienne une occupation nocturne. Il faut, pour cela, que les sénateurs amendent la loi actuelle des courses de chevaux, qui prohibe les réunions du genre après le coucher du soleil. Incidemment, le sénateur Hayden s'est fait le parrain d'un amendement qui, si elle s'effectue, permettrait l'organisation de courses de chevaux, à la lumière électrique.

On dit, d'autre part, que les courses sous harnais recevront, en premier lieu, ces honneurs privilégiés. Tommy Gorman, le grand Manitou des sports d'Ottawa, qui n'entend pas ramasser les casquettes dans toutes ses entreprises sportives et commerciales, se dit confiant de présenter à ses partisans du turf des courses de chevaux, le soir, à Connaught Park, au mois d'août. Nous croyons que l'enthousiasme de TP se couvrira d'une douche froide, car nos sénateurs n'ont, d'ordinaire, aucune envie d'amender le Code Criminel, aussi rapidement.

Si Tommy Gorman gagne son point, les directeurs de Blue Bonnets ne seront pas lents à offrir aux Montréalais, peut-être en 1948 ou 1949, des courses de chevaux, sous les réflecteurs électriques, de 8 h. 30 à 11 h. 30. Comme vous le savez, sans doute, dans la vie il y a bien peu de cas, bien peu de difficultés qu'on ne puisse trancher avec un mélange de bon sens et de bonne foi. C'est même parce que ces deux conditions ne sont pas réunies que les fomentateurs de guerre réussissent souvent à mettre à feu et à sang notre boule terrestre, le sang étant réservé, non pas à ces profiteurs, mais à notre jeunesse de 20 à 30 ans!

"JE N'AI PAS LE TEMPS DE FAIRE DE LA CULTURE PHYSIQUE!"

Dans les gymnases de la Palestre Nationale, des Y.M.C.A., où se pratique assidument la culture physique, de nombreux spectateurs entourent parfois la cohorte des pratiquants.

Il est à remarquer que la plupart des gens qui regardent ne sont pas des imbéciles. Ils ont le cou serré dans un faux-col et disposent d'un petit ventre rebondi, un de ces ventres qui reste encore, pour certains arriérés, comme l'indice d'une bonne santé.

Ces adipeux avant l'âge contemplant le plus souvent ceux qui suent à la suite d'exercices physiques avec un petit air de triste commisération et semblent leur dire: Pauvres fous! On lit dans leurs yeux boursofflés par la graisse leur pensée. Nous approchant d'eux, nous leur disons:

— Alors, cela ne vous dit rien! On ne veut donc pas le faire fondre cet "oeuf de Pâques"!

Ils nous répondent invariablement: "Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps de faire de la culture physique, 10 ou 15 minutes par jour."

Ce "je n'ai pas le temps" est horripilant ou presque. C'est la mauvaise excuse des gens sans force et sans volonté. Quand on veut, on a toujours le temps de faire quelque chose d'utile et d'indispensable. On trouve bien le temps de rester un quart d'heure de plus à table, au déjeuner ou au dîner. On trouve bien le

temps pour ses verres de bière ou de scotch, d'assister à des joutes de baseball ou de hockey, à des combats de lutte ou de boxe. On trouve bien le temps d'aller assez souvent au cinéma ou dans des clubs de nuit remplis de gens plus ou moins honnêtes, de se coucher une heure trop tard et de se lever une heure trop tard.

Ce temps que l'on perd à toutes ces choses, on l'emploierait à faire, chaque jour, une quinzaine de minutes de culture physique. On supprimerait ainsi un tas de maux de tête et nombre de comprimés d'aspirine. Et ces quinze minutes quotidiennes accumulées prolongeraient d'autant d'heures le "couic" qui nous appelle trop tôt dans un monde soi-disant meilleur. Ne devrait-on pas hésiter à supprimer le superflu des bêtises de la vie pour utiliser ce nécessaire qu'est la culture physique?

On a toujours le temps de faire quelque chose de bien, quand on le veut vraiment. Quand la Grande Faucheuse frappe à votre porte, vous avez beau lui dire que vous ne recevez pas et que vous n'avez pas le temps de l'écouter, elle entre tout de même et plus vite que vous ne voulez.

Retenez donc cette entrée macabre le plus possible. Tous les mouvements de culture physique vous donnent le moyen infailible de l'éconduire très longtemps.

UN QUILLEUR

Dans une édition antérieure, nous avons écrit, à la demande de l'un de nos correspondants, que Pierre Métivier, de Québec, avait roulé une partie parfaite de 300 points aux grosses quilles, il y a 15 ans environ. Il paraît que cette performance n'est pas homologuée par le Congrès Américain des Quilles. Cela n'empêchera pas le soleil de darder ses rayons ardents sur le cuir chevelu sur les crânes chauves et chauvins... Nous remercions sincèrement M. R. G. Robineault, 56a, rue des Erables, Valleyfield, des intéressants renseignements qu'ils nous fait parvenir, au sujet de certains records mondiaux des grosses quilles. Nous nous empressons donc de les reproduire:

Les seuls quilleurs canadiens à rouler une partie parfaite sont les suivants: —

W. Childs,	Regina, Sask.	1929
D. Lawson,	Winnipeg	1940
H. McMaster,	Winnipeg	1937
Ed. Sobie,	Winnipeg	1938
G. Young,	Brandon	1941

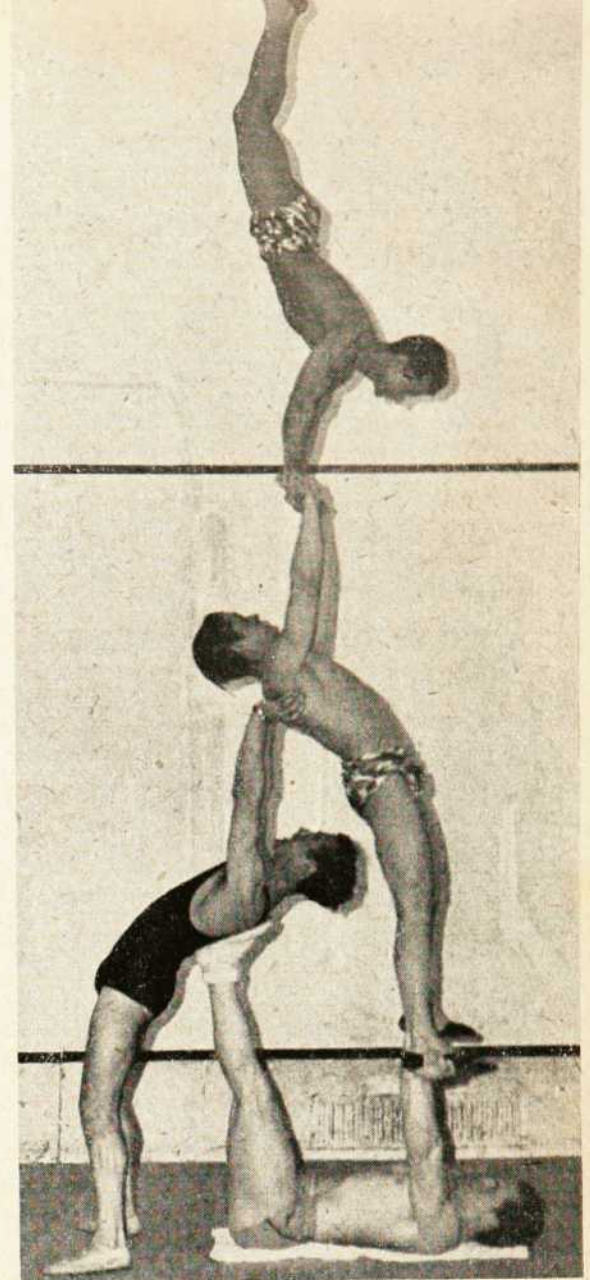
Ceux-ci sont les seuls à avoir leur pointage reconnu par l'American Bowling Congress et ce, d'après les records de 1895-1946.

Il est vrai que plusieurs parties parfaites (300) furent réussies. Etant donné que ces parties n'étaient pas réglementaires, elles ne sont reconnues que par la Cie Brunswick-Balke.

Hank Marino, de Milwaukee, et non Jack Almer, est détenteur du record de parties parfaites approuvées, soit 10. (Voici où M. Robineault a raison).

Andy Varipapa, nouveau champion, est celui qui a le plus de parties parfaites à son crédit, 60. Il n'en a qu'une réglementaire.

[Lire la suite page 38]



Le trio Atlas fait parler de lui, depuis sa visite dans les principales villes des provinces de Québec et d'Ontario. Ces équilibristes émérites sont de fervents adeptes de la culture physique. On les voit, dans la photo du haut dans un tour d'acrobatie. Les deux jeunes athlètes formant la base de cet ensemble sont deux culturistes de Montréal, ALLAN PAVIO, sur le dos, et JOHNNY DOUCET, à gauche. Ci-dessous, le trio Atlas, dans une pose caractéristique. A droite, HARRY SMITH. Son épouse est une acrobate accomplie. Photos Gabriel Desmarais.



RECIT POLICIER

LE MESSAGER DU DIAMANTAIRE

Par CLAUDE ASCAIN

I — SIX MILLIONS DE PIERRES PRECIEUSES

MONSIEUR JANS KROONEN, de la maison Kroonen et Cie, la plus importante taillerie de diamants de Rotterdam, releva ses lunettes d'or sur son front, prit un récepteur téléphonique et commanda :
— Envoyez-moi Deconninck !
— *Ya mynheer* (Oui, monsieur).

Le négociant hollandais se renversa quelques secondes sur le dossier de son fauteuil, examina ses doigts aux ongles taillés avec soin et attendit. C'était une sorte de géant, jadis roux, aujourd'hui grisonnant, gros et débonnaire. Il possédait une curieuse petite voix flûtée qui contrastait avec son corps immense. Ses yeux à fleur de tête, d'un bleu faïence sous les cils blonds, avaient une expression toujours contente.

Un coup léger retentit à la porte. Sur l'injonction de M. Kroonen, un homme entra. De taille moyenne, brun, le regard décidé, Deconninck était dans la force de l'âge.

— Ah ! vous voici ! s'exclama le patron. Tout est prêt ? Quand partez-vous, Deconninck ?

— Ce soir même, *Mynheer*. Je prends le rapide de Paris à 22 heures.

— Très bien... Très bien... Vous me téléphonez dès votre arrivée, n'est-ce pas... Comme d'habitude.

— Comme d'habitude, *Mynheer*, confirma l'homme qui ajouta : Et tout se passera d'ailleurs comme d'habitude.

— J'y compte, mon garçon, car vous emportez, cette fois, une grosse, une très grosse fortune... Dix millions de diamants, *Potjerdecke* ! c'est quelque chose...

Deconninck ne sourcilla pas. Il articula simplement :

— Dix millions ou dix florins, *Mynheer*, cela ne fait pas de différence pour moi. Vous savez que je prends toujours les mêmes précautions. Le chargement se trouvera comme les précédents, caché dans la ceinture de flanelle spéciale que j'enroule sur moi, à même la peau. Impossible de me dévaliser.

— Oui, je sais. Je suis tranquille avec vous, Deconninck. Mais tout de même, hein, ouvrez l'œil...

— C'est facile, je ne le ferme jamais en route.

M. Kroonen se mit à rire de satisfaction et se leva pour serrer la main de son employé qu'il accompagna jusqu'à la porte.

Comme il l'avait dit, le lot de pierres précieuses que Deconninck emportait était fort important. Mais le passager en avait l'habitude car c'était en cela que consistait sa profession, celle de *courrier* pour le compte de la maison Kroonen et Cie. Les tailleurs de diamants hollandais et belges ont l'habitude de confier à un homme sûr les trésors destinés à leur clientèle étrangère. Depuis cinq ans, Deconninck — qui avait succédé à son père, admis à la retraite — s'acquittait de sa tâche à la satisfaction de tous.

Nul n'était plus régulier que lui. Du moment qu'il allait prendre le rapide de 22 heures, on pouvait escompter que le consortium parisien pour le compte duquel la livraison était faite, recevrait son bien le lendemain vers midi. M. Kroonen avait fait prévenir les destinataires en conséquence, ajoutant que de ses trois messagers, il avait choisi Deconninck pour le transport.

Les employés de la maison Kroonen et Cie savaient quel était le rôle du courrier, mais ils ignoraient — de même que pour les deux autres personnages chargés d'une besogne similaire — les dates de départ des envois de diamants. Mesure de prudence qui s'imposait car il fallait toujours prévoir un danger quelconque et il eût été relativement facile de tendre une embuscade pour s'emparer du butin.

Non pas que M. Kroonen, avec son sourire fleuri, se méfiât spécialement de son personnel, mais la compagnie d'assurances avait exigé que les allées et venues fussent tenues secrètes. De sorte qu'on ne savait jamais, quand Deconninck s'absentait, s'il partait avec

une fortune sur lui ou non, pas plus qu'on ne savait quelle route il allait prendre. Ces choses étaient discutées uniquement entre le patron et le courrier dans le secret du cabinet de travail aux murs recouverts d'un épais capitonnage et dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'avec l'autorisation de M. Kroonen.

Ainsi, par exemple, pour le voyage actuel, les employés ne comprendraient que l'homme était en mission que le lendemain matin, en ne le voyant pas apparaître. A ce moment-là, Deconninck serait pour ainsi dire arrivé à destination.

Le négociant choisit dans une boîte un gros cigare noir et l'alluma avec componction. Il sonna son chef comptable qui travaillait dans le bureau attenant, et tous deux se mirent à travailler sur différentes questions d'ordre général.

Pendant ce temps, Deconninck qui, en temps ordinaire, assumait les fonctions d'employé aux écritures était retourné à son pupitre où il continuait paisiblement sa besogne. Tout était prévu. A six heures et demie il quitterait la maison comme les autres. Le soir, à l'heure ordinaire, on le verrait dans le petit restaurant où il prenait ses repas.

Il ferait sa manille comme tous les soirs, puis la partie de cartes achevée, après dîner avec ses partenaires habituels, se dirigerait vers sa maison. Mais arrivé au bout de la rue, il continuerait à déambuler comme en flânant, jusqu'à la gare.

Là, il dégageait le sac de voyage mis en consigne depuis le matin et, toujours sans hâte, s'installerait dans son compartiment. Ainsi qu'il l'avait dit, les diamants se trouvaient déjà dans la fameuse ceinture, bien serrés sur ses flancs. Il sentait même, lorsqu'il faisait certains mouvements du torse, les aspérités des pierres taillées qui s'incrustaient légèrement dans sa peau et ce contact était rassurant au possible.

A vingt-deux heures, M. Kroonen se trouvait chez lui, assis dans son salon en face de sa digne moitié. Tous deux écoutaient en silence la T.S.F. Le négociant entendit sonner les dix coups au cartel, leva les yeux sur le cadran, et se dit intérieurement :

— Allons... Deconninck est en route...

Ce qui correspondait exactement à la réalité. Le rapide de Paris venait de s'ébranler et le courrier, assis dans un coin de son compartiment de seconde classe — toujours se méfier des premières, et quant aux troisièmes, elles étaient vraiment trop bondées — s'appretait à passer une nuit sans sommeil.

Nulle appréhension. Il éprouvait à l'égard de la fortune qu'il transportait, la même indifférence que celle d'un caissier de banque habitué à manipuler des

centaines de mille francs, chaque jour de sa vie. Doué d'une sereine philosophie, Deconninck n'avait jamais éprouvé la moindre tentation. Il est vrai qu'un penseur cynique a dit : « Il ne faut qu'une fois... » mais le messager de la maison Kroonen et Cie en était encore à ignorer le sens de cette déclaration. C'est pourquoi son patron passa une nuit fort tranquille dans son lit, pendant que le convoi emportant son employé dévorait la route métallique tracée par les deux rails sans fin.

La matinée du lendemain fut, pour M. Kroonen, semblable à toutes les autres. Travail entrecoupé de gros cigares, coups de téléphone, dictée de courrier, entretiens avec des clients, etc., etc.

Ce ne fut que vers trois heures de l'après-midi qu'éclata la bombe. Sa standardiste venait de lui annoncer une communication de Paris. Il prit l'appareil, le visage béat :

— Allô ?... Oui, ici, M. Kroonen... Qui est là ? Ah ! Monsieur Deville... Le président du Consortium. Oui... Très bien... Alors, cher monsieur, vous êtes en possession de... Hein ? Vous dites ?

M. Kroonen, interrompu dans sa phrase, avait jeté ces deux dernières exclamations avec la voix d'un homme qui vient de recevoir un coup de bâton sur la nuque. Il balbutia :

— Je ne comprends pas très bien, M. Deville... Vous... Vous plaisantez, je suppose ?...

La réponse fut brève.

— M. Kroonen, vous divaguez !

— Excusez-moi... Je... Non, c'est invraisemblable ! Mon courrier est un chronomètre vivant. Il n'est pas encore arrivé ? Impossible... Non, je veux dire, fantastique... Il devrait être là depuis longtemps.

Le négociant, tout en écoutant M. Deville, essuya la sueur qui lui perlait aux tempes et brouillait les verres de ses lunettes.

Ce dernier avait téléphoné pour demander l'heure à laquelle Deconninck devait se trouver chez lui. Or, tous les calculs de ce pauvre M. Kroonen aboutissaient à cette constatation : son messager était parti à vingt-deux heures, la veille, il aurait dû avoir accompli sa mission à midi, mettons une heure au plus tard, et voici qu'à trois heures, personne ne l'avait encore vu, chaussée d'Antin où se trouvaient les bureaux du Consortium Diamantaire de Paris.

— Il lui est peut-être arrivé quelque chose ? harsarda-t-il sans trop savoir ce qu'il disait.

— Mais c'est l'évidence même — éclata M. Deville. Il faut agir, il faut le retrouver...

— Je... je vous tiendrai au courant, bredouilla le Hollandais. Mais, de votre côté, ne manquez pas de me prévenir s'il se présentait dans le courant de la journée...

Il raccrocha, les yeux hagards. Dix millions de francs.

Son chef comptable, qui après avoir vainement frappé, s'était décidé à entrer s'arrêta net devant le visage décomposé :

— Vous êtes souffrant, patron ? Qu'y a-t-il ?

Il s'empressait maintenant autour du gros homme écroulé sur le fauteuil, et lui arracha son faux col. M. Kroonen respira plus librement. Il murmura :

— Deconninck a disparu... Avec un envoi très important...

— Vous en êtes sûr, patron ? Deconninck ?... Un homme si probe ?

— Hélas, monsieur Meermans, hélas...

M. Kroonen appelait toujours *Monsieur* ses chefs de service.

Le soir, M. Deville téléphonait de nouveau de Paris pour confirmer la nouvelle. Deconninck n'avait pas donné signe de vie.

— J'avise la Sûreté Nationale — ajouta-t-il. Prévenez, de votre côté, la police hollandaise.

Le pauvre M. Kroonen rêva de meurtres et d'assassinats toute la nuit. Mais quelques jours plus tard,

LE SAULE PLEUREUR

*Saule ! Frisson du paysage !
Obéissance au vent du soir !
Rêve penché sur un miroir !
Cheveux qui se croient du feuillage ...*

*Faiblesse qu'un ciel encourage,
Et dont un ciel reprend l'espoir !
Cœur plein d'oiseaux sans le savoir !
Destin qui dépend d'un orage ...*

*Ne serais-tu, saule pleureur,
Avec cette forme de pleur
Et ce front de mélancolie,*

*Qu'un portrait à peine ébauché
De notre visage penché
Sur la rivière de la vie ?*

ROSEMONDE GÉRARD.

il commençait à se laisser influencer par une autre théorie, suggérée par le chef de la police de Rotterdam qui avait prononcé en hochant la tête, le fatidique *Il ne suffit qu'une fois*.

Et d'accord avec le Consortium Diamantaire de Paris, il déposait une plainte contre le dénommé Pierre Deconninck, en fuite avec un lot de diamants taillés, évalués à dix millions de francs.

II — OU APPARAÎT JACK DESLY

SI QUELQU'UN s'était hasardé à demander aux innombrables relations mondaines de Jack Desly ce qu'était exactement ce jeune homme, les réponses eussent été unanimes pour le couvrir de compliments.

— Un gentleman... auraient dit les hommes mûrs.

— Un chic type... auraient assuré les jeunes gens.

— Un beau garçon, avec ses cheveux cendrés, ses yeux noisette et ses cils immenses... eussent murmuré les jeunes filles.

Le fait est que Jack Desly, bien proportionné, réussissant, malgré des épaules de sportif et des muscles d'acier sous une enveloppe plutôt mince, à garder une finesse d'allures très racée, faisait tourner la tête à bien des rêveuses...

— Un gendre idéal... soupiraient les mamans qui avaient quelque fille à caser, et qui désespéraient de le voir fixer son choix.

Il n'y aurait eu qu'une voix discordante dans ce concert. Celle d'Arthème Ladon, inspecteur à la Sûreté Nationale qui, interrogé, lui aussi, se serait empressé de grommeler :

— Celui-là, le jour où je réussirai à le pincer en flagrant délit comme son nom l'y prédispose — nous lui laissons toute la responsabilité de cet affreux jeu de mots — je boirai dix bouteilles de champagne de suite...

Mais laissons le long et maigre policier à son aigreur chronique provoquée par la hantise de cet homme-anguille qui lui filait constamment entre les doigts et revenons à Jack Desly.

Eh bien, il nous faut avouer que les soupçons d'Arthème Ladon étaient largement justifiés. L'inspecteur, doté par ailleurs d'un nez cyranesque, ne manquait pas de flair. Chaque fois qu'un cambriolage audacieux avait été commis avec le minimum de dégâts... et le maximum de profits, chez un ressortissant de la haute classe sociale, il poussait un soupir caverneux à l'idée de poursuivre un fantôme. Certes, il se mettait en chasse avec persévérance, mais le résultat était invariablement le même.

— Des preuves morales? — clamait son supérieur hiérarchique. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, des preuves morales? Il faut autre chose, Ladon, pour coffrer votre homme.

Saperlipopette, il le savait bien qu'il fallait autre chose. Mais là où il n'y a rien — ou du moins où le policier ne trouvait rien — le roi lui-même perdait ses droits.

Jack Desly était donc un de ces personnages vivant en marge de la loi, mais suffisamment habiles pour rester sur une défensive telle qu'il était matériellement impossible de le surprendre sur un territoire interdit. Il faut dire au surplus qu'il n'accomplissait jamais de basse besogne. Fût donc! Jack Desly choisissait ses victimes et les choisissait bien. De même il ne multipliait pas ses exploits inutilement. Mais chaque fois qu'il partait en expédition, le résultat était très profitable.

Son appartement de garçon était un bijou d'élégance confortable. Il avait à son service, le dévoué Nan-Dhuoc, un Annamite qui l'aimait comme un chien peut aimer un bon maître.

Nan-Dhuoc, aux dires de Jack lui-même, était une perle. Silencieux, habile, adroit, preste. Aussi bon cuisinier que parfait conducteur d'auto et grand spécialiste de jiu-jitsu, appris jadis, d'un Japonais qui séjourna au Laos, son pays d'origine. Il n'avait pas manqué d'initier son maître, qu'il appelait *Mait'le*, avec son savoureux accent oriental, à cet art précieux qu'est la défense individuelle.

A demi-allongé sur le divan de son petit studio, Jack, en veston d'intérieur, lisait, un sourire amusé aux lèvres, la *Petite Correspondance* de son journal habituel. C'était son délassement favori.

De même que d'autres se complaisaient à déchiffrer des mots croisés, il aimait chercher à résoudre les petites énigmes que représentaient chaque jour les quelques lignes brèves imprimées à la dernière page, à raison de 20 francs l'une.

— C'est une excellente gymnastique pour l'esprit, affirmait-il à Nan-Dhuoc, et il n'avait pas tort.

Toutes les comédies, tous les drames de la vie étaient inclus dans cette correspondance. Ici, c'était une Juliette éplorée qui suppliait son Roméo de revenir, là c'était un père qui adressait un appel à son fils

parti du domicile, plus loin on comprenait qu'il s'agissait de rendez-vous furtifs impossibles à donner autrement, en raison de la situation sociale des deux intéressés, etc.

Ce jour-là, Jack Desly fit la moue. Il n'y avait rien d'intéressant. Juste un entrefilet quelconque : « Prière d'indiquer si les tulipes sont vendues ». Pas autre chose.

— Il y tient, le bonhomme... murmura-t-il en rejetant la feuille.

C'était la quatrième fois qu'il voyait apparaître cette annonce. Précédemment noyée dans des appels sur lesquels il avait exercé son imagination, il l'avait à peine remarquée.

Il alumina une cigarette et son esprit revint machinalement au journal. Il appela brusquement Nan-Dhuoc :

— Tu conserves les numéros de la semaine, je crois?

— Oui, maître.

— Apporte-les-moi, Nan-Dhuoc.

Jack voulait vérifier le nombre de fois que cette question avait été publiée. A défaut de grives, on se contente de merles, et pour tuer le temps, il allait chercher. Chercher quoi?

— Midi à quatorze heures, évidemment... marmonna-t-il en se moquant de lui-même.

Le jeu lui parut subitement passionnant. Une idée venait d'éclorre dans son esprit. Cette question de tulipes était évidemment une frime. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt?

— Que cachent ces tulipes?...

Il commença à travailler, une nouvelle cigarette entre les lèvres. Voyons!... tulipes... tulipes... D'où proviennent les tulipes? D'un peu partout, mais surtout de Hollande.

— Une hypothèse... Il s'agit, mettons, de marchandises en provenance de Hollande. Bon. Maintenant, le fait de communiquer avec un correspondant appelé — il regarda le nom imprimé en tête — *Etoile du Nord*, signifie l'une de ces deux choses : ou bien, l'auteur de l'entrefilet ne connaît pas l'adresse de cette Etoile du Nord, ou bien il a des raisons particulières de ne pas communiquer directement avec elle...

Jack s'allongea complètement sur le divan. C'était sa pose favorite pour se concentrer.

— S'il ignore l'adresse, poursuivit-il mentalement, c'est que l'autre a des raisons de se cacher. Ce doit être cela. Le fait de correspondre par le journal indique une grande prudence née, sans doute de la nécessité de rester dans l'ombre. Et ce qui est vrai pour l'un est vrai pour l'autre.

Finalement, Jack Desly arriva à la conclusion qu'il s'agissait de deux contrebandiers faisant entrer en France des articles frappés de droits élevés.

— En retenant toujours la théorie qu'il s'agit de marchandises hollandaises, voyons de quoi il pourrait s'agir...

Jack chercha. Du tabac? Peut-être. Pourtant non, un instinct lui disait que ce devait être autre chose. Un sourire se dessina sur ses lèvres fermes, son regard s'éclaira :

— Serait-ce des diamants?

Il savait que les pierres précieuses paient des droits de douane onéreux. Et puis cette idée lui plaisait. C'était conforme à son état d'esprit.

— Je vais voir demain s'il y a quelque chose de nouveau, se promit-il; ça m'amuse beaucoup, cette histoire de tulipes.

La première chose qu'il consulta à son réveil, avant même de déguster le savoureux café au lait préparé

Jack était un de ces personnages vivant en marge de la loi, mais suffisamment habiles pour rester sur une défensive telle qu'il était matériellement impossible de le surprendre sur un territoire interdit.

Dessin de JEAN MILLET



Vous qualifie-t-on de "vieux jeu" ?



Si vous vous refusez toujours à essayer ce que vous ne connaissez pas, vous vous privez souvent de réelles améliorations. Par exemple, quand cesserez-vous d'ignorer les avantages de Tampax — la nouvelle protection hygiénique mensuelle? Pourquoi ne pas l'adopter dès ce mois-ci? Des milliers de femmes ont abandonné les bandes extérieures pour cette nouvelle méthode. Tampax étant propre et de petit format — ceintures, épingles et bandes extérieures deviennent superflues. Vous connaissez alors une réelle liberté de mouvements.

Un mince tube-applicateur individuel rend Tampax facile d'emploi. Simple, confortable et se portant *intérieurement*, vous en oubliez la présence lorsqu'il est en place. Pas d'odeur ni d'irritation possibles. Que vous soyez en tenue de ville ou en maillot de bain, Tampax est invisible. Tampax est idéal non seulement pour la plage, mais aussi lorsque vous nagez.

Fait de coton hydrophile pur, Tampax fut mis au point par un médecin. Facile à changer et à jeter. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. En vente dans les pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom..... (écrire bien lisiblement)

Adresse.....

Ville..... Prov..... 47-16F

par Nan-Dhuoc, fut la page des annonces. Ses yeux coururent à la colonne de la *Petite Correspondance*. Cette fois, Jack négligea tout ce qui n'avait pas trait à l'affaire des tulipes.

Déception! Plus d'allusion aux fleurs. Mais il se rasséra. Un petit avis, signé cette fois, au lieu de lui être adressé, Etoile du Nord, lui révéla que le correspondant qui avait adopté ce pseudonyme, donnait rendez-vous le soir même, à onze heures, au *Splendid-Hotel*.

Jack était libre. Une lueur de malice passa dans ses yeux.

— Si j'y allais, moi aussi? se demanda-t-il, non sans gaminerie.

Il n'avait pas besoin de se poser la question. Sa résolution était déjà prise.

Comment reconnaîtrait-il les deux personnages? Il ne savait même pas s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, de jeunes gens ou de vieillards. Mais n'importe!

— C'est cela qui fait le charme de l'aventure, décréta-t-il. Pour faire un bon cambrioleur, il faut posséder des dons de policier. A moi de découvrir *Etoile du Nord* et l'autre. Il faut bien rire un peu...

Il conta l'histoire à Nan-Dhuoc, son confident habituel. Le petit homme jaune aux yeux bridés sourit fugitivement. Lui aussi trouvait que c'était amusant. Il trouva même autre chose et Jack put louer la sagacité toute orientale de son serviteur:

— Moi croire, maître, marchandises hollandaises.

— Pourquoi cela, mon ami?

— Le nom *Etoile du Nord*...

— Eh bien... Qu'a-t-il de particulier?

— *Etoile du Nord* être rapide qui va de Paris à Anvers, Amsterdam, Rotterdam, La Haye.

Jack fit claquer son pouce contre son index:

— Nan-Dhuoc... Tu as mis dans le mille!

Dans le courant de l'après-midi, Jack, qui, décidément, se passionnait pour cette énigme, reprit les journaux précédents, une fois de plus. Celui du début de la semaine précédente portait en grosse manchette, à la première page, l'annonce de la disparition du courrier de la maison Kroonen et Cie. Il ne comportait nulle correspondance au sujet des tulipes — les annonces ayant commencé seulement le samedi — et Desly eut un mouvement pour les rendre à l'Annamite.

Il avait lu, comme tout le monde, les détails concernant ce fait divers et songé que la somme — dont on n'avait pas précisé le total par ordre des intérêts — devait être coquette. Professionnellement la question l'avait intéressé, comme on le conçoit.

— Il n'a pas été retrouvé, au fait, murmura-t-il, en consultant les nouvelles du jour.

— Ça aussi un problème pour vous, maître, suggéra Nan-Dhuoc. Disparition bizarre...

— Attends! Attends! cria Jack, très animé, et lui arrachant des mains la liasse de journaux que l'Annamite allait emporter.

Le jeune homme se plongea dans la lecture de l'article au titre en lettres grasses. Il releva la tête:

— Sais-tu, dit-il lentement, quel est le train que ce Pierre Deconninck avait pris?

Nan-Dhuoc fit un signe négatif de la tête.

— L'*Etoile du Nord*, mon garçon!...

III — UNE DEPOSITION ANIMÉE

L'inspecteur Arthème Ladon ressemblait assez à un épervier. Il avait un regard très perçant et ses petits yeux ronds étaient profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière. Le visage maigre et anguleux, les bras et

les jambes interminables du policier achevaient de lui composer une silhouette caractéristique.

Il y a des détectives placides, d'autres qui sont ardents, il en existe d'optimistes, des nerveux, des lents, des rapides... Arthème Ladon était du genre triste. A croire qu'on ne lui avait jamais appris à sourire. Jack Desly affirmait que son ennemi était affligé de dyspepsie. C'était peut-être exact, après tout.

Qu'il eût ou non une maladie d'estomac, Arthème Ladon n'était pas un adversaire à mépriser. Il connaissait fort bien son métier, et s'il n'avait pas encore réussi à cerper le séduisant Jack, ce n'était vraiment pas de sa faute.

En attendant le jour — ou la nuit — où il parviendrait à ses fins, l'inspecteur était chargé de retrouver le messenger de la maison Kroonen et Cie. Dès que la plainte avait été déposée, il était entré en communication avec la police hollandaise et belge, travaillant en liaison avec ses confrères.

L'affaire était très mystérieuse. On manquait absolument de données. Le seul fait connu était celui-ci: Pierre Deconninck avait pris le rapide de Paris, à Rotterdam, et à partir de ce moment on avait perdu sa trace. La preuve formelle de son départ était faite. Un chef de service de la gare hollandaise avait bavardé avec le courrier quelques instants. Les deux hommes se connaissaient et l'employé du chemin de fer avait fait sa déposition. Il savait que Deconninck effectuait souvent le voyage pour la capitale française.

Penché sur des rapports, Arthème Ladon monologuait:

— Il n'a pas été attaqué dans le train. On n'a pas, non plus, retrouvé de corps sur la voie ferrée. Il n'est pas, non plus, descendu en cours de route, car il aurait dû dans ce cas remettre son billet et l'on se serait bien aperçu que la destination finale qui y était inscrite révélait Paris. Alors?

Il allongea un doigt osseux et se gratta le bout du nez.

— Alors, grommela-t-il, il a dû débarquer à Paris. A moi de le trouver. Besogne éminemment commode!

En partant du principe que Deconninck avait volontairement disparu, il fallait admettre que son acte avait été prémédité depuis longtemps. Sans doute circulait-il, convenablement maquillé, muni de faux papiers?

Ladon fit craquer les jointures de ses mains. Son nez déjà si long, s'allongea davantage encore.

— Les recherches dans les hôtels n'ont rien donné. J'ai fait surveiller toutes les frontières au cas où il aurait tenté de passer à l'étranger. Rien, rien. Il ne s'est pourtant pas volatilisé, nom d'une chouette!

Raisonnablement, on pouvait supposer que le fugitif chercherait à se défaire des bijoux qu'il avait dérobés. Les receleurs louches de la capitale avaient été surveillés. Toujours rien.

— En somme, murmura le policier, le vol était des plus faciles à réussir, puisqu'il avait la confiance entière de son patron. Ce lascar a attendu une bonne occasion. Et il l'a saisie aux cheveux... En admettant qu'il ne réussisse qu'à tirer la moitié du prix des diamants qu'il transportait, cela lui fait encore un joli denier... Avec ça, on peut s'acheter une maison de campagne, bigre!

Arthème Ladon ouvrit une petite boîte dans laquelle il prit une pastille. Il ne fumait pas. Il préférait croquer des bonbons.

— Attendre, dit-il à la longue, en se levant à la manière dont on allonge un mètre pliant. Je ne vois rien d'autre à faire pour le moment. Mes collaborateurs sont aux aguets. Dès qu'il tentera de négocier un lot de pierres, on verra...

Deux ou trois fois, Ladon s'était posté dans cet établissement de la rue Lafayette bien connu des bijoutiers et où se réunissent autour des tables de marbre du café, toutes sortes de gens appartenant aux nationalités les plus diverses. Non pas qu'il eût l'espoir que Deconninck viendrait bêtement s'y montrer, mais peut-être le policier découvrirait-il une piste?

Il n'avait constaté que des visages méfiants autour de lui et des colloques à voix discrète dans les coins. C'était lui qui, en fin de compte, se faisait remarquer, nouveau venu parmi ces habitués.

Il prit une décision.

— Une prime, déclara-t-il aux intéressés, il faut offrir une bonne prime à quiconque sera en mesure de fournir des indications.

C'était une petite capitulation de sa part car, le Consortium avait, dès le début, proposé cette manœuvre et il s'y était opposé arguant que cela amènerait inévitablement la déposition de nombre d'individus alléchés par l'aubaine.

— Et nous serons lancés dans des fausses directions, comme cela s'est déjà vu pour des affaires de ce genre.

Il y avait du vrai dans ses arguments, et l'on s'était incliné. Mais maintenant, c'était lui, qui en désespoir de cause, recourait à cette ressource. L'annonce parut dès le lendemain, accompagnée de la photographie du disparu, donnant tous les détails de son signalement et rappelant les circonstances du voyage.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées, qu'un chauffeur de taxi rubicond se présentait aux bureaux de la Sûreté Nationale.

Arthème Ladon se précipita sur lui comme un oiseau de proie.

Avant même que l'homme eût commencé de parler, il l'avait prévenu:

— Inutile de nous donner des suppositions... Si vous ne connaissez pas de faits précis, ne perdez pas votre temps... ni me faites gaspiller le mien... Compris, mon garçon?

L'homme roula des yeux effarés. Quoi, il n'avait rien dit encore, et on l'enguirlandait déjà. Cela commençait bien!...

— Je vais vous dire ce que je chais... dit-il avec un fort accent auvergnat. Foi de Labouille je ne chuis pas un mauvais plaigeant, moi!

Ladon comprit qu'il disait *plaigeant* pour *plaisant* et se disposa à l'écouter.

— Voilà, commença Auguchte Labouille, je l'ai vu moi, vot' bonhomme, le matin de son arrivée à Paris!

— Ah! bah!... Vous en êtes sûr? Absolument sûr?

— *Accholument chûr*, Monchieur l'Inchpecteur... J'étais à la gare du Nord où j'attendais la clientèle. Je connais l'heure des arrivées des grands trains, et je savais que l'*Etoile du Nord* n'allait pas tarder... J'ai vu sortir les voyageurs, et...

— Et, interrompit Ladon avec un haussement d'épaules, vous avez gravé les traits de chacun dans votre mémoire si bien que vous pouvez affirmer que Deconninck était parmi ceux-là? Allons donc!

L'homme s'essuya le front avec un immense mouchoir à carreaux — on était en été, et la journée s'avérait torride, — et leva les yeux vers le plafond, comme pour le prendre à témoin:

— *Alorch*... Pas moyen de parler, *fouchtra!*...

— Allez-y... grommela l'inspecteur aux yeux d'épervier.

— Je ne l'aurais sûrement pas remarqué, reprit Labouille, si sa voiture n'avait pas donné un *ramponneau* à mon *tacchi!*...

— Sa voiture?... Il avait une voiture?

— C'est-à-dire qu'il était monté dans une grosse quinze-chevaux à côté de

† *La Nature Intacte*

**JOUISSEZ-EN
PROTÉGEZ-LA**



"L'ACHIGAN NOIR A PETITE BOUCHE" par Shelley Logier



**LE PÊCHEUR A LA LIGNE—
un conservateur**

En rejetant dans l'eau les poissons trop petits et en ne pêchant que durant la saison ouverte, le pêcheur à la ligne peut contribuer à l'oeuvre de conservation du poisson canadien pour l'avenir.

†DROITS RÉSERVÉS PAR CARLING'S, 1947

Sur 10,000 œufs—deux survivants! La femelle de l'achigan noir pond 10,000 œufs durant sa vie. Dans des conditions normales, il ne résultera que deux poissons adultes de tous ces œufs. Et la pêche avant l'ouverture de la saison réduit encore leur chance de survivance. Nous devons observer les lois de conservation afin de protéger et de conserver notre poisson.

"Le mâle garde les œufs et les petits jusqu'à ce qu'ils puissent se débrouiller. Il faut que la saison close soit strictement observée pour la protection de ces espèces, car le mâle, qui monte la garde, happe tout ce qui vient près de son nid. Si le mâle se fait prendre, tous les petits seront détruits par leurs ennemis."

CARLING'S
THE CARLING BREWERIES LIMITED



Voici un soulagement rapide

Voici un moyen rapide de vous débarrasser de la douleur lancinante des cors. Blue-Jay contient de la Nupercaine. Cette substance anesthésique agit immédiatement de façon à endormir la douleur autour de l'axe corné. Pendant ce temps, la douce médication de Blue-Jay amollit et détache la pointe — vous n'avez plus qu'à soulever le cor.

Achetez un paquet de Blue-Jay maintenant — soyez soulagé ce soir.



l'homme qui était venu à sa rencontre sur le trottoir.

L'inspecteur dressa l'oreille. Cela devenait intéressant. Il y avait donc un complice... Il aurait dû s'en douter.

— Eh bien ! glapit-il, avec impatience, continuez !

— Ah bon... La voie est libre, maintenant ? J'allais démarrer moi-même pour répondre à un client, quand l'autre a donné un brusque coup de volant et son pare-choc avant m'a démolé une aile... Vous pensez si j'ai sauté à bas de mon siège pour constater...

— Et alors ? hurla l'inspecteur devant une nouvelle pause.

— Et alors, il a filé sans attendre... C'est tout.

Arthème Ladon aspira fortement une bouffée d'air. Ses pommettes saillantes se teintèrent un instant. Il réprimait une furieuse envie d'attraper le chauffeur au collet et de le secouer vigoureusement. Il se contint cependant. Le brave Labouille pouvait-il se douter que son information était loin d'être celle que le policier espérait ? Le mieux était d'en extraire le plus possible et ce fut d'une voix très calme que Ladon reprit son interrogatoire :

Auguste Labouille eut un petit rire niais.

— C'est que, hésita-t-il, je ne sais pas si...

L'inspecteur fit le tour de son bureau et regarda fixement l'homme dans les yeux comme s'il voulait l'hypnotiser. Le chauffeur resta la bouche ouverte.

— Vous allez me dire tout, vous entendez ?... Tout ce que vous savez, sinon je — Arthème fit un geste menaçant — je vous fais coffrer comme complice, pour nous cacher certains faits.

Labouille émit une sorte de gargouillement.

— Vous fâchez pas, gémit-il, ah ! si j'avais su tout ça, j'aurais pas venu. Mais, est-ce que j'aurai la prime au moins ?

— Si je retrouve Pierre Deconninck grâce à vous, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Ragaillard, le chauffeur dévida tout d'une traite :

— Je suis absolument certain que c'était lui parce qu'il m'a parlé, oui... Je voulais aller chercher un agent pour faire faire un constat d'accident, s'pas, mais il a penché la tête hors de la portière et il m'a dit comme ça : « Non, mon ami, je n'ai pas le temps d'attendre... Tenez, voilà pour la réparation de votre aile... » Et il m'a allongé deux billets de cent francs... Comme il y avait pour cinquante francs de dégâts tout au plus, j'étais une affaire. Je n'ai pas insisté... D'autant plus que, d'autre part, j'étais assuré tous risques. J'étais sur le velours... Et hier, quand j'ai vu la photo dans le journal, j'me suis dit tout de suite : Mais le voilà, l'homme aux deux cents balles !

Ladon approuvait par petits signes de tête. Labouille ajouta :

— J'comprends maintenant pourquoi il ne tenait pas à faire connaissance avec la police !... Y pouvait être généreux avec moi. Il avait assez de millions sur lui, le gaillard !

Le chauffeur s'épongea de nouveau le crâne et attendit.

L'inspecteur réfléchissait. Le récit du chauffeur était véridique, il le sentait, il avait assez d'expérience professionnelle pour cela. Ainsi donc, Deconninck était attendu à Paris. La tâche se compliquait. Qui était le complice ?

— Vous n'avez pas vu l'homme au volant ?

— Non, j'étais occupé avec l'autre. Je le croyais le patron.

— Vous n'avez pas pris le numéro de l'auto, naturellement ?

— Bien sûr que non. Pour moi, l'affaire était liquidée.

— Vous n'avez même pas eu le réflexe de tout chauffeur pour le regarder, ne fut-ce que machinalement ?

— Si, admit Labouille dont le visage refléta la surprise à cette manifestation de psychologie, c'est tout de même vrai ça, qu'on regarde toujours le numéro d'une voiture qui vous cogne, mais je ne l'ai pas retenu.

— Pouvez-vous me dire si l'immatriculation était étrangère ?

Labouille eut un geste vague. Puis il articula :

— Non. Je ne crois pas. Je l'aurais remarqué... Oh ! attendez ! proféra-t-il brusquement en se tenant le front, les deux lettres n'étaient pas de Paris... YB... C'est...

— Le département de Seine-et-Oise... acheva l'inspecteur.

Ladon inscrivit une nouvelle annotation et conclut :

— Merci... Vous pouvez-vous retirer... Il est possible que je vous convoque à nouveau pour d'autres renseignements et aussi, plus tard, lors de l'arrestation...

— Pour toucher ma prime ? questionna Labouille avec un sourire béat qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

— Pour servir d'abord de témoin, corrigea l'inspecteur en le poussant dehors avant de refermer la porte.

Arthème Ladon se rassit. Il reprit ses feuillets. Son front se plissa. Une réflexion venait de naître : le numéro de l'auto était-il authentique ou maquillé ? Dans ce dernier cas, les lettres YB n'avaient plus aucune valeur.

— Oui, mais, reprit-il en continuant à se parler, j'ai quelque chose de palpable. Le pare-choc avant abîmé. J'ai eu tort d'attendre si longtemps pour faire offrir une récompense. L'auto doit être réparée à l'heure qu'il est...

Néanmoins, l'inspecteur donna les ordres nécessaires pour que tous les garages du département de la Seine-et-Marne fussent visités avec mission de demander si une réparation n'avait pas été effectuée à une voiture dont les caractéristiques avaient été très nettement définies par l'œil professionnel d'Auguste Labouille, comportant une immatriculation YB, et ce, depuis la date à laquelle Pierre Deconninck avait débarqué à Paris.

Du résultat négatif qui s'ensuivit, découlaient deux possibilités : ou la voiture avait été réparée dans un garage privé où elle circulait encore avec son pare-choc abîmé. Arthème Ladon n'hésita guère pour opter en faveur de la première thèse. Car une voiture comportant une pareille avarie était trop facilement repérable.

IV — JACK DESLY PROGRESSE

TOUT EN SE rendant au Splendid-Hôtel, Jack Desly ne se dissimulait pas qu'il fallait faire une grande part à la chance pour tomber juste sur les deux personnages qui s'étaient donnés rendez-vous. Mais c'était là ce qui faisait le charme de l'aventure.

Il connaissait le palace en question qui était fréquenté par une riche clientèle cosmopolite.

— Ils se retrouveront au grill-room ou je me trompe fort, songea-t-il.

C'était en effet le seul endroit logique. Le grand hall de l'hôtel, constamment sillonné de va-et-vient demandait une attention trop soutenue à des gens qui se cherchent pour être à même de se repérer mutuellement, sans perte de temps inutile.

Jack s'installa donc dans le grill-room quelques minutes avant l'heure fixée. Posté près de l'entrée — une porte à tambour — qui donnait directement sur la rue, il avait en outre l'avantage de voir immédiatement quiconque arrivait par l'autre porte communiquant avec l'intérieur de l'hôtel. De cette manière, il commandait à la fois les deux issues.

Chaque individu qui entraînait était scruté d'un coup d'œil rapide. Le flair de Desly lui indiquait que ce n'était aucun des deux correspondants. Il consulta sa petite montre-bracelet :

— Onze heures trois minutes, marmonna-t-il.

Le bruit sourd de la porte qui tourne lentement sur elle-même. Il leva les yeux. Un homme de corpulence moyenne, le chapeau de feutre abaissé sur les yeux, le bas du visage mangé par une barbe épaisse et noire, entra et resta immobile, un instant. Il tenait une petite valise plate de voyage à la main.

— Oh, oh... songea Desly. Voilà un homme qui a l'air de chercher quelqu'un ou quelque chose...

Le nouveau venu venait de jeter un coup d'œil circulaire. Le barman en veste blanche, sans cesser de secouer le cocktail qu'il préparait fit signe à un garçon en lui désignant le client. Une table était vide, dans le fond de la salle. L'homme se dirigea de ce côté.

Jack avait nonchalamment allumé une cigarette et paraissait rêvasser, les yeux vagues. En réalité, il évaluait l'apparence de ce visage barbu.

— Un postiche, décida-t-il, après un instant.

Rien pourtant n'indiquait une fausse barbe. La couleur et l'apparence du poil s'harmonisait avec la chevelure. La pousse paraissait naturelle. Mais Jack avait vu l'homme porter un verre à ses lèvres et il avait remarqué la gêne imperceptible avec laquelle l'autre buvait. Cette gêne ne pouvait être provoquée que par un manque d'habitude de ce système pileux autour de la bouche.

Desly essaya de se représenter ce que pouvait être le visage une fois glabre, mais il détourna bien vite son regard d'un autre côté, car le nouveau venu ne cessait d'épier tout le monde, furtivement, et il ne fallait pas qu'il remarquât l'attention que lui prêtait le jeune homme installé près de la porte.

Vers onze heures et quart, l'homme barbu esquissa un mouvement de satisfaction. Un homme court de taille, mais au torse formidablement large et à la nuque de taureau venait, à son tour, de franchir le tambour de la porte et se dirigeait vers lui.

Jack Desly eut un mouvement de stupéfaction qu'il masqua aussitôt en se penchant pour faire signe au garçon, afin de payer. Il venait de reconnaître le personnage.

— Lulu ?... Je ne m'étais pas trompé en supposant que cette petite correspondance n'était pas d'une virgine innocence !

Lucien Jeantier, connu plus familièrement sous le diminutif de Lulu était un redoutable individu, une sorte de gangster — il en copiait le genre du reste — aussi brutal dans sa personne et ses façons d'agir que Jack Desly était adroit et — si l'on peut dire — moelleux. Tous deux avaient le même but : s'enrichir aux dépens d'autrui, mais ils étaient aux pôles opposés quant à la manière.

Ils se méprisaient cordialement. Desly avait pour opinion que Jeantier déshonorait la corporation et Lulu détestait celui qu'il appelait la femmette. Leurs chemins ne s'étaient jamais croisés et il était à supposer qu'ils ne se croiseraient jamais. Ils ne fréquentaient pas les mêmes milieux. Jeantier évoluait plutôt parmi la pègre où il recrutait les membres de sa bande.

Encore une différence entre les deux hommes. Jack Desly avait pour principe absolu de travailler seul.

La surprise de ce dernier en voyant apparaître Lulu dans un endroit aussi chic était compréhensible. Si un doute encore était resté dans l'esprit de Jack cet événement suffisait à le détruire.

— Il doit y avoir anguille sous roche... Du moment que Lulu est sur cette affaire, c'est qu'elle est intéressante...

Et à partir du moment où elle était intéressante, pourquoi, lui, Jack Desly ne s'en occuperait-il pas? Oh! certes, pas en collaboration avec ces gens... Il eut une moue et sans transition un sourire. Les deux hommes, là-bas, n'allaient pas tarder à se lever. Il fallait prévenir leur mouvement. Le garçon payé, il sortit sans affectation et s'abrita, aussitôt dans l'ombre propice d'une encoignure voisine. Il avait l'intention de les suivre.

Mais ceux-ci, à peine dehors, grimèrent prestement dans une automobile qui démarra tout de suite. Jack Desly se mordit les lèvres. Il aurait dû le prévoir et ranger sa propre voiture le long du trottoir au lieu de la laisser dans le parc gardé, à quelque distance.

— Mauvais calcul, se reprocha-t-il, je croyais qu'ils en auraient pour longtemps. Je ne pouvais pas risquer une contravention en dépassant un temps-limite de stationnement de trente minutes.

Mais avant de voir le véhicule disparaître, il avait eu le temps d'enregistrer son numéro qu'il annota sans tarder: 4556-YB-1.

C'était au cours de cette même journée que le chauffeur Auguste Labouille était venu faire sa déposition à l'inspecteur Ladon.

Jack Desly rentra tout songeur. La présence de Jeantier le stimulait et le poussait dans son désir d'en savoir davantage. Double plaisir que de vaincre un tel adversaire et de se prouver à soi-même qu'il était plus fort que Lulu.

— J'ai la sensation, confia-t-il à Nan-Dhuoc que je n'ai pas perdu mon temps, ce soir.

Il s'en rendit compte dès le jour suivant. Les journaux mentionnaient le rebondissement de l'affaire Deconninck. Desly se frotta discrètement les mains.

— Je marque un grand point sur la police!...

En effet, il savait déjà beaucoup de choses. D'abord qu'il en avait eu devant lui l'auteur du vol de diamants et son complice. Ensuite, alors que le mélancolique Ladon ne possédait pas de renseignements précis sur la mystérieuse auto, lui, Jack Desly, en possédait l'immatriculation complète.

— C'est d'autant plus intéressant, conclut-il, que tel que je le connais, Jeantier, alerté par les nouvelles, n'hésitera pas à maquiller son numéro, et peut-être même à employer une autre voiture!

Or, Jack n'ignorait pas qu'il suffirait d'effectuer des recherches à la Préfecture de Seine-et-Oise pour obtenir les noms et adresse de la 4556-YB-1. Il ne pouvait évidemment pas s'adresser aux autorités de but en blanc — en principe, dans sa situation, il préférerait avoir affaire à ces sortes de gens le moins possible — mais il avait son plan.

Sa compagnie d'assurances, parbleu! L'idée lui en était venue après la lecture de ce qui s'était passé entre le taxi de Labouille et l'auto qui transportait Deconninck. Quoi de plus facile que de simuler une avarie quelconque à sa petite conduite intérieure et se présenter aux bureaux des assureurs en affirmant qu'il n'avait pas eu le temps de faire intervenir un agent de police.

Le chef de service qui le reçut s'exclama:

— Ah! mais, ces chauffards m'ont tout l'air d'être des récidivistes de ce genre d'accident!

— Exactement, déclara Jack avec gravité.

— Soyez tranquille, monsieur, nous ferons le nécessaire.

Jack remercia avec abondance. Il ajouta:

— Je serai particulièrement heureux de connaître l'identité du propriétaire car il s'est montré grossier et je désire lui donner une petite leçon...

— Vous aurez le renseignement dans les vingt-quatre heures, monsieur Desly. Le temps de communiquer avec le service des immatriculations.

Le jeune homme s'en fut, guilleret. Que risquait-il? Sa plainte n'était nullement fondée, il le savait pertinemment, mais ce ne serait pas Lulu qui élèverait une protestation quelconque en la circonstance. Il était persuadé que le bandit ne donnerait même pas signe de vie.

— Je suis curieux de savoir sous quel nom il a fait enregistrer sa voiture, se dit-il. Car ce n'est pas une auto volée, elle ne m'a pas donné l'impression de maquillage.

Jack ne se trompait pas. Le véhicule, de par la sécurité même avec laquelle on l'employait pour circuler, appartenait certainement à celui qui le conduisait, ou alors, il avait été prêté avec l'assentiment de son possesseur. Car la police — il faut le reconnaître — est singulièrement vigilante en ce qui concerne les rapt d'autos et celle-ci n'aurait pu être employée depuis si longtemps — depuis l'arrivée de Pierre Deconninck à Paris — si elle avait été aux mains d'un conducteur non légitime.

L'information parvint avec la rapidité annoncée. La lettre de la compagnie d'assurances informait M. Jack Desly que l'auto No 4556-YB-1 appartenait à un M. Xavier Bouteille, de Neuilly-Plaisance.

Dans l'entretemps, Jack avait décidé une nouvelle manœuvre.

Que désirait-il, en définitive? Connaître cette adresse qu'on venait de lui fournir. Il fallait, maintenant, éviter d'éveiller la suspicion de Jeantier qui s'il apprenait quoi que ce fût comprendrait, en constatant que le plaignant était Jack Desly, que celui-ci poursuivait un but secret.

Le chef de service qu'il avait vu précédemment apprît, non sans satisfaction — car cela lui permettait de classer son dossier — que son client avait réfléchi et qu'au lieu de demander satisfaction par les voies légales, il liquiderait lui-même cette question directement avec son tamponneur.

— Que fait-il ce M. Bouteille? s'enquit-il.

— Ma foi... rien... Il doit être rentier.

— Je lui rendrai visite. Et merci encore de votre obligeance.

Nan-Dhuoc tenu au courant par son maître au fur et à mesure des découvertes de Desly ne donnait son opinion que lorsqu'il était interrogé. Qualité rare et que tous ceux qui possèdent des domestiques admireront comme il convient. Ce soir-là, il fit papilloter ses yeux obliques et articula laconiquement:

— Je crois, maître, ce Bouteille, être complice de Lulu...

— Tu ne penses pas que ce soit Jeantier lui-même qui ait adopté une personnalité commode pour donner le change?

Nan-Dhuoc hochait négativement la tête.

— Pourquoi? demanda Jack, intrigué. La chose n'est pourtant pas impossible... Moi-même, s'il le fallait, j'agirais ainsi...

L'Annamite posa son regard empreint de finesse orientale, sur son maître et sourit imperceptiblement:

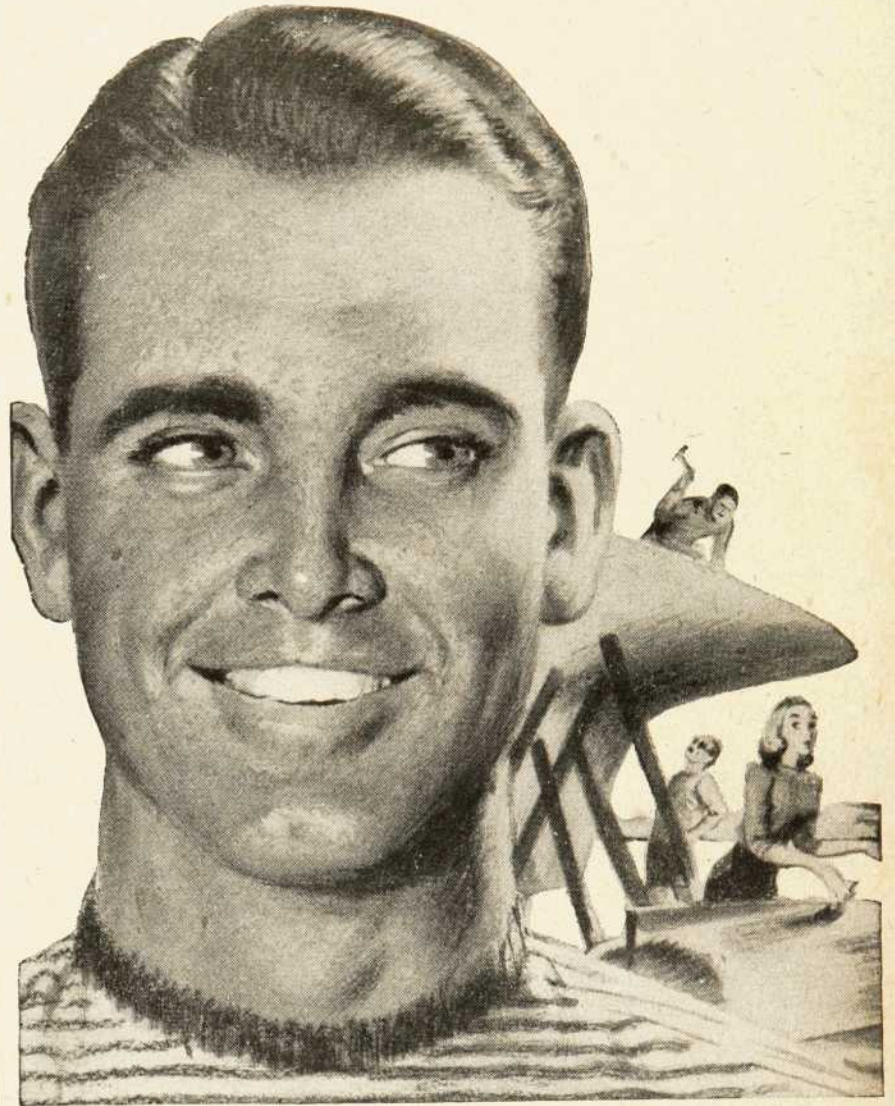
— A cause de l'accident avec le chauffeur Labouille...

Jack se mit à rire et insista:

— Je ne vois pas très bien le rapport, Nan-Dhuoc...

— Si Jeantier était Bouteille, reprit Nan-Dhuoc, l'auto serait à lui. Il ferait alors beaucoup plus attention pour ne pas l'abîmer!

Le soleil ardent et l'eau dessèchent et dévitalisent vos cheveux!



L'été maltraite votre chevelure. Le soleil et le vent dessèchent les précieuses huiles capillaires du cuir chevelu et l'eau se charge du reste. Vous finissez par avoir une chevelure terne, cassante et revêche. Non pas si vous adoptez...

Vitalis et le "traitement de 60 secondes"



1. Il suffit de 50 secondes pour frictionner Vitalis dans votre cuir chevelu desséché. Les huiles végétales pures de Vitalis suppléent aux huiles capillaires naturelles épuisées. Vous protégez votre chevelure contre le soleil, le vent et l'eau. Et puis, vous faites disparaître les pellicules libres, vous prévenez le dessèchement des cheveux... et en freinez la chute excessive.



2. 10 secondes. Oui, monsieur et vous paraissez de votre mieux. Votre chevelure est lustrée sans être "plaquée", car Vitalis ne contient pas d'huiles minérales. Vitalis communique au cuir chevelu une sensation de fraîcheur et de vigueur... le met en état d'affronter le soleil estival. Procurez-vous Vitalis dès aujourd'hui.

Pour une chevelure saine et lustrée

Vitalis et le "Traitement de 60 Secondes"

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

Variétés Heinz qui conviennent au Menu de Bébé

Aucun menu tout prêt ne peut convenir à tous les bébés. Votre médecin est le mieux qualifié pour vous dire quels sont les différents aliments que vous devriez donner à votre bébé et à quel moment vous devriez les lui donner. Cependant, les Purées Heinz énumérées ici peuvent être ajoutées au menu de la plupart des bébés normaux ayant atteint l'âge suggéré. Consultez votre médecin concernant la quantité que vous devriez donner à votre bébé.



Pour Bébé de 4 à 7 mois

Il commence à regarder autour de lui avec de grands yeux et son intérêt s'éveille... il essaie de s'asseoir... s'exprime par des gazouillis, des roucoulements et des sourires ravissants. Mais il dort encore comme un sabot pendant 16 ou 18 heures. Les aliments solides font régulièrement partie de son menu, et pour aiguïser son appétit délicat, sa maman peut choisir trois des Purées Heinz—Carottes, Haricots Verts et Compote de Pommes. Toutes les Purées Heinz ont une consistance lisse et uniforme, pour être de digestion facile.

Pour Bébé de 7 à 9 mois



Il s'assied seul maintenant... essaie d'attraper tout ce qui s'offre à sa vue. Son plus grand plaisir est de jouer avec quelque chose qu'il peut chiffonner ou avec lequel il peut faire du bruit. Et ses dents? Il en a une, peut-être deux! Sa maman peut ajouter trois variétés ou plus de Purées Heinz à son menu—Légumes et Agneau, Epinards et Abricots avec Farine d'Avoine. Ces Purées sont soigneusement préparées avec des fruits, légumes et viandes de la meilleure qualité... qui sont cuits de façon à conserver à un haut degré les sels minéraux et les vitamines qui devraient rentrer dans le régime alimentaire de bébé.



Pour Bébé de 9 à 12 mois

Il peut ne pas être capable de se tenir debout mais il essaie de son mieux. Il comprend nombre des choses qui lui sont dites et peut-être en dit-il aussi. D'autres dents pointent, et sa maman l'habitue à d'autres Purées Heinz. Comme mets principal—des Asperges, Soupe au Bœuf et Foie. Comme dessert—Purée d'Orange avec Cossetarde, dessert délicieux et velouté. Il y a, en tout, 22 variétés de Purées Heinz—chacune d'elles spécialement préparée pour que les bébés deviennent grands et forts, et restent bien portants.

Aliments Heinz pour Bébé

Recherchez le Bébé Heinz, bien connu, à votre magasin préféré. Il sert à identifier les étiquettes où vous trouverez une gamme complète d'Aliments Heinz pour Bébé.



Pour recevoir GRATIS le livret intitulé "Le Régime Alimentaire de Bébé", écrivez à H. J. Heinz Company of Canada, Ltd., 6465, rue DuRocher, Montréal, P.Q.

Cette fois, Jack partit d'un rire à gorge déployée.

—Brave Nan-Dhuoc, va!... Alors on n'est soigneux que de ses propres affaires? Il y a du vrai là-dedans, mais...

—Non, maître, vous pas compris, murmura l'Annamite, respectueusement. Moi dire que si Jeantier était Bouteille, lui faire attention pas causer d'ennuis pour ne pas attirer attention police. Alors, mieux conduire pour éviter tamponnements...

Jack eut une expression d'estime sur son visage.

—Ah! par exemple, ça n'est pas bête ce que tu dis là. Cette fois j'ai saisi. Tu veux dire que Jeantier s'est permis de continuer à employer la voiture car il savait qu'il ne serait jamais inquiété personnellement pour la question du pare-choc.

Nan-Dhuoc approuva abondamment avec des marques d'allégresse.

V — GRACIEUX INTERMEDE

Jack Desly était arrivé au raisonnement suivant: l'homme à la barbe postiche pouvait être Pierre Deconninck et il avait trouvé un refuge chez l'un des affiliés de Jeantier. Chez Xavier Bouteille par exemple. Là, il attendait que l'effervescence se fût calmée pour se risquer à prendre une décision définitive.

—Les diamants n'ont certainement pas été négociés encore, songeait-il. Ce serait faire injure à un homme avisé comme Lulu que de le supposer capable d'une telle hâte maladroit. Si je n'aime pas ses méthodes, il me faut tout de même convenir qu'il connaît le métier... Pour ma part, à sa place, je ne me presserais pas non plus...

Les pierres précieuses devaient donc se trouver dissimulées quelque part. Où? Pas très loin de l'endroit où gîtait leur voleur, assurément.

—En découvrant celui-ci, je trouverai celles-là...

Ce fut encore Nan-Dhuoc qui le mit sur la bonne voie. L'astucieux petit homme à la peau jaune lui rappela les termes de l'entrefilet faisant allusion aux tulipes.

—L'homme demander, articula-t-il, si tulipes vendues.

—Oui. Et alors, mon garçon?

—Donc, Deconninck pas en liaison avec Jeantier, puisque forcé communiquer par entremise journal. Alors, Deconninck caché chez Xavier Bouteille.

—Evidemment, souligna Jack Desly. Ce ne peut être que cela. Je vais aller faire un tour par là pour me rendre compte de l'aspect de la maison. L'après-midi est belle, je suivrai les bords de la Marne jusqu'à la Maltournée. Neuilly-Plaisance est à deux pas de cette dernière localité.

Jack connaissait particulièrement bien ce coin charmant de la banlieue parisienne. Il savait qu'à partir de l'endroit dit du port de Nogent, il pouvait emprunter la route longeant la berge sinuose de la rivière. Le viaduc gigantesque du Pont de Mulhouse dépassé — après avoir admiré le paysage qui se découpait dans l'arche principale comme dans un cadre demi-circulaire — il roula à petite allure vers Le Perreux et La Maltournée.

L'après-midi commençait à peine. Le soleil chauffait avec entrain. Peu de monde en semaine. La route presque déserte semblait lui appartenir. Sur sa gauche les villas dormaient, volets clos. L'atmosphère semblait ronronner de chaleur. Malgré qu'il eût ouvert son pare-brise et abaissé les glaces des portières, Jack éprouvait l'impression d'être enfermé dans une caisse de métal exposée à l'action d'un foyer.

La Marne coulait, paresseuse et transparente, à sa droite. Il ralentit puis s'arrêta. On entendait au loin le vrombissement rageur d'un canot-automobile.

Soudain, de la rive même, un léger canot indien manié à la pagaie se détacha et prit le milieu du courant.

Jack sourit à la délicieuse vision. Une jeune fille était à genoux dans l'esquif et d'une passée dans l'eau saccadée qui dénotait une débutante, s'efforçait de faire progresser l'embarcation.

—Elle ne sait pas pagayer, murmura-t-il, mais elle est charmante dans sa maladresse même...

Son sourire se figea. D'un seul coup, le canot-automobile passa en trombe, provoquant de grands remous. Le canot se mit à danser d'une manière inquiétante. Jack bondit hors de la voiture. Les deux mains en entonnoir autour de la bouche il allait crier un conseil rapide, celui de se mettre en travers des vagues, mais il n'en eut pas le temps. Comme une plume, le canot s'était retourné et son occupante, avec un cri étouffé d'angoisse avait disparu dans l'onde agitée.

Personne aux alentours. Le naufrageur avait déjà disparu au tournant de la rivière. Il ne s'était même pas aperçu de la tragédie causée. Le cri de la jeune fille ne lui était pas parvenu aux oreilles remplies du bruit qu'il déchainait sur son passage.

Jack ne réfléchit pas. Il obéit à son instinct chevaleresque. Une minute ne s'était pas écoulée entre le moment où il avait vu l'accident et celui où après quelques brassées vigoureuses, il rattrapa l'infortunée à son retour à la surface.

Il la déposa au bord, dans l'herbe. La route était masquée par un talus du haut duquel il avait plongé. L'eau plaquait audacieusement la robe légère sur les formes impeccables de celle qu'il venait de sauver, mais il ne regardait que le visage aux yeux clos. Il ne bougea pas, attendant qu'elle soulevât ses paupières aux cils noirs recourbés.

—Elle n'a rien, songea-t-il, et c'est heureux car je ne tiens pas à me faire remarquer. Dès qu'elle sera sur pied, je filerai. Ça ne fait rien, je suis content de l'avoir tirée d'affaire.

Elle était blonde, d'un blond doré avec des yeux noirs dont il put apprécier la pureté quand elle le regarda. En voyant ce séduisant visage masculin penché au-dessus d'elle, la jeune fille sourit, puis rougit.

—Oh! monsieur, je suis honteuse! murmura-t-elle.

—C'est très imprudent ce que vous avez fait là...

—J'ai été surprise par les événements. Mais, protesta-t-elle d'un air qui était déjà redevenu assuré, je sais nager, monsieur!

—Alors, répondit-il en s'inclinant avec ironie, excusez-moi de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas...

Il fit un mouvement pour se retirer, mais elle s'était remise debout et fit un geste pour le retenir.

—Non, non, je vous en prie... Laissez-moi vous remercier, tout au moins. J'avoue que je vous dois beaucoup... Je m'étais étourdi en me heurtant la tête contre le bord de mon canot au moment de la chute... Sans vous, je... je me serais sans doute noyée...

Elle rejeta ses cheveux en arrière et Jack vit, en effet, une légère estafilade sur le front. Au même moment, elle vacilla sur ses jambes, et le jeune homme la reçut dans ses bras.

—Vous habitez sans doute tout près, mademoiselle?... Je vais vous reconduire...

—C'est que, dit-elle avec difficulté, ce ne sera pas facile. J'avais loué ce canot... Il faudra que j'explique... Et maintenant, je ne me sens pas très solide. J'habite Neuilly-Plaisance...

—Oh! mais cela se trouve très bien, s'exclama-t-il, je...

Il s'arrêta. Non, il ne fallait pas dire qu'il s'y rendait, cela ne regardait per-

sonne. Il modifia sa phrase :

— J'ai ma voiture sur la route. Je passais, je vous ai vue... Permettez-moi de vous ramener.

Jack possédait, entre autres commodités, dans sa voiture, une petite trousse garnie de flacons. Il en déboucha un et fit prendre le cordial qu'elle contenait à sa passagère imprévue. Toute trace de malaise se dissipa définitivement.

— J'habite chez mon oncle, M. Xavier Bouteille, commença-t-elle, et je ne sais comment vous remercier...

Il n'écoutait pas. Le hasard venait de le servir d'une façon miraculeuse. Il avait sauvé la propre nièce de l'homme qui l'intéressait tant! Allons, sa bonne étoile brillait toujours au ciel.

Quel meilleur moyen de pénétrer dans la place que celui-ci?

La jeune fille pépiait toujours. Elle s'appelait Yvonne Berthier. Elle était en vacances chez le frère de sa mère. Elle n'avait pas révélé son âge, mais Jack jugea qu'elle ne devait avoir guère plus de dix-huit ans.

Elle n'était pas sans esprit, elle n'était même pas naïve. Yvonne avait bien vite constaté qu'elle avait affaire à un homme du monde à qui elle pouvait donner ces renseignements sans inconvénient. Jack se présenta à son tour, mais il eut le soin d'indiquer un faux nom: Robert Landry. Il ne tenait pas à ce que Xavier Bouteille sût qu'il avait affaire à Jack Desly.

Ils atteignirent la villa. C'était une grande propriété enclose de hauts murs. Un jardinier au regard méfiant vint ouvrir la grille et dévisagea le jeune homme sans rien dire. Jack remarqua qu'il paraissait totalement indifférent au récit que lui fit Yvonne. Quelque part, on entendait des aboiements furieux. Un gros chien enchaîné près de la maison montrait les dents en tirant sur le collier qui l'étranglait.

— Tout beau, Croquant, dit la jeune fille, au passage. Allons! donne la patte... C'est un ami...

La bête, certainement plus accueillante que le jardinier, flaira longuement Jack et, poussant un bref coup de gueule, remua la queue.

— Voilà qui est fait, déclara Yvonne en riant. Vous pouvez vous vanter d'être sympathique au chien de mon oncle. Il est terrible pour tout le monde... Je ne croyais pas réussir si vite...

— Très flatté, dit le jeune homme en riant, j'espère avoir gagné également la sympathie de sa maîtresse?

Elle eut un regard en coin, très expressif, rit d'une petite manière curieuse mais ne répondit pas.

Sans en avoir l'air, Jack étudiait rapidement la topographie de l'endroit. Là-bas, le jardinier appuyé sur une bêche paraissait le guetter.

Une domestique — cuisinière et bonne à tout faire, qui devait être sa femme, apparut au détour de la maison. Elle avait l'air aussi rogue que l'homme. Décidément, pensa Jack, la valetaille n'a pas l'air très hospitalière...

Installé dans un salon, il attendit quelques minutes. Yvonne reparut dans une autre robe qui lui seyait à ravir.

— Mon oncle n'est pas là, dit-elle, c'est dommage. Je ne sais pas l'heure à laquelle il doit rentrer...

Jack comprit qu'il ne pouvait rester et prit congé. Mais ce fut sur la promesse formelle qu'il reviendrait bientôt. En traversant de nouveau le jardin assez vaste, il remarqua une bâtisse aux volets clos sur un des côtés, non loin de la maison réservée au couple chargé du service. Comme, sans penser à mal, il se dirigeait de ce côté, le jardinier l'interpella assez rudement:

— Hep, Monsieur!... Par ici... L'allée contourne à droite et à gauche, un massif de fleurs plantées devant la maison. Pourquoi l'homme vou-

lait-il que Jack prit l'autre chemin plutôt que celui-ci?

Cette question et bien d'autres devaient revenir à l'esprit du jeune homme, tandis qu'il actionnait son démarreur. L'auto fila.

Jack songeait à la jeune fille. Il se demandait quel plaisir elle pouvait éprouver à vivre dans cette propriété qui paraissait charmante à première vue, mais dont les domestiques étaient si acariâtres et où elle ne pouvait même pas attendre son oncle en compagnie d'un visiteur.

— Il n'y a pas à s'y tromper, murmura-t-il, elle craint les racontars de deux garde-chiourmes... On dirait qu'elle est prisonnière là-dedans... Et pourtant non, puisqu'elle peut sortir comme elle veut... Je parie qu'elle s'ennuie à mort, toute seule...

Si Jack avait été moins préoccupé au moment où il sortait de la villa, il aurait remarqué la bizarre attitude d'un flâneur qui quelques secondes auparavant déambulait avec lenteur autour des murs.

A la vue du portail qui s'ouvrait, cet homme avait ouvert un invraisemblable compas formé de deux longues jambes maigres et atteint en quelques foulées, une petite allée en cul-de-sac séparant la propriété du jardin voisin.

Une fois à l'abri, l'homme avait articulé d'une voix creuse:

— Hein? Quoi?... Jack Desly?... C'était Arthème Ladon, inspecteur de la Sûreté.

VI — LE MYSTERE NOCTURNE

QUAND M. Xavier Bouteille rentra — physionomie poupinie et allure inoffensive, démenties par un regard extrêmement rusé que l'homme avait eu soin d'abriter sous des lunettes légèrement teintées — le jardinier lui fit un signe que Jack Desly, s'il l'avait vu, aurait jugé d'une étrange familiarité.

De fait, le domestique, après s'être assuré qu'ils étaient seuls tous deux derrière le buisson de roses où il avait attiré le rentier, grommela quelques mots brefs:

— La gamine est insupportable. Elle a imaginé, aujourd'hui, d'amener un petit monsieur, calamistré.

— Qu'est-ce que cette histoire, mon vieux?

— Viens dans mon pavillon, je vais t'expliquer ça...

Gustave, le jardinier qui tutoyait ainsi son maître, expliqua ce qui s'était passé. M. Bouteille se mordillait les ongles. Toute sa bonhomie avait disparu. D'un ton rogue, lui aussi, il déclara:

— Ah! mais, je ne veux pas de ça... Je vais le lui faire comprendre... Pas d'intrus. Notre besogne est suffisamment compliquée comme cela, déjà...

— Il doit revenir, paraît-il...

— Eh bien, tu lui diras qu'elle est en voyage. Et moi aussi, par la même occasion. Il comprendra qu'il n'y a rien à faire.

— Fais attention à ne pas brusquer ta nièce, recommanda Gustave. Au fond, elle est notre meilleure couverture.

M. Bouteille traversa le jardin et remonta lentement son perron. De même que Gustave et sa femme, il faisait partie de la bande de malfaiteurs dirigée par Jeantier, dit Lulu. Son rôle était de cacher tout butin dans sa propriété à la paisible apparence. Il avait eu l'idée de faire venir Yvonne Berthier, jugeant, non sans ingéniosité, que la présence de cette gracieuse jeune fille consoliderait l'apparence de respectabilité de l'endroit.

Evidemment, il était à cent lieues de se douter de la véritable personnalité du sauveteur de sa nièce, mais selon les recommandations du chef, il ne laissait pénétrer personne dans la villa, en dehors d'une ou deux amies de voisinage, lesquelles se bornaient à venir chercher Yvonne pour des promenades ou des parties de tennis. C'était pendant les absences de sa nièce qu'il recevait les instructions de Jeantier. Le chef venait lui-même le plus rarement possible à la propriété.

Malgré l'avis de son jardinier, il tança vertement la jeune fille. Sa mauvaise humeur était si visible, sa parole si

tranchante qu'Yvonne en fut offensée. Il y avait une disproportion flagrante entre l'événement en lui-même et l'âpreté des reproches. Avec l'intuition propre à son sexe, elle devina que la hargne de son oncle était provoquée beaucoup plus par cette présence, durant l'après-midi, du jeune homme dans la propriété, que l'inquiétude résultant de l'accident qui aurait pu se terminer si mal.

— Ah! mais j'en ai assez, décida-t-elle le soir, dans sa chambre, il me traite comme une petite fille en pension. Pour ce que je m'amuse ici, depuis que je suis arrivée!

Une fois de plus, elle se demanda quelles pouvaient être les véritables raisons de sa présence à La Roseaie. Son oncle, dans une lettre à ses parents, avait parlé de sa solitude et de la joie qu'il aurait à sentir auprès de lui, cette jolie fille, plaisir des yeux. Or, il ne s'en occupait même pas, surveillait ses allées et venues — oh, ce jardinier qu'elle ne pouvait souffrir et qui la suivait toujours d'un regard mauvais, dès qu'elle se promenait dans les allées — et, en fait, le seul ami qu'elle eût à La Roseaie était l'énorme chien Croquant.

Pourtant elle ne regrettait pas son séjour. Depuis bien peu de temps, il est vrai. Cette impression remontait seulement à l'après-midi. Comme il lui avait plu, cet élégant jeune homme dont elle revoyait encore l'expression un peu narquoise, mais si séduisante!... L'isolement qui l'environnait accentuait l'élan qu'elle éprouvait vers lui. Elle se félicitait déjà d'avoir un bon camarade, se réjouissait de le revoir. Et voilà que l'oncle, décidément rabat-joie, avait formulé sa nette volonté de couper court à ce début de relations.

Ulcerée, elle s'enfonçait davantage dans sa déception, elle se persuadait qu'elle était malheureuse et sentit des larmes lui monter aux yeux. Un malaise général l'envahissait. Cette chaleur lourde qui régnait malgré le coucher du soleil. Elle se sentait oppressée à la fois par son désarroi et par l'atmosphère.

Pas un souffle, malgré la fenêtre grande ouverte derrière les volets. L'insomnie la gagna à force de se tourner et se retourner dans son lit.

Yvonne se leva dans l'obscurité, trouva son peignoir à tâtons et s'accouda sur la barre d'appui, entr'ouvrant doucement ses volets. Au loin des éclairs intermittents annonçaient un orage. De sourds grondements se faisaient entendre. C'était quelque part là-bas, du côté de Villeneuve-Saint-Georges.

— Ah! je voudrais une bonne pluie qui me fouetterait le visage!

Elle écarta un peu plus les volets. Une sorte de clarté diffuse régnait dans la nuit et ses yeux accoutumés à ce peu de lumière distinguaient le jardin tranquille, où nulle feuille d'arbre ne bougeait. Un petit crissement léger sur les cailloux lui révélait de temps à autre, la course de Croquant libéré chaque nuit, et qui accomplissait sa ronde.

Tout à coup, éclata un violent tonnerre.

Une série d'aboiements féroces, une charge de Croquant, une ombre qui était apparue au détour d'un massif et qui s'enfuyait. Puis la voix de Gustave, hargneuse comme d'habitude, imposant le silence au chien. Ensuite, des jurons, des menaces contre quelqu'un qu'elle ne voyait pas. De loin, elle constata, un instant, que le bâtiment qu'elle avait toujours connu avec ses volets clos, laissait filtrer un rai de lumière, elle entendit une porte qui claquait violemment et ce fut tout. Elle prêta l'oreille: il lui semblait entendre maintenant une voix qui importait, mais elle n'en était pas sûre. En tout cas, cela paraissait provenir de cette construction isolée.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

2	8	3	5	2	7	4	3	5	2	6	4	3	8	2	5
T	V	V	V	R	D	A	O	O	A	U	U	T	O	N	T
8	2	5	8	3	6	4	2	5	4	7	3	5	2	8	4
U	S	R	S	R	N	C	A	E	U	E	E	T	C	D	N
5	4	3	5	2	6	4	3	5	2	8	3	6	2	5	4
R	E	A	A	T	V	I	M	V	I	E	I	O	O	A	N
4	8	2	5	7	3	6	2	5	4	8	2	7	5	3	4
Q	V	N	I	L	V	Y	A	L	U	R	V	A	V	O	I
4	8	3	5	2	7	4	3	5	2	8	6	3	5	2	8
E	E	U	O	A	J	T	S	U	N	Z	A	E	S	T	M
8	2	8	5	3	7	6	2	5	4	8	3	5	2	7	4
E	A	N	A	S	O	G	G	B	U	A	T	S	E	I	D
5	3	6	5	2	7	4	3	5	2	8	3	8	5	2	8
O	I	E	R	U	E	E	M	B	S	G	E	E	E	E	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

Elle resta là, le cœur battant, la tête bourdonnante. Que signifiait la scène qu'elle avait surprise ?

Les cailloux craquèrent sous un pas pesant, juste sous sa fenêtre. Puis un autre pas se fit entendre, et elle comprit qu'un second individu s'immobilisait au même endroit. Ils parlaient à voix basse, en levant la tête; Yvonne en était sûre. Oui, ils devaient lever la tête vers sa fenêtre. Heureusement pour elle, la jeune fille avait eu le mouvement instinctif de rapprocher ses volets dès le premier hurlement du chien de garde.

— Mais non, dit une voix qu'elle situa comme celle du jardinier, tu as eu la berlue. Ses volets sont bien fermés.

— Pourtant, répondait son oncle, il me semblait bien, il y a un instant que...

— Ça va! Ça va!... En attendant, nous avons d'autres chats à fouetter. Je te l'avais bien dit qu'il fallait ligoter ce sal... d-là... Sans Croquant il prenait le large... L'arrivée du chien sur lui l'a rabattu vers la baraque. Pendant qu'on y était, il aurait peut-être mieux valu le laisser dévorer...

— Tu es fou, reprit la voix de M. Bouteille, les ordres sont de le garder prisonnier jusqu'au jour où...

— Chut! fit tout à coup Gustave. Assez causé. On pourrait réveiller la gamine... Dis donc, si tu montais un peu pour t'assurer qu'elle roupille véritablement ?

D'un bond, Yvonne se jeta dans son lit, après avoir jeté son vêtement à la volée à travers la pièce. Elle était éperdue, elle croyait faire un cauchemar tout éveillé.

Il y avait donc quelqu'un d'enfermé dans cette sinistre bâtisse? Voilà pourquoi le jardinier veillait toujours à ce qu'on passât au large! Et qu'était-ce que cette conversation inouïe qu'elle venait d'entendre, au cours de laquelle il avait été question des ordres d'un chef ?

— Et Gustave qui est d'une vulgarité révoltante? Et mon oncle qui accepte cela? Non, non, il se passe quelque chose de louche, ici, je ne veux pas rester...

Dès le lendemain, elle télégraphierait à ses parents de la rappeler d'urgence.

Un pas précautionneux dans le couloir fit un instant craquer le parquet. On frappa à sa porte. Une deuxième fois. Un peu plus fort. Elle fit mine de s'éveiller en sursaut.

— Qui va là ?

— C'est moi, ton oncle Xavier, ma chérie... fit une voix mielleuse. Tu n'as pas eu peur, au moins ?

Elle s'en fut ouvrir, donnant toutes les marques du sommeil.

— Peur de quoi, mon oncle ?

— Comment! tu n'as pas entendu ce vacarme? Un maraudeur avait essayé d'enjamber le mur. Croquant s'est jeté sur lui avec rage. L'homme a eu le temps de s'enfuir.

Yvonne affirma qu'elle n'avait fait qu'un somme jusqu'au moment où son oncle l'avait appelée.

— Tu sais, à mon âge, avec les émotions de mon bain forcé, par-dessus le marché, on dort bien...

Elle ne retrouva le sommeil qu'à l'aube, et dormit jusque midi.

Tout de suite après le déjeuner, elle décida de mettre son projet à exécution. Affectant un air gai et insouciant, elle quitta la villa, à la grande satisfaction de M. Bouteille qui avait encore à conférer avec son jardinier.

Était-ce le destin? Sans doute. Elle avait immédiatement gagné les bords de la Marne, quoique ce fût là le chemin des écoliers pour se rendre à la poste. Mais elle était guidée par une sorte de prescience et il lui sembla tout naturel de voir arriver à sa rencontre, la petite voiture pilotée par Jack Desly.

— Nous nous serions donnés rendez-vous que nous n'aurions pas été plus précis! s'exclama gaiement le jeune homme. Comment vous portez-vous depuis hier, chère mademoiselle ?

— Vous alliez à La Roseaie ?

— On ne peut rien vous cacher... Mais vous-même, vous...

Elle jeta un regard autour d'elle et proposa brusquement :

— Prenez-moi dans votre auto... Ne restons pas ici...

Il fut étonné de l'attitude de la jeune fille qui révélait de la nervosité. Il le fut bien davantage quand elle lui demanda :

— Pouvez-vous me rendre un service? Un grand service ?

Yvonne venait de réfléchir qu'il était peut-être imprudent d'expédier elle-même la dépêche à ses parents. Que le hasard fit que la chose arrivât aux oreilles de son oncle et elle se trouverait fort embarrassée pour l'expliquer.

Jack Desly était, on ne peut plus intrigué. Il sentait qu'il était sur le point d'apprendre quelque chose d'important et il manœuvra avec habileté pour susciter les confidences de sa compagne. Peu à peu, il démêla ce qui s'était passé la nuit précédente, malgré le récit volontairement neutre qu'elle lui faisait.

Par de savantes répliques, il l'amena à se découvrir et il eut la confirmation de ce qu'il pensait, Yvonne voulait fuir parce qu'elle avait peur de son oncle dont les agissements lui paraissaient sinistres. Comme il la comprenait!...

— Je vais faire mieux que ce que vous

me demandez, déclara-t-il. Ecrivez un petit mot et je le déposerai chez vos parents. Cela me procurera en outre, murmura-t-il avec une douceur qui la remua secrètement, la joie de posséder votre adresse à Paris, où, peut-être il me sera permis de vous rendre visite...

Yvonne avait annoncé à son oncle qu'elle rentrerait pour le dîner. Elle avait donc toute liberté pour accepter l'exquise promenade offerte par Jack. Quand les jeunes gens se quittèrent, il semblait à Yvonne qu'elle connaissait depuis toujours celui qui avait déclaré s'appeler Robert Landry.

Quant à ce dernier, il avait double raison d'être joyeux en apparaissant devant le silencieux Nan-Dhuoc. D'abord, cette après-midi passée en compagnie d'une jolie fille à qui il plaisait — il le savait, et cela flatte toujours un homme — et ensuite, la certitude qu'il avait enfin trouvé la clef du mystère de la disparition de Pierre Deconninck avec les dix millions de diamants que transportait le courtier hollandais.

— Et si je ne me trompe fort, songea-t-il, je ne tarderai pas à entrer en possession de ce trésor...

VII — JACK DESLY EN PLEINE ACTION

LES RAISONS POUR lesquelles l'inspecteur Arthème Ladon s'était trouvé aux abords de la propriété de Xavier Bouteille, au moment où en sortait Jack Desly, n'étaient pas tout à fait dues au hasard.

On se rappelle que les indications fournies par le chauffeur de taxi Au-

guchte Labouille quant au numéro de la voiture qui l'avait tamponné se réssumaient en la vague indication des lettres YB, révélant tout au plus l'immatriculation en Seine-et-Oise.

Le policier s'était cependant lancé sur cette piste et rendu sans tarder au service de la Préfecture, à Versailles, où il possédait un ami à qui il confia son cas.

— Il semble difficile, a priori, ajouta-t-il, de retrouver l'auto. C'est la légendaire aiguille dans une botte de foin. Mais je me demande si en exécutant une sorte de travail de patience, en triant les chauffeurs qui ont déjà eu des accidents, par exemple, nous ne parviendrions pas, peu à peu, à...

L'employé regarda l'inspecteur d'un air qu'il s'efforça de rendre génial et cligna un œil.

— Pas besoin de cette besogne de Titan, répondit-il. Je crois avoir ce qu'il vous faut, mon cher Ladon. Mais vous avez eu du nez — Ladon fronça le sourcil, il avait horreur des allusions, même innocentes, à son appendice nasal — vous avez eu du nez, — répéta l'autre avec une remarquable aptitude aux gaffes — de venir aujourd'hui, car demain, c'est mon jour de congé, et moi seul puis vous fournir votre renseignement.

— Vous êtes un as... assura l'inspecteur, réfrénant sa nervosité dans l'espoir d'un tuyau intéressant.

— Figurez-vous que, tout récemment, une compagnie d'assurances m'a écrit pour me demander les nom et adresse d'une certaine voiture ayant causé, paraît-il, à un de ses clients, la même avarie que celle dont vous m'entretenez. Ce serait curieux qu'il s'agisse également du même propriétaire, hein?...

— Dites! Dites vite, je vous en supplie...

L'employé chaussa ses lunettes, mouilla son pouce, tripota une liasse de documents avec une lenteur désespérante et retrouva la lettre écrite à l'instigation de Jack Desly. Il lut posément :

— La 4556-YB-1, appartenant à M. Xavier Bouteille, habitant à Neuilly-Plaisance, la propriété de La Roseaie. Voilà...

Déjà Arthème Ladon, après une poignée de main hâtive était dehors. Il ne prit même pas le temps de déjeuner et traversa en un temps record, la capitale d'ouest en est, passant de Versailles à Neuilly-Plaisance, où il arriva avec un ouf! de soulagement.

Il voulait d'abord se rendre compte de l'aspect de La Roseaie exactement comme Jack Desly en avait eu l'intention, ce qui prouve qu'entre un maître en l'art de détrousser autrui et un défenseur de l'autorité, il n'y a guère de différence, lorsqu'ils sont tous deux intelligents, que celle qui les met chacun d'un côté différent de la barrière représentée par la loi.

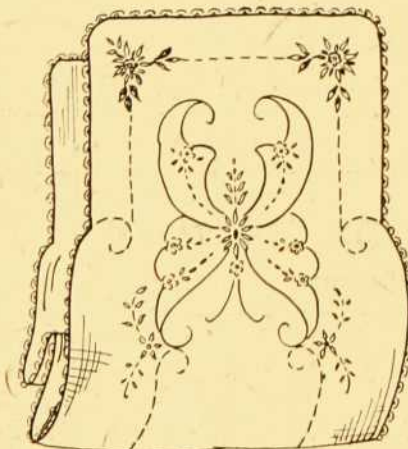
Une fois à pied d'œuvre, Arthème Ladon se rendit compte, qu'il ne possédait, en fait, qu'une fragile hypothèse. Pour la concrétiser, il faudrait qu'il eût la possibilité de voir l'auto et de vérifier l'état de son pare-choc avant. Il faudrait également que le chauffeur Labouille fût convoqué pour la reconnaître.

Et l'inspecteur en était encore à chercher un prétexte valable quand l'apparition de Jack Desly lui fit l'effet d'une décharge électrique. Chose rare, Arthème Ladon faillit sourire de contentement.

Hé! c'est que cela consolidait subitement sa théorie. Partout où il savait trouver le charmant Desly, il n'ignorait pas qu'il y eût matière à méditation pour la police.

— Il est peut-être le complice mystérieux? se dit le policier. En tout cas, je sais qu'il a affaire à La Roseaie et que le diable me patafole si je vais maintenant lâcher cette piste...

VOUS BRODEZ, MADAME ?



ECHARPE AU PAPIILLON

Une parure brodée à la fois pratique et facile à exécuter. La broderie se fait en couleur.

Nous sommes en mesure de vous la fournir étampée sur coton blanc ou écru. Dimensions : 15 pouces par 45.

Tableau des couleurs inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,

61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 748

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- | | | |
|--|----------------------------------|----------|
| <input type="checkbox"/> 748 — Echarpe étampée sur coton blanc | <input type="checkbox"/> | 75 cents |
| | ou écru <input type="checkbox"/> | |
| <input type="checkbox"/> Cotons de couleur pour la broderie | | 30 cents |
| <input type="checkbox"/> Patron étampé sur papier | | 25 cents |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune | | 10 cents |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 12 juillet 1947

Il se gardait de surveiller l'homme lui-même. Jack Desly — Ladon le savait — découvrirait la filature en moins de dix minutes et se méfierait plus que jamais.

— C'est le nid qu'il ne faut pas perdre de vue, décida Arthème. Le gail-lard y est venu, il y reviendra...

Rentré à son bureau, Ladon donna une série d'ordres. Le soir même, un de ses subordonnés, convenablement travesti en vagabond, commença à rôder dans Neuilly-Plaisance avec une affection particulière pour l'avenue dans laquelle se trouvait la propriété de Xavier Bouteille.

— J'ai compris, répétait Jack pour la nième fois à Nan-Dhuoc et l'Annamite, docilement, pour la nième fois, ponctua docilement :

— Oui, maître...

— Et tu n'es pas curieux de savoir ?

— Nan-Dhuoc seulement curieux quand maître veut bien expliquer.

— Tu es un domestique en or... D'ailleurs tu en as déjà la couleur, plaisante le jeune homme qui savait combien l'Oriental était intérieurement pénétré de la beauté de son épiderme. Tout est question de conventions dans l'existence, et Nan-Dhuoc estimait qu'une peau blanche était un désavantage esthétique.

Jack Desly ôta le couvercle d'une mignonne machine à écrire, y inséra une feuille blanche munie d'un double, grâce à du papier carbone et tapa rapidement quelques mots.

— Voilà, dit-il en tendant le texte à son serviteur. Tu vas me porter ça tout de suite au journal. Je te permets de lire.

L'Annamite jeta un coup d'œil sur ce qui lui semblait une annonce. Malgré la surprise qu'il éprouvait, il conserva son impassibilité.

Prière de venir d'urgence rendez-vous Splendid Hôtel comme précédemment vingt-trois heures...

Ce rendez-vous était précédé de l'indication Etoile du Nord.

Nan-Dhuoc releva la tête et regarda son maître.

— Tu ne comprends pas, naturellement ? fit ce dernier.

— Non, maître... Pas comprendre. Vous donner rendez-vous ?

— Mais oui, mon garçon. Et si tu veux bien remarquer la manière dont j'ai adressé cette espèce de télégramme, c'est à Jeantier que je veux avoir affaire, puisque lorsque c'est lui qui communique avec son complice à barbe noire, il signe de ce pseudo au lieu de le mettre en tête...

Nan-Dhuoc articula avec flegme :

— Venir tous les deux...

Jack Desly eut un léger haut-le-corps, puis une lueur malicieuse naquit dans son regard :

— Ma foi, tu as raison, comme toujours... Je n'avais pas pensé à cela. Le barbu va sans doute lire le communiqué et imaginer que c'est lui que cela concerne... Il mettra la forme de ce texte sur le compte d'une erreur en ce qui concerne la place du pseudo... Hé ! Mais... Cela va être encore plus amusant que le reste, ça. Ils vont se demander ce que cela signifie, se quereller peut-être.

Nan-Dhuoc plissait le front et faisait une moue studieuse. Il cherchait toujours quel pouvait être le plan de son maître. Il réfléchissait que si celui-ci donnait rendez-vous à Jeantier, c'était avec une raison définie, mais dans quel but allait-il affronter cet adversaire qui...

— Allons, ne te creuse pas ! s'exclama Jack qui avait deviné le travail cérébral du Jaune. Je vais te mettre sur la voie.

Il alluma une cigarette de ce geste favori qu'il avait lorsqu'il était content de la marche des événements.

— Je veux faire plusieurs coups d'une pierre. Tout d'abord, repérer Jeantier et ne plus le lâcher afin de savoir où il gîte. Ensuite, créer une petite alerte entre les deux acolytes, de manière que mon bonhomme soit hors de son assiette, ce qui facilitera ma filature. Je vais donc me déguiser convenablement, — le visage de Nan-Dhuoc s'éclaira, enfin, — et guetter Lulu. Lorsqu'il en aura assez de sa discussion avec l'autre, il finira par rentrer chez lui. Et à partir de ce moment, la cueillette des pierres précieuses ne sera plus qu'une question de vingt-quatre heures pour moi. Tu y es, maintenant ?

Le lendemain, après avoir constaté que la *Petite Correspondance* du journal contenait bien son message, Jack Desly se prépara à la nuit blanche qu'il prévoyait. Nan-Dhuoc ne le réveilla que vers huit heures du soir, après la sieste de l'après-midi.

Le jeune homme prit une excellente douche écossaise — chaud et froid — s'allongea sur la table de massage de sa salle de bains et se fit soigneusement pétrir les muscles par l'habile serviteur. Puis il enfila à même le corps, une cote de mailles d'un acier très fin et remarquablement souple qui le moulait à la perfection.

— Il faut tout prévoir, même un corps à corps, marmonna-t-il.

Cette cote descendait très bas à la taille et possédait des manches. Une véritable armure à l'épreuve des lames et des balles de revolver, ces dernières

cochère, non loin de l'entrée du grill-room du Splendid. Il vit entrer Jeantier et guetta l'arrivée de l'homme à barbe noire.

Ce dernier cependant, ne fit pas son apparition et Jack n'en fut pas peu surpris. Il devait cependant comprendre, mais beaucoup plus tard, le pourquoi de cette abstention.

Une demi-heure s'écoula. A l'intérieur de l'établissement Jeantier bouillait d'impatience et de colère. Au dehors, Jack Desly, par surcroît de prudence avait changé de poste d'observation et se trouvait maintenant près de la sortie du grill-room de manière à ne pas être aperçu de quiconque franchissant la porte à tambour et mettant le pied dehors.

Il avait remarqué que Jeantier était venu dans une voiture totalement différente de celle qu'il avait employée jusqu'alors.

— Bien entendu, se dit-il. Pas si bête, Lulu... Depuis que tous les journaux se sont emparés de l'histoire contée par ce chauffeur de taxi, il a compris que ce serait idiot de risquer de se faire repérer par le même bonhomme... A Paris, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas...

La nouvelle auto était un modèle de série comme l'autre, mais d'un modèle plus ancien, avec aérodynamisme à peine prononcé. Une idée subite traversa Jack, comme un trait de feu. Une idée audacieuse s'il en fût. Il s'approcha de la voiture et en essaya la poi-

contact d'un canon froid contre sa tempe au même moment où une voix autoritaire lui commanderait de stopper sans effectuer la moindre résistance, ne pourrait qu'obéir, sous peine de risquer une balle.

Mais Jack n'avait pas tardé à se rendre compte qu'en réalité cette manœuvre était risquée. Rien ne disait, en effet, que l'homme au volant, se sentant à la merci d'un coup de feu, ne tenterait pas de son côté quelque chose de désespéré et, danger pour danger, irait se jeter contre un arbre avec l'espoir de s'en tirer avec le minimum de dégâts pour lui-même tout en assommant l'adversaire.

— Et puis, se dit encore Desly, il se peut qu'un passant attardé, voyant ce qui se passe, à l'intérieur de la voiture, intervienne désastreusement...

Puisqu'il n'avait pas été découvert, le mieux était de se laisser emmener jusqu'au bout. Ainsi, Jeantier, sans se douter qu'il avait été à deux doigts d'une attaque en pleine course, arriva devant la maisonnette qu'il avait louée au Perreux, relativement près de la localité où se trouvait *La Roseaie*.

Un garage particulier s'ouvrait directement sur la rue. L'homme rangea la voiture face au rideau de fer et descendit pour faire monter celui-ci. Les phares devant lesquels il était obligé de passer l'éblouirent. C'était sur quoi avait compté Jack Desly.

Vivement redressé dans l'ombre qui régnait à l'intérieur de l'auto, il se pencha au-dessus du siège et s'appropriait la clef qui commandait le contact du moteur. Puis, silencieusement, par la portière qui lui permettait d'être hors de la vue de Jeantier, il se coula au dehors et se plaqua dans l'obscurité, contre le mur de la maison.

Jeantier occupé à ouvrir le garage, s'immobilisa net et considéra le capot de l'auto, d'un regard chargé d'incompréhension.

Le moteur venait de s'arrêter, puisque Jack Desly avait coupé l'arrivée d'essence. Le chef de bande grinça des dents :

— Alors, quoi ? Tout s'en mêle, ce soir !... Qu'est-ce qu'il a ce tacot de malheur ?

Comme toujours, dans un cas semblable, ce ne fut pas la solution la plus simple qui lui vint à l'esprit. Au lieu de vérifier son tableau de bord, ce qui lui aurait immédiatement permis de comprendre, sinon l'absence de la clef, du moins les causes de la panne subite, il s'obstina à actionner son démarreur qui fonctionna en pure perte. A ce petit jeu, la batterie risquait de s'épuiser.

Dissimulé à quelques mètres, Jack attendait le moment propice qu'il avait choisi. Il vit l'homme s'approcher du capot, le soulever, et après avoir tiré une lampe électrique de sa poche, commencer à vérifier des fils divers d'attache.

La rue était absolument déserte. Au loin, un réverbère dispensait une maigre clarté. Nul bruit, nul mouvement autres que ceux produits par Jeantier tiraillant de-ci, de-là, avec des grognements coléreux. Jack s'avança comme un chat, avec une souplesse féline.

D'un seul coup, Jeantier entendit un ordre en même temps qu'il éprouvait une douleur aux reins. Jack venait de lui appliquer avec rudesse le canon de son Browning contre le corps.

— Un geste suspect et je te brûle !... gronda la voix.

Jeantier resta immobile et répondit sourdement :

— Ça va... Et alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Lève les bras... Allons, plus vite... Là, comme ça... Et vivement dans le garage. Nous avons à parler...

Jack se souciait peu de rester en pleine rue dans cette attitude et une

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques mois, nos lecteurs ont remarqué que LE SAMEDI contient une section de papier-journal alternant avec le papier de luxe. Ceci n'est pas pour une raison d'économie, comme on aurait bien pu le croire, mais bien pour augmenter le nombre de pages en attendant que le papier de luxe nous revienne en abondance. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

à condition qu'elles fussent tirées de loin. On sentait qu'il avait l'habitude de ce sous-vêtement peu banal, car il avait l'entière aisance de ses mouvements.

Il choisit ensuite, un costume quelconque de confection, dans sa garde-robe, abondamment pourvue. Il avait l'intention de se donner l'allure d'un des mille passants que l'on rencontre journellement, employé de bureau, petit fonctionnaire ou même ouvrier soigné.

Pas un détail ne fut omis. Rien de trop, rien de trop peu. Une petite moustache en brosse acheva le maquillage. Jack possédait au plus haut degré l'art véritable du comédien qui consiste surtout à transformer ses traits par les expressions même du visage.

Quand il se regarda dans un miroir, l'œil volontairement neutre et l'air intégralement banal, il fit clapper sa langue de satisfaction. Nan-Dhuoc hochait la tête approbativement.

— Tout à fait le signallement de circonstance — souligna Jack Desly — en glissant un petit revolver plat dans la poche arrière de son pantalon. Le modèle-type du signallement courant : front moyen, nez moyen, bouche moyenne, visage ovale, etc. Signes particuliers : néant. Avec ça, je peux passer partout. On ne me remarquera pas...

A l'heure prescrite, il se trouvait adossé, d'un air absent, à une porte

gnée de portière. Elle n'était pas fermée à clef.

D'un air très naturel, il l'ouvrit et s'assit à l'intérieur. Et aussitôt, il s'accroupit en boule, sa taille moyenne et sa grande souplesse lui permettant de se dissimuler complètement derrière le dossier de la banquette avant.

— Jeantier va revenir préoccupé au possible, calcula-t-il. Il s'installera rageusement et filera aussitôt... Il n'aura certainement jamais l'idée d'inspecter l'arrière pour y chercher quelqu'un !

Et même si cette éventualité se produisait, par impossible, Jack avait l'immense avantage d'être aux aguets ; il se tint prêt à bondir. Mais cette éventualité ne se produisit pas.

Le bandit lassé d'une attente inutile pénétra, comme il l'avait prévu, en coup de vent, dans l'auto, en mâchonnant jurons sur jurons.

Les leviers de vitesse grincèrent, le véhicule fit un saut brutal en avant sous la poussée de l'accélération, et Jack Desly, passager insoupçonné, fut emporté à toute vitesse.

VIII — CE QUI SE PASSA DANS LE GARAGE

L'INTENTION primitive de Jack Desly était de se redresser graduellement pour surprendre l'ennemi par derrière. Toutes les chances, avait-il articulé, seraient de son côté. En effet, Jeantier qui sentirait d'un seul coup le

fois dans le local, ordonna successivement à l'homme qu'il tenait toujours sous la menace de son arme de faire de la lumière et de rabattre le rideau de fer jusqu'à mi-corps. Il tenait à se ménager une issue facile à atteindre, mais en même temps s'assurait qu'on ne pouvait plus, du dehors, voir ce qui se passait dans le garage.

Pour la première fois depuis le début de sa cruelle mésaventure, Jeantier put contempler son mystérieux agresseur. Il cherchait en vain à identifier ce visage. Inutile il ne l'avait jamais vu. Et puis, même si Jack n'avait pas pris la précaution de changer de personnalité, Jeantier n'en eût pas été plus avancé car il n'avait jamais rencontré celui dont il ne connaissait que le nom, en raison des exploits dont on se chuchotait les détails dans les milieux de la pègre que Desly ne fréquentait pas.

C'était l'un des nombreux atouts que possédait le maître de Nan-Dhuoc. Il connaissait tout le monde et n'était connu de personne, si ce n'était de l'inspecteur Arthème Ladon. Ce qui n'avancait guère l'homme car il n'avait pas encore réuni l'ombre d'une preuve contre son adversaire.

Ironiquement, Jack articula :

— Ça y est ? Tu m'as bien regardé ? Bon. Passons aux affaires sérieuses. Où sont les *diam*s — diamants, en argot de voleur.

Cette expression convainquit Jeantier qu'il avait affaire à un collègue nouvellement surgi. Un collègue redoutable, à en croire ce qu'il venait d'entendre, car il resta interloqué. Comment l'autre pouvait-il savoir que...

Il tenta de donner le change et grommela :

— Les diamants ? Qu'est-ce que tu racontes ? Quels diamants ?

— Allons, ça va bien, dit sèchement Jack. Tu me prends pour un novice ? Tu sais ce que je veux dire. Dépêchons ! Si tu veux des points sur les *i*, passe-moi les *tulipes*...

Jeantier poussa un grognement de rage. Les *tulipes* !... Ah ça te la coupe ? Alors, tu l'exécutes ?

— C'est toi qui m'as fait venir ce soir au Splendid ? murmura sourdement Jeantier.

— Bravo... Tu n'es pas trop bête, Lulu...

On voyait les muscles des joues de l'homme qui se contractaient sous l'effort des mâchoires serrées. La fureur de Jeantier arrivait à son paroxysme. Ses yeux s'injectaient de sang. Il fit cependant un effort prodigieux sur lui-même et fit entendre un rire qui sonnait faux. Se raclant la gorge, il prononça :

— Je ne sais pas qui tu es, mais c'est costaud ce que tu as fait. Entendu, j'ai les diamants. Mais je propose un marché.

— Quel marché ? dit Jack avec dédain.

— Au lieu de partager avec l'autre, c'est à toi que je donnerai la moitié. Ça te va ?

Jack comprit que l'autre devait être l'homme à la barbe noire. Il ne savait quel avait été le rôle de ce complice, mais peu lui importait. Mais partager ? Allons donc !

— Je vois que tu ne t'embarrasses pas de préjugés pour trahir un camarade, formula-t-il. L'autre n'aura rien, n'importe comment, et toi non plus. Je ne veux pas de demi-portion. Je travaille à cent pour cent, moi...

Depuis un moment, Jeantier examinait son adversaire. Il se savait lui-même possesseur d'une force musculaire redoutable que révélait sa nuque de taureau et aussi sa large poitrine. Par contre, l'homme qu'il avait en face de lui n'était pas d'un gabarit impressionnant. Ah ! si Jeantier pouvait sauter sur lui et l'étreindre dans ses bras, comme il le réduirait à sa merci.

Oui, mais il y avait le revolver toujours braqué et l'œil de Jack suivait les moindres réactions de la brute.

— Alors, tu te décides ? commanda le jeune homme.

— Et si c'était non ? ricana Jeantier.

— Je me verrais au regret de te loger une balle dans un bras, une autre dans une jambe, te ficeler proprement et visiter la maison. Comme j'ai toute la nuit devant moi, et une certaine expérience des cachettes, je trouverai et tu n'y auras gagné que deux pruneaux. Tu as trente secondes pour te décider ! Jack tira une montre de son gousset et y jeta un rapide coup d'œil. Fatal mouvement !

Aussi vif qu'il eût été, Jack trouva plus vif que lui encore. La pensée de se faire dépouiller avait communiqué à Jeantier une impulsion irrésistible et foudroyante. Comme s'il avait pressenti que son rival allait le quitter du regard pour une fraction de seconde, il avait agi avec la spontanéité de l'éclair.

Jack Desly reçut la charge en pleine poitrine et roula sur le sol, étroitement enlacé par l'autre qui pesait sur lui de tout son poids. La chute lui avait fait lâcher son revolver. Et au même moment, par une étrange fatalité, l'ampoule qui brûlait dans le garage s'éteignit, comme pour rendre la scène plus âpre encore. Une panne de courant électrique...

Jeantier avait poussé un sauvage grondement de triomphe en constatant qu'il tenait l'adversaire à sa merci. Jack s'était laissé aller à terre sans résistance. Il avait les bras plaqués le long du corps et sentait la pression étouffante s'accroître de plus en plus. Jeantier le serrait contre lui exactement à la manière d'un ours comme s'il voulait lui broyer les os.

Les mains de Jack s'agrippèrent à la taille de son agresseur. Elles sentirent une espèce de ceinture qui parut, tout d'abord, garnie de cabochons à Jack Desly. Cette ceinture devait se trouver sous les vêtements. Il songea que c'était sans doute, une armure défensive, analogue à sa propre cotte de mailles.

A peine Jeantier eût-il éprouvé le contact des mains adverses, qu'il desserra sa prise avec une hâte étrange. Il cessa d'étreindre pour faire remonter un de ses bras, et saisit l'homme à la gorge.

De ce fait, Jack comprit qu'il pouvait libérer presque complètement son bras droit. Et alors, il ne perdit pas de temps. La poigne de Jeantier était impitoyable, et les doigts s'incrustaient comme les branches multiples d'une pince d'acier. Encore quelques secondes et Jack qui commençait à voir un nuage rouge, perdrait connaissance.

Jeantier eut un soubresaut brusque et poussa un hurlement étouffé de douleur. Avec une habileté et une prestesse incroyables, son ennemi avait réussi à glisser un bras, puis l'autre à la hauteur du visage et les deux doigts de la main droite se plantèrent en une redoutable *fourchette* dans les yeux de la brute, tandis que ceux de la main gauche, exécutant un travail mystérieux derrière une oreille, venaient de causer une douleur intolérable.

Durant cette lutte, les deux adversaires n'avaient cessé de rouler de droite et de gauche sur le sol du garage. Une secousse les amena près du revolver de Jack et ce fut Jeantier qui sentit ce contact métallique contre son flanc. Aussitôt, il allongea le bras au jugé pour s'en emparer.

Ce fut juste à ce moment que la lumière revint. Jack Desly qui n'avait pas compris ce qui se passait vit la scène d'un regard immédiat. Une exclamation de défi, et il bondit sur la main étendue, l'écrasant d'un coup de talon, envoyant d'un coup de pied consécutif, l'arme à l'autre bout du local.

Ce n'était pas le moment de lâcher une étreinte et il fit bien voir à Jean-

tier l'étendue de son imprudence. Car c'était lui qui maintenant était maître de la situation.

Quelques passes d'une facilité dérisoire à partir du moment où il tenait l'adversaire à sa merci, et il se retrouva assis sur la poitrine de l'homme qui haletait péniblement et dont le visage ruisselait de sueur. Jack tenait le bras de Jeantier dans une prise qui ne pardonnait pas.

— Je n'ai qu'à appuyer un petit peu, prévint-il, et je te désarticule gentiment l'épaule. Si tu ne connais pas cette recette, je te conseille de prendre des leçons de jiu-jitsu...

Jeantier essaya une ruade en cambrant les reins. Mais il retomba comme un pantin inerte avec un gémissement prolongé et ne bougea plus.

— C'est lui qui l'a cherché, marmonna Jack. Il s'est chargé de se démolir l'épaule tout seul...

Le jeune homme s'assura que l'évaluation n'était pas simulé et traîna le corps à l'extrémité opposée du garage, puis le fouilla pour le principe, car il faut toujours fouiller les vêtements d'un malfaiteur abattu. Jack ne trouva rien de particulier et se releva, se préparant à chercher une corde pour ligoter Jeantier comme il le lui avait promis, avant de se livrer à ses recherches dans la maison. Juste au moment où il commençait à enrôler les liens, il se rappela la curieuse ceinture.

— Voyons comment c'est fait... Si cette invention est pratique, je m'en ferai faire une également. Il n'y a que l'expérience pour vous enseigner à vivre...

Il défit le gilet. La ceinture était dissimulée sous d'autres vêtements. Quand il réussit à la découvrir et à la détacher, Jack resta ébaubi.

— Qu'est-ce que c'est que cette idée ? Une ceinture de flanelle... Avec un tas de petites poches, remplies de... hein ?

Malgré lui ses doigts tremblèrent d'émotion. Il venait de découvrir des diamants, des quantités de diamants...

— Il portait le butin sur lui ! balbutia-t-il.

Dix minutes plus tard, garage fermé et lumière éteinte, Jack Desly filait au volant de la propre auto de Jeantier ; il abandonna le véhicule juste avant d'arriver à son propre domicile.

Nan-Dhuoc comprit à la flamme de son regard que son maître avait réussi dans son entreprise.

IX — UNE NOUVELLE TOURNURE DES ÉVÉNEMENTS

ARTHÈME LADON abandonna la piste de *La Roseaie*. Décidément cela ne donnait rien. Jack Desly n'y avait plus remis les pieds et d'autre part, les renseignements recueillis par son collaborateur qui, après avoir renoncé à sa défroque de trimardeur avait effectué une enquête, révélèrent que M. Xavier Bouteille était un paisible commerçant retiré des affaires. Allez, après cela, vous fier à certains rapports officiels !...

Le mystère, pour l'inspecteur, restait toujours entier. Il entrevoyait le moment où par la force des événements, il en serait réduit à clore le dossier avec la mention *introuvable*. Ceci d'autant plus qu'il venait de se voir gratifier de recherches dans une nouvelle affaire qui, si elle était totalement différente dans son aspect, n'était pas moins impénétrable que l'autre.

Cette fois il s'agissait de la découverte d'un cadavre dans la Seine. L'homme avait été poignardé dans le dos et jeté à l'eau ensuite. Les poches des vêtements étaient totalement vides. Aucun indice qui permit de situer l'identité, ni le motif du crime.

On avait exposé le corps à l'Institut Médico-Légal et tous ceux qui avaient

un disparu à signaler parmi leurs proches avaient défilé, personne ne l'avait reconnu.

Vingt-quatre heures après le repêchage, Ladon se décida à s'occuper uniquement de cette deuxième affaire et commença ses investigations avec le désir bien arrêté de ne pas rester sur un deuxième échec. Il ne se doutait guère des surprises qu'il se ménageait. Tout d'abord, il demanda à examiner les vêtements.

Il constata qu'on avait fait sauter la marque de fabrique du costume acheté tout fait, mais le criminel avait négligé, ou plus probablement oublié, d'agir de même pour les sous-vêtements. Le faux col notamment révéla une adresse qui lui fit ouvrir les yeux tout grands. L'inscription était en langue hollandaise. Il s'agissait d'une chemiserie de Rotterdam.

— Ah ! par exemple ! s'exclama-t-il entre ses dents. S'agirait-il par hasard de... de...

Il n'osait achever sa pensée, mais se précipita vers la salle lugubre où l'on exhibait les restes des inconnus. On fit monter le cadavre qu'il avait demandé à voir. Il consulta la fiche anthropométrique établie et la compara avec une série de renseignements qu'il détenait de longue date sur son calepin.

— Non, dit-il avec un soupir, ce n'est pas ça...

Cependant, il s'attarda sur la barbe extrêmement noire qui couvrait les joues du cadavre et s'étonna brusquement de n'avoir pas remarqué plus tôt une anomalie qui confinait au grotesque.

On pouvait voir, en examinant attentivement, des poils blonds et drus cachés par le premier système pileux.

— Mais cette barbe est fautive, gronda-t-il. Apportez-moi un bol d'eau bouillante... Elle doit être collée au collodion. Voilà pourquoi elle a résisté à l'immersion.

Ses présomptions étaient d'une justesse rigoureuse et il put le constater sans tarder. Comme il arrive toujours, la barbe véritable de l'inconnu avait continué à pousser après sa mort et révélait le stratagème.

— Pourquoi s'affublait-il d'une postiche ?

Poser la question c'était la résoudre. Parce qu'il tenait à se cacher. Mais de qui ? De celui qui l'avait finalement atteint ? Quelle vengeance avait-il eu à redouter ?

Arthème Ladon avait tout d'abord pensé — espéré même — qu'il se trouvait devant la dépouille de Pierre Deconninck, le courrier disparu, et malgré la non-concordance des mensurations, s'était faiblement raccroché à l'espoir fallacieux qu'il s'agissait peut-être d'une erreur dans celles-ci. La barbe postiche disparue, il ne pouvait que constater que s'il y avait erreur, c'était de sa part.

Il avait le visage de Deconninck gravé dans la mémoire. Celui-ci ne lui apprenait rien du tout. Et cependant, une sensation étrange dont il n'analysait pas les causes lui disait que l'inconnu n'était peut-être pas étranger à l'affaire des diamants.

Il télégraphia dans l'après-midi à ses collègues de Rotterdam en leur demandant de préciser si l'on ne signalait pas une disparition récente dans cette ville.

La réponse qui lui parvint était affirmative. Elle ajoutait qu'un témoin qui connaissait particulièrement bien le personnage venait de partir pour Paris afin de vérifier s'il s'agissait du même, ou si l'homme repêché dans la Seine lui était inconnu.

A l'heure annoncée, un géant adonné d'un confortable embonpoint frappa à la porte du bureau de l'inspecteur.

— Je suis M. Jans Kroonen, annonçait-il en réponse au coup d'œil interrogatif d'Arthème Ladon.

— M. Jans Kroonen ? ...

— Oui, continua l'autre, avec un accent chantant et en cherchant ses mots, je viens pour reconnaître le... la...

— Ah! oui, parfaitement... Excusez-moi, le télégramme ne faisait pas mention de vos noms et qualités... murmura fixement son interlocuteur :

— M. Jans Kroonen, avez-vous dit? Vous êtes le patron de ce messenger disparu avec les diamants?

— Oui, tout juste... Ah! soupira le Hollandais, c'est une bien triste affaire, allez... Un garçon qui avait toute ma confiance. Aujourd'hui encore, je ne puis pas arriver à croire qu'il ait pu faire une chose pareille...

— Vous avez l'âme généreuse, remarqua Ladon d'un ton acide. C'est justement cette confiance qui provoque ce genre de soustraction. On se montre faible, et l'autre en profite...

M. Kroonen ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas compris le débit rapide du policier, car ses connaissances en français se résumaient à un vocabulaire principalement commercial.

— Quand nous mettons-nous en route? demanda-t-il après un instant. Je suis à Paris entre deux trains et je voudrais rentrer le plus tôt possible.

Un taxi les déposa devant le bâtiment sinistre. M. Kroonen, dont la bonne face fleurie se crispait dans cette ambiance, marcha sur la pointe des pieds, comme s'il avait peur de réveiller les morts. Quelques instants encore, et l'employé chargé de présenter les corps les mit en présence d'une forme recouverte d'un drap.

D'un geste rapide, Arthème découvrit le visage. M. Kroonen s'humecta les lèvres et se décida à se pencher. Sourde exclamation.

— *Myn God!*... C'est lui... Oui, c'est bien lui...

Arthème demanda laconiquement :

— Qui, lui?...

M. Kroonen tourna vers le policier son visage bouleversé :

— Mon chef comptable... *Mynheer* Meermans.

— Votre chef comptable? s'effara Ladon.

— Oui, je le reconnais, j'en suis absolument certain. D'ailleurs vous pouvez faire venir un de ses cousins, sa seule famille, il le reconnaîtra comme moi.

L'inspecteur resta silencieux. D'abord Pierre Deconninck. Maintenant le chef comptable Meermans. Était-ce la fatalité qui s'acharnait sur le personnel de M. Kroonen, ou bien...

Il enveloppa le négociant d'un regard aigu qui le fit frissonner et un rictus étrange naquit sur ses lèvres minces.

Malgré le désir qu'il en avait exprimé, le Hollandais ne put prendre, pour son retour à Rotterdam, le train qu'il avait choisi. Il lui fallut, en effet, rester une longue après-midi en compagnie d'Arthème Ladon qui l'interrogea avec une fertilité rare sur toutes sortes de sujets. Il semblait que plus il en apprenait, plus il désirait connaître les particularités commerciales et privées qui composaient la vie de M. Kroonen.

Celui-ci, au début, avait répondu de son mieux. Mais il avait fini par trouver que l'inspecteur exagérait, et à quelques reprises, il manifesta son impatience contenue, ce que Ladon, avec une parfaite tranquillité, feignit de ne comprendre à aucun moment.

Il cotivait son interlocuteur de ses yeux ronds et fixes, comme l'émouchet qui plane au-dessus d'une victime et s'appête à fondre.

— Que faisait donc M. Meermans à Paris?

— Je l'ignore complètement.

— Ce n'était pas la première fois qu'il y venait, peut-être?

— Non, en effet. Il y avait passé un congé de quelques jours.

— A quelle époque?

M. Kroonen chercha et donna une date. L'expression d'Arthème Ladon s'accrut. Il atteignit un dossier qu'il croyait bien clos et le rouvrit en agitant ses doigts maigres.

— Avant la disparition de Pierre Deconninck, annonça-t-il.

— Oui... Peut-être...

— Et... c'est tout? Ses vacances, où les termina-t-il?

— Il les prit en deux fois, déclara M. Kroonen.

— Et où est-il allé la deuxième fois? Vous rappelez-vous la date, cher monsieur?

— A Paris aussi, je crois... C'était le...

Ladon l'eût juré. Mais oui, quelques jours après que l'affaire eût éclaté. Cela concordait bien avec ses pensées secrètes. Il changea la conversation :

— Vos affaires marchent bien? Elles sont prospères?

— Mais oui, murmura le négociant étonné, puis décontenancé. Je ne vois pas quel rapport?

— Permettez... Tous ces détails me sont indispensables... Une question encore, monsieur Kroonen... Les diamants étaient assurés, sans doute?

— Parfaitement, s'exclama le Hollandais, c'est l'A.B.C. de la prudence même... En ai-je payé des primes depuis des années...

— Oui mais, marmotta entre ses dents l'inspecteur, cette fois c'est la compagnie qui a payé...

— Tout haut il conclut, avec un nasillement presque goguenard :

— Vous avez touché les dix millions d'indemnité, cela va sans dire.

— Non, soupira M. Kroonen, pas encore... Les formalités sont terriblement longues. Mais ce n'est pas à moi que reviendra cet argent. Les pierres ne m'appartenaient pas. Elles étaient la propriété du Consortium des Diamantaires de Paris. Moi, je n'étais char-

gé que de leur taille et du polissage.

Arthème Ladon se leva et avec un sourire ambigu tendit la main à son vis-à-vis :

— Je vous remercie infiniment, articula-t-il. Je crois pouvoir bientôt être à même de déchiffrer l'énigme.

X — JACK DESLY REMET LES CHOSES AU POINT

MAIS il est fou, cet être-là!... Il se noie complètement... Il n'y a rien compris du tout!

Jack Desly venait de terminer la lecture de l'article qui donnait une interview de l'inspecteur Ladon, sur l'affaire Pierre Deconninck... Nan-Dhuoc, debout dans l'encadrement de la porte, écoutait avec son impassibilité éternelle.

Jack le prit à témoin.

— N'est-ce pas qu'il est fou Nan-Dhuoc?...

— Très fou, maître... Toujours fou, inspecteur Ladon.

— A la bonne heure. Confucius parle par ta bouche.

— Confucius, Chinois, maître... Nan-Dhuoc, Annamite, reprocha doucement le jaune.

— Qu'importe... Pour moi, c'est un international d'Orient. Mais revenons à nos moutons. Tu ne sais pas ce qu'il a imaginé?... Non, pas Confucius, voyons... Je parle de cet idiot d'Arthème... Tiens, lis plutôt ce chef-d'œuvre...

Il tendit le journal et pendant que Nan-Dhuoc s'absorbait dans l'article, Jack décapuchonna sa machine à écrire et se mit à taper avec prestesse. Les lignes s'alignaient. Il fallut une deuxième page puis une troisième. L'Annamite avait terminé le journal que son maître écrivait encore.

Jack Desly poussa un ouf! et recula sa chaise.

— Une cigarette! réclama-t-il.

Une longue bouffée, puis un rire heureux.

— Allons, la vie est belle... Maintenant que j'ai réussi à m'approprier les diamants — à propos, quelle bonne idée que cette ceinture... Je ne sais si elle est de Deconninck ou de Jean-tier, mais je l'ai enregistrée — il ne faut pas que je laisse s'accomplir une lamentable erreur judiciaire.

Il tapa sur ses feuillets.

— Tu vois ça, Nan-Dhuoc... C'est le récit de ce qui a dû se passer avec la solution et la manière de mettre la main sur les coupables, ou plutôt ce qu'il en reste.

— Vous écrire procureur République?

— Que non. J'ai plus de tact que ça... Je vais d'abord tendre la perche à Ladon. Que diable, il faut bien l'aider ce pauvre homme! Mais s'il dédaigne mes conseils et s'entête dans sa manière de faire, j'enverrai un autre exemplaire de ma théorie aux journaux... Tout cela anonymement, bien entendu. J'ai horreur de la publicité faite par soi-même...

Lorsque le policier reçut les feuillets rédigés à la manière d'une conférence et ne portant pas de signature, il crut à une fumisterie de première classe et se mit à lire, non sans avoir, préalablement haussé les épaules. Mais son expression changea au fur et à mesure du récit et quand il eut terminé, il y avait de la perplexité dans son regard. Il reprit le document en tête duquel il y avait en lettres capitales : *La véritable et unique solution de la disparition du messenger du diamantaire.*

Certains points étaient troublants, car il y avait déjà pensé lui-même, mais sans s'y arrêter. D'autres dont la précision n'était pas sans impressionner, lui indiquaient des endroits connus, tels que *La Roseraie*, par exemple.

— Qui diable a pu m'envoyer ça? se demanda-t-il. Et comment peut-il savoir que *La Roseraie* est à surveiller?

Une troisième fois, il reprit sa lecture, examinant les arguments un à un. Et comme il n'était pas un sot, Arthème Ladon décida d'agir en conformité avec ce qu'il venait d'apprendre.

« Cher monsieur Ladon — disait la longue lettre — ne cherchez pas à savoir qui vous écrit, ni les raisons qui le poussent à vous donner les renseignements qui suivent. Mettons qu'il s'agit d'un défenseur de la société qui travaille pour son compte, et n'en parlons plus.

« Sans vouloir vous faire de la peine, je dois cependant vous dire que vous n'avez pas, en cette occasion, déployé toute l'habileté désirable. Moi qui ne suis pas un fonctionnaire officiellement chargé de débrouiller ce genre d'affaires, j'ai trouvé depuis longtemps ses tenants et aboutissants.

« Pour commencer, sachez bien que Pierre Deconninck, loin d'être un coupable, est un malheureux innocent victime d'une machination. A mon avis, voici comment les choses se sont passées :

« Quand le messenger du diamantaire a débarqué à Paris, il a été abordé par un personnage dont nous reparlerons tout à l'heure qui après l'avoir mis en confiance, par des procédés que nous examinerons également dans un instant, a réussi à le persuader de monter dans son auto. En cours de route, il aura été assailli, à moins que cela ne se soit passé à destination. Une fois dépouillé du trésor qu'il transportait, il a été séquestré de façon à donner l'impression, voulue par les voleurs, d'une fuite avec son butin. De cette manière, les soupçons étaient adroitement détournés sur une fausse piste et de plus, une fois remis en liberté, Pierre Deconninck, fatalement arrêté par vos soins — n'est-ce pas? — aurait eu beau

[Lire la suite page 37]

LA VIE COURANTE... par George Clark



— Nos mères ont bien raison de dire que les hommes ont toujours le beau rôle : tu vois, il n'existe pas un seul magazine où il soit question du soin de la beauté pour les jeunes gens... alors que pour nous, c'est une obsession!

NOTRE FEUILLETON

LES LÈVRES CLOSES

Par PAUL D'AIGREMONT

A RICHARD, qui la suppliait de lui laisser briser les liens qui l'attachaient à Parvati, elle répondit avec sa douce physionomie, bouleversée de douleur, mais inébranlable :

— A la violence du mal qui a failli m'emporter, vous devez voir, Richard, ce qu'il y a dans mon cœur pour vous. « Mais j'aime mieux mourir que de vous voir trahir le désespérant devoir qui nous sépare.

M. de Bram fut le seul à ne pas se douter de la cause de la maladie de Madeleine.

— Il fait trop chaud pour moi, ici, lui dit-elle un jour.

Et comme c'était également l'avis des médecins, qui ne connaissaient point le fond des choses, le baron n'eut plus ni paix ni trêve qu'il n'eût assuré leur retour en France.

Du reste, il avait éprouvé une violente déception à Pondichéry. La prédiction de M. de Clavières s'était réalisée : les terrains et les maisons qu'il possédait dans notre colonie indienne n'avaient qu'une très minime valeur, et leur réalisation était impossible.

Ainsi, les ressources sur lesquelles comptait si absolument M. de Bram pour arranger sa situation en France lui échappaient, et ses embarras allaient d'autant plus augmenter en Gascogne que, dans son illusion, il avait un peu largement dépensé, durant ce voyage.

Cela uni à la maladie de sa fille, à la pâleur, à la faiblesse de Madeleine, lui fit éprouver une hâte singulière pour quitter l'Inde et retrouver là-bas sa femme, son foyer.

Les adieux avec M. de Clavières furent déchirants.

— Vous emportez nos cœurs, Madeleine, lui dit Maurice très bas, en la pressant dans ses bras. Mais ne vous engagez pas encore en France, attendez. Pour avoir une fille telle que vous, je suis capable de faire des miracles. Peut-être arriverai-je à convaincre Parvati qu'elle sera plus heureuse ailleurs que chez nous.

Madeleine pleurait en silence. Elle ne répondit pas. Elle ne croyait point à la réussite de M. de Clavières.

Pour que Parvati revînt de son caprice, il fallait qu'il fût devenu un fait accompli, et ce jour-là, hélas, il y aurait entre Richard et Madeleine un abîme que rien ne pourrait plus combler !

La fille du nawab, honteuse de son triomphe, n'assistait point au départ. Le lendemain même de la soirée fatale, elle était allée chez des amis de son père qui avaient insisté pour l'avoir.

C'était assez loin de Pondichéry.

M. de Clavières, comprenant à quel point sa présence serait pénible à Mlle de Bram, ne l'avait point rappelée. C'est ainsi qu'elle n'assistait point au départ du baron et de sa fille.

Richard et Maurice accompagnèrent leurs amis jusque sur le bateau qui devait les ramener en France.

Avant de quitter celle qu'il aimait si éperdument, le jeune homme trouva moyen de la prendre à part.

— Votre conscience et votre rigide vertu nous séparent, lui dit-il, mais mon cœur tout entier reste avec vous, Madeleine.

« Je vous aime tant, je vous aimerais tant encore, si absolument, si fidèlement, que Dieu se laissera fléchir, j'en suis sûr. Nous nous retrouverons, un instinct qui ne me trompe pas me le dit. Gardez-moi votre amour.

Elle laissa tomber sa main dans la sienne, et comme les halètements de la vapeur se faisaient déjà entendre, elle redit les trois mots de jadis, alors qu'un si pur bonheur rayonnait en eux :

— Absolument, exclusivement, envers et contre tout, jusqu'à Dieu !...

Quelques semaines après, le père et la fille étaient de retour au château de Mauvezin.

Un grand changement les y attendait.

Charles Sintély, un des meilleurs élèves de l'École centrale, car il se destinait à devenir ingénieur, tandis que son frère Raymond travaillait pour être médecin, Charles subitement avait renoncé à sa carrière et était entré au séminaire, voulant à présent être prêtre.

Aucune des observations de sa tante, que cependant il aimait comme une mère, n'avait pu le faire revenir sur sa résolution.

— N'insistez pas, avait-il dit avec ses grands yeux si droits, emplis d'une incommensurable et mystérieuse tristesse, c'est ma vocation !...

Le chagrin de cette décision, joint aux ennuis de l'isolement, avait apporté des ravages profonds dans la constitution délicate de Mme de Bram.

Son mari et sa fille la trouvèrent atrocement changée. Sa pâleur était effrayante, ses forces à bout.

Elle était même si faible, que sa perspicacité maternelle en fut obscurcie au point qu'elle ne s'aperçut pas du changement survenu en Madeleine.

Rien, elle ne vit rien, ni la mélancolie désolée de la jeune fille, ni ses rêveries sans fin, ni cette apathie indifférente pour tout ce qui n'était pas la solitude durant laquelle son cœur et son esprit pouvaient s'envoler vers celui qu'elle ne devait jamais oublier.

Ne se doutant de rien, Mme de Bram ne lui fit point de questions. Et Madeleine, peu communicative par nature, ne se sentit pas le courage de mettre d'elle-même à nu une blessure si cuisante.

L'éte se passa, et les forces de Mme de Bram s'en allaient rapidement.

Un jour, Charles arriva. Il eut un long entretien avec la malade.

Quand il quitta la chambre de sa tante, sa physionomie angélique était encore éclairée comme par un reflet divin.

Du reste, dans son costume de prêtre, il était plus beau que jamais, plus grand, plus mince, avec une douceur attendrie sur son fin visage.

A cet instant, il était très pâle, mais dans ses yeux d'un bleu si pur il y avait une expression surhumaine.

Il rencontra Madeleine.

— Chère petite sœur, lui dit-il, notre mère vous demande ; montez vite auprès d'elle.

La jeune fille, fort impressionnée des inflexions qu'avait prise la voix de Charles pour prononcer ces simples paroles, se hâta de se rendre au désir de la baronne.

Mme de Bram, étendue sur une chaise longue, la tête relevée sur les coussins de velours, recevait auprès d'une fenêtre ouverte les derniers rayons d'un pâle soleil d'automne, et semblait aspirer avec délices les émanations embaumées d'une corbeille d'héliotropes, que le vent des montagnes apportait jusqu'à elle.

Son pâle visage, à cette heure, semblait transfiguré par une joie profonde.

— Qu'avez-vous, maman chérie ? lui dit Madeleine en l'entourant de ses bras caressants. Vous allez mieux, vous semblez heureuse !...

— Très heureuse, en effet, mon enfant bien-aimée, et je vais te dire la cause de ma joie.

— Je vous écoute.

— D'abord, si je t'attriste en commençant, aie du courage et ne pleure pas. Tes larmes gêneraient mon bonheur.

Inquiète, Madeleine regarda sa mère. Un pressentiment très douloureux serrait son cœur.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— Tu vas le savoir.

« Mes forces s'en vont. Je crois que je n'ai pas longtemps à vivre.

— Oh ! maman, maman adorée, taisez-vous, taisez-vous !

— Tu vois que tu n'es pas raisonnable !...

— Mais aussi, pourquoi prononcer ces horribles paroles ?...

— Que peuvent-elles faire à la chose ?... Rien, et je dois te les dire pour que tu me comprennes.

« L'idée de te laisser seule au monde, derrière moi, empoisonne mes derniers jours.

« Tais-toi, ne proteste pas ! Il y a ton père, je le sais bien ; ton père qui t'adore. Mais ma mort le laissera sans forces, et à son âge, la solitude et le désespoir sont des dangers terribles pour un homme tel que lui. Loin de te consoler et de te protéger, c'est toi qui devras oublier ton propre chagrin pour te consacrer à lui, veiller sur lui.

— Je le ferai, maman, je te le jure.

— Je n'ai pas besoin de ton serment, je te connais.

« Mais que plus heureuse je partirais si à ton tour, ma pauvre petite, tu pouvais t'appuyer sur un être intelligent, doux et fort comme celui que mon amour rêve pour toi !

« Depuis que je me sens condamnée, ai-je prié Dieu de te l'envoyer avant ma mort, ce mari honnête et bon qui t'aidera à fermer mes yeux et à soigner ton père !...

Madeleine, atterrée, pleurait à chaudes larmes.

Mais ces pleurs, dont Mme de Bram ne pouvait soupçonner l'amertume, l'aideraient à cacher le bouleversement profond que les paroles de la mourante apportaient à son cœur désespéré.

Eh oui, tout, jusqu'à ce suprême vœu de l'agonisante, le lui rappellerait donc,

ce Richard adoré, si cruellement pleuré, si fidèlement regretté !...

N'était-ce pas lui, en effet, ce cher compagnon doux et fort, droit et bon, qui seul eût pu atténuer le coup terrible que lui porterait cette mère parfaite, en disparaissant pour toujours ?

Mme de Bram continua :

— Ne pleure pas ainsi, mon adorée. Ta douleur me désespère.

« Voir disparaître ceux que nous aimons est la loi naturelle.

« J'ai vu partir mon père si bon et tant aimée, et tu m'as consolée. De même, chérie, les petits qui viendront plus tard prendront ma place dans ton cœur, et en cicatrifieront la blessure.

« Car c'est pour cela que j'ai voulu te parler.

« Dieu a exaucé ma prière, Madeleine !...

« Tu es aimée par l'être le plus beau et le meilleur qui soit au monde ! Il te veut pour femme, et moi je vais mourir heureuse en sachant quel protecteur, quel ami, je te donne à mon heure dernière.

Les sanglots de la jeune fille redoublaient.

Elle ne pouvait articuler un mot.

De qui, de qui donc, grand Dieu ! sa mère voulait-elle parler ?...

La mourante, se méprenant toujours au silence de sa fille, reprit :

— C'est Raymond, mon fils Raymond qui t'aime. Charles a quitté son séminaire exprès pour venir me le dire. Voyons, adorée, sèche tes pleurs, souris au bonheur qui arrive.

« Quoique la mort frappe à notre porte, la joie doit être dans ton cœur, comme il est dans le mien.

« Raymond, l'être le plus parfait que je connaisse !... Ah ! je te le répète, Dieu nous bénit !...

Mais, au lieu de sourire, ainsi que le lui demandait sa mère, Madeleine inclina sa tête charmante, et l'expression de son visage se fit encore plus triste, encore plus navrante, si c'est possible.

— C'est mon frère Raymond qui me veut pour femme ?... fit-elle désespérée.

— Jusqu'ici ton frère, parce qu'il était devenu mon fils, oui, Madeleine. Mais désormais, bien plus et bien mieux : ton guide, ton protecteur, pardessus tout ton ami, ton mari, enfin.

La jeune fille hochait son fin visage désolé.

— Ne me demandez pas cela, maman chérie, dit-elle. Raymond est mon frère, il le restera toujours, comme il l'a toujours été... Voir un mari en lui ?... Oh ! non, malgré mon désir de vous plaire, je ne le pourrai pas... Jamais !

Et elle se mit à pleurer si fort que Mme de Bram, bouleversée par ses larmes, finit par lui dire :

— Je t'en prie, console-toi. Après tout, c'est ton bonheur que je veux. Est-ce que je suis capable de te contraindre ?... Non, n'est-ce pas ? Alors, sèche tes larmes. Mais veux-tu m'être agréable ?

— Oh ! oui ! parlez !...

— Eh bien ! ne te prononce pas ainsi tout à coup.

« Charles restera quelques jours avec nous.

« Réfléchis, réfléchis bien. Pense à toutes les qualités de Raymond. Et si ta résolution ne s'est pas modifiée au départ de ton cousin, je ne t'en parlerai plus, tu seras libre.

Mme de Bram avait une estime profonde pour l'aîné de ses neveux. Aussi, le soir même lui fit-elle part de la réponse de sa fille.

Lorsque Charles entendit l'explication de sa tante, il chancela.

— Ah! fit-il, Madeleine, ne veut pas de Raymond pour mari, et pourquoi donc, le savez-vous? ...

— Oui, répondit la baronne; elle affirme que, l'aimant comme un frère et ayant pris l'habitude de le considérer ainsi, elle ne pourrait jamais s'accoutumer à voir un mari en lui.

Le jour qui tombait empêcha la baronne de distinguer l'horrible pâleur qui à ces mots s'abattit sur le fin visage de son neveu.

Quelques instants après, Charles alla s'agenouiller dans l'église du village, sur les marches du sanctuaire.

Le lendemain matin, le soleil, en illuminant de sa pourpre d'or rouge les vitraux aux couleurs éclatantes, éclaira sa silhouette immobile à la même place.

Il se relevait, lorsqu'un pas léger venant du porche le fit se retourner subitement.

Il fut pris aussitôt d'un tremblement indéfinissable.

Madeleine s'avavançait vers lui.

— Charles, lui dit-elle de sa voix semblable au chant des anges dans le ciel, je voudrais causer avec vous; est-ce possible?

Il crut que la vie l'abandonnait; cependant, se raidissant sous un violent effort de volonté:

— Venez, dit-il à la jeune fille, je connais un endroit où nous ne serons pas dérangés.

Il marcha rapidement devant elle, et traversa ainsi le cimetière du village, dont les tombes très fraîches, entourées de fleurs et d'arbustes, ressemblaient à de petits monticules bizarres et mystérieux bossuant inégalement un grand jardin paisible, dans les arbres duquel les jeunes oiseaux essayaient leurs ailes.

Tout au bout, un appentis de charpente couvert de tuiles moussues servait au fossyeur à se mettre à l'abri les jours de pluie.

A cette saison de l'année, avec son banc rustique, l'enlacement de ses rosiers grimpants qui le couvraient de la base au faite, sa large ouverture vers le Midi, d'où le mauvais temps ne vient jamais, il ressemblait beaucoup à quelque charmante retraite de verdure dressée au bout d'un parc, pour la rêverie, peut-être même les confidences intimes.

Charles fit asseoir Madeleine sur le banc, et lui-même prit place à ses côtés.

Un grand silence régnait autour d'eux, à peine interrompu par les clochettes des vaches pâturant à quelques pas, sur les terrains du communal.

Devant eux, dans la lumière blanche du jour qui montait, on voyait une suite de champs et de vignes, coupés par les grandes landes emplies des bruyères roses ou des genêts odorants aux fleurs d'or.

Insensiblement, par une succession de pentes douces, tout cela s'abaissait vers la vallée toute verte, emplies de fécondité et de vie, et au fond de laquelle, comme un mince serpent bleu la rivière frissonnait en ses moires d'argent, dans l'air pur du matin.

Et tout était clair, gai, lumineux, tout jusqu'aux têtes noirâtres qui apparaissaient à fleur de terre, à l'entrée des landes voisines; tout jusqu'aux croix blanches et noires qui se dressaient autour d'eux.

Et un charme étrange, mystérieux et profond envahissait irrésistiblement l'âme; et un sentiment de paix montait

de ce coin de terre, asile ordinaire de la mort...

Madeleine semblait en proie à un trouble profond.

L'abbé Charles, au contraire, paraissait respirer à l'aise, de toute l'ampleur de ses poumons subitement dilatés et agrandis.

Voyant le trouble de la jeune fille, il se décida à parler le premier.

— Qu'avez-vous à me dire, chère enfant? Je vous écoute.

Elle tressaillit, comme éveillée d'un rêve.

— Charles, dit-elle, ayez pitié de moi, c'est très pénible.

— Pénible, de vous à moi, Madeleine? ... Je ne comprends pas...

— Vous êtes bon, et vous m'aimez, je le sais... La preuve en est dans la démarche que je tente, actuellement auprès de vous. Mais mon caractère ne me porte pas aux confidences. Or, j'en ai une à vous faire...

— Vous?

— Oui, moi. Et comme le devoir me dit de vous parler, je vais le faire, très simplement, quoique cela me coûte un grand effort de courage.

Charles, qui avait d'abord écouté sa cousine les lèvres tremblantes, mais les yeux remplis d'une immense joie, peu à peu s'était assombri.

Comme ces rayons chauds et splendides du soleil d'été qui, dans la vallée, s'en vont peu à peu, éteints sous les

« C'est que, élevée avec Raymond et vous, comme si vous étiez mes frères, mon affection, très profonde, mais très bien définie, ne pourrait jamais ni changer ni se transformer.

« Votre sœur je serai à l'un et à l'autre toute ma vie, mais rien que votre sœur. Penser autrement me semblerait une profanation affreuse.

— Vous changerez peut-être... balbutia Charles, plus décomposé que si la vie, à tire-d'aile, s'enfuyait de lui.

— Non... Maman m'a parlé comme vous. Elle m'a suppliée de réfléchir et d'attendre... A quoi bon? Mes réflexions sont toutes faites.

— Raymond a toutes les qualités. Il est intelligent, bon, loyal et doux... Par-dessus tout, il vous adore.

— Oui, comme j'en adore un autre... Pauvre Raymond!...

Charles poussa un cri.

— Madeleine, fit-il, les yeux pleins de larmes, cruelle enfant, savez-vous ce que vous dites?...

Elle le regarda de ses prunelles si douces, subitement emplies d'une mélancolie désespérée.

— Si je le sais? murmura-t-elle, ah oui, Charles! Et j'ai assez souffert pour cela!...

« Mais cette deuxième cause de mon refus, que je vais vous confier en ses moindres détails, jurez-moi, ami, que nul, oui, nul au monde, ne la connaîtra que vous.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le marquis Horace de Cypières a épousé Madeleine de Bram, de beaucoup plus jeune que lui. — Le marquis, souffrant d'hépatite, est traité par le docteur Raymond Sintély, cousin de Madeleine. — Une nuit, quelqu'un ayant l'apparence de la marquise, tente d'empoisonner le marquis; la vicomtesse Claire de Mondragon est appelée au chevet de son frère et celle-ci se déclare bientôt ennemie irréductible de Madeleine. — Clément Gaube, valet du marquis, aime Reine Penhoët, femme de chambre de la vicomtesse; Reine Penhoët reste au service de Claire de à cause de menaces. — La vicomtesse de Mondragon, veuve, s'est follement amourachée du duc Philippe de Roquebrune, viveur ruiné et escroc; il veut bien épouser Claire mais à la condition que le marquis constitue une dot à sa sœur. — La naissance d'une fille à la marquise, Léone, a dérangé les plans du duc et de la vicomtesse; après un long entretien entre les deux comparses, le marquis est de nouveau empoisonné; il meurt avant d'avoir pu prononcer le nom de l'assassin et dont l'abbé Charles Sintély fut le seul dépositaire. — De son temps de jeune fille, Madeleine de Bram, au cours d'un voyage aux Indes, avait connu Richard de Clavières; tous deux s'étaient avoué leur amour mais le devoir avait empêché le mariage de ces deux êtres qui s'adoraient.

nuages à peine apparents mais déjà précurseurs de l'orage, le bien-être profond éprouvé par le jeune homme s'en allait sous l'étreinte d'une mystérieuse et troublante angoisse.

Que voulait-elle dire, cette Madeleine au pur regard d'ange? ...

La jeune fille reprit, après quelques secondes de silence:

— Vous avez demandé à maman, hier, que je devienne la femme de votre frère, la femme de Raymond...

Charles, en une suprême volonté, fit appel à toute son énergie.

— Raymond vous aime... dit-il, la voix tremblante malgré lui.

— Depuis quand?

— Je ne le sais pas. Mais il y a six mois qu'il me l'a confié. Je lui ai demandé de réfléchir et de se taire. Il m'a obéi...

« Ces jours-ci, il est revenu à la charge, me suppliant de parler à notre tante, m'assurant qu'il vous aimait, qu'il vous adorait de plus en plus, qu'il ne changerait jamais...

— Pauvre Raymond! soupira Madeleine.

— Pourquoi le plaignez-vous?

Elle secoua sa tête de madone et, sans répondre directement à la question de son cousin:

— Ecoutez, Charles, dit-elle; hier, j'ai confié la vérité à maman.

— Pas même votre mère, Madeleine? Des larmes perlèrent au bout des longs cils de la jeune fille.

— A quoi bon? dit-elle. Ma mère est très malade. Quand vous aurez entendu ma triste histoire, Charles, vous verrez qu'elle ne pourrait rien à ma peine, rien qu'en mourir plus vite. A vous, ami, je la confie pour avoir un allié en vous; aussi pour que, en enlevant l'espoir du cœur de Raymond, vous puissiez le mieux consoler.

Et simplement, comme elle l'en avait prévenu, Mlle de Bram raconta à l'abbé Sintély l'histoire si triste de ses amours avec Richard de Clavières.

— Le devoir nous a séparés, dit-elle en terminant, mais je l'aimerai jusqu'à mon heure dernière. Je ne sais si un autre devoir aussi dur me forcera quelque jour à devenir la femme d'un autre homme... Il ne faut jurer de rien, la vie est si cruelle!...

« Mais que ce ne soit pas à Raymond, si digne d'être aimé sans partage ni regrets, que je porte mon cœur désenchanté, à jamais fermé!...

Charles ne répondit pas.

Ah! certes, il le comprenait, lui, que toute une vie on restât fidèle à une passion, à un souvenir!

Son âme, pure, loyale et profonde comme celle de Madeleine, n'était point capable d'admettre deux idoles.

Au bout de plusieurs minutes, il se leva:

— Je prierai Dieu pour vous, ma sœur, dit-il avec des larmes dans la voix.

Le lendemain, il repartait pour Paris...

Huit jours après, il écrivait et suppliait Mme de Bram de ne pas forcer la nature délicate de sa fille.

« Raymond souffrira, disait-il, mais le bonheur de Madeleine avant tout. Le temps et le travail adoucissent la douleur de mon frère... »

Quelques mois après, Mme de Bram succombait à la consommation qui la minait depuis longtemps.

— Veille sur ton père comme je l'ai fait moi-même, dit-elle à Madeleine avant de mourir. Ce n'est pas à lui que je te confie, c'est au contraire à toi que je le donne.

« Sois vaillante et honnête, et songe que les plus grandes jouissances de ce monde sont dans le devoir honnêtement et rigide accompli.

« A l'encontre des joies humaines, je te l'ai toujours dit, l'amertume est au bord seulement de la rude coupe du sacrifice, le miel est au fond... »

Ces paroles, Madeleine ne devait jamais les oublier.

Et lorsque, plus d'une année plus tard, M. de Bram, à bout de ressources, guetté par la misère, vint lui dire que le seul moyen de lui sauver la vie était de se marier avec Horace de Cypières, plus âgé qu'elle de trente ans, la jeune fille n'eut pas une minute d'hésitation.

Vaillante et sans qu'un pli de sa figure trahisse l'horrible sacrifice qu'elle faisait, Mlle de Bram laissa tomber sa main dans celle du marquis.

— Vous sauvez mon père, lui dit-elle, je vous bénis!...

Le soir seulement, lorsque sa porte fut barricadée à double verrou, elle s'agenouilla devant le portrait de Mme de Bram et murmura:

— Es-tu contente? Et l'ai-je rempli, ce devoir dont tu m'as parlé à ton heure dernière!...

« Ah! de cette patrie si lointaine, où tout, dit-on, se voit et se tait, soutiens-moi, console-moi!...

Elle pleura toute la nuit, se désespérant de cette suprême profanation qui l'arrachait à tout jamais à son Richard bien-aimé.

Ce fut l'unique défaillance de la pauvre enfant...

Au matin, elle essuya ses yeux, et depuis, comme si le passé avait pour toujours disparu pour elle, Madeleine se consacra tout entière à ses nouveaux devoirs.

IV — UNE CANAILLE

AL'HEURE MÊME où nous la retrouvons, étendue dans le kiosque du parc de la Roche-Morte, et pensant aux années écoulées auprès du marquis de Cypières, le mari qu'elle venait de perdre, Madeleine, en sa délicate conscience, se disait qu'elle avait bien rempli son devoir, entièrement, loyalement, sans jamais faiblir ni se décourager, pas plus en pensées qu'en actions.

Et cependant, la tâche avait été dure; le caractère soupçonneux et jaloux de ce vieux mari, qui se voyait bien tel qu'il était et qui, tout en l'adorant, la martyrisait, lui avait plus d'une fois fait passer de cruelles heures. N'importe, la jeune femme avait été fidèle aux dernières paroles de la mort; elle avait été une femme dévouée et parfaite, et une fois encore, s'adressant à celle qui n'était plus, elle répétait:

— Es-tu contente?

Jeannie, qui revenait en courant et en gesticulant, l'arracha à ses rêveries mélancoliques.

Lorsque la jeune fille arriva près de la marquise de Cypières, son émotion était telle qu'elle ne pouvait articuler une seule parole.

Madeleine se méprit aux causes de son bouleversement.

— Folle, lui dit-elle, pourquoi cours-tu si vite?... Te voilà tellement essoufflée que tu ne peux pas parler... Allons, assieds-toi, calme-toi. Nous avons le temps.

— Ah! madame! madame, ce n'est pas ça!...

L'œil de Madeleine, subitement éteint.

— Quoi donc? fit-elle. Léone! Dis vite!...

— Non, non, rien. La petite dort à poings fermés.

— Ah! je respire!... Alors, qu'est-ce que c'est?

— Un monsieur qui vous demande. Bien mauvaise figure, allez!... Des oiseaux de malheur!...

— Des oiseaux?... Il y en a donc plus d'un?

— Ils sont quatre. André Bascou, heureusement, est avec eux et m'a prévenue...

— Quatre?... Je ne comprends pas, explique-toi.

— Non, vous le saurez assez vite... Venez!...

Et, marchant devant, sans laisser à Madeleine le temps de l'interroger davantage, la jeune fille se dirigea de nouveau et à pas pressés vers la Roche-Morte.

Mme de Cypières la suivait, en proie à un trouble indéfinissable.

Que lui voulait-on?... Que se passait-il?

Sa conscience pure ne lui reprochait rien, et cependant l'angoisse qui étreint à l'approche des grands malheurs était en elle...

Un mot, cependant, la rassurait vaguement.

— André Bascou est avec eux... avait dit Jeannie.

Cet André Bascou dont sa sœur de lait avait prononcé le nom avec un tremblement dans la voix, tandis que ses traits charmants se recouvraient d'une épaisse montée de pourpre, était en effet le plus loyal et le plus honnête garçon du pays.

C'était le fils d'un terrassier qui s'était tué en descendant dans un des puits de Mauvezin.

M. de Bram avait recueilli l'orphelin.

Son intelligence vive et alerte, son obéissance aux ordres qui lui étaient donnés, sa physionomie ouverte et son bon regard de chien fidèle, firent que ce qui avait été d'abord la simple charité d'une nature généreuse se transforma en un intérêt profond.

M. de Bram le fit donc élever avec un certain soin, pensant en faire, pour plus tard, un autre lui-même, une sorte d'intendant tout à sa place.

Malheureusement, lorsque l'instruction assez complète du jeune homme le mit à même d'atteindre le but qu'avait entrevu M. de Bram, la situation plus que gênée de celui-ci ne lui permettait plus le luxe d'un homme d'affaires.

Alors il usa de toute son influence d'ancien magistrat, et, après un stage assez court, il arriva à faire nommer son protégé commissaire de police à Rozès, l'importante commune de laquelle dépendaient Mauvezin et la Roche-Morte.

M. de Bram était mort, Madeleine avait pour ainsi dire quitté le pays, mais est-il besoin de dire que la reconnaissance et le dévouement d'André Bascou étaient restés à toute épreuve envers la fille de son bienfaiteur?

A cette époque, c'était un beau garçon à l'œil bleu, ouvert et énergique, à la longue moustache blonde, au visage plein de volonté et d'expression.

Tel qu'il était, il faisait joliment battre la chamade au cœur de sa compagne d'enfance, la charmante Jeanne Severac, Jeannie, comme on l'appelait vulgairement la sœur de lait de la marquise de Cypières.

Pourquoi, avec cela, ne s'étaient-ils pas encore mariés, car André Bascou rendait à la jeune fille tendresse pour tendresse, amour pour amour?...

C'était simple, et bon comme eux.

Madeleine, mariée à un vieux mari inquiet, arbitraire, avait besoin d'être aimée, d'avoir auprès d'elle une amie au dévouement sans égal, et, quelque modeste que fût la condition de Jeannie vis-à-vis de la jeune femme, André savait bien que jamais Mme de Cypières n'eût trouvé un cœur plus chaud, une délicatesse plus profonde, une affection plus vraie que dans son humble servante.

Aussi, c'était dans son âme à lui qu'avait germé cette pensée généreuse, éclore sans même qu'il pensât au douloureux sacrifice qu'ils allaient faire tous deux au souvenir béni de leurs communs bienfaiteurs.

— Vous devez tout à madame la baronne, comme je dois tout à son mari, avait-il dit à Jeannie lorsque le mariage de Madeleine fut décidé. Madeleine se sacrifia avec un courage et une grandeur sans nom, mais elle ne pourra pas être heureuse. Il faut vous consacrer à elle, ma Jeannie. C'est le moment de lui rendre ce que son père et sa mère ont fait pour nous.

Et depuis lors, ils se contentaient de s'adorer en silence, trouvant naturel et simple leur admirable sacrifice...

Or, ce jour-là, deux ou trois heures avant l'instant où nous avons vu Jeannie, avec une si grande émotion, revenir chercher Madeleine dans le kiosque où elle l'avait laissée, une scène des plus inattendues s'était passée à la mairie de Rozès.

Il était dix heures du matin.

André Bascou, dans son cabinet contigu à la grande salle de la mairie, celle où l'on se marie, où l'on délibère, où l'on vote, travaillait, la tête penchée sur ses dossiers.

Tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, et le garde champêtre fit irruption comme une bombe.

André, arraché à son travail, releva brusquement la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il d'une voix sèche, contrarié d'être ainsi interrompu.

— Monsieur!... lui répondit le brave homme, il y a là trois étrangers qui vous demandent tout de suite.

De nouveau, André sursauta.

— Trois étrangers?... répéta-t-il. Vous n'êtes pas gris, Duluc?...

— Oh! monsieur, si matin! peut-on dire!... Même que c'est des gens très bien, avec des chapeaux à haute forme.

— Où sont-ils?

— Dehors, sur la place. Ils ont demandé le maire, qui est absent, puis vous.

— Faites-les entrer.

— Ils n'ont pas voulu.

— J'y vais.

Comme André se levait, le garde parut se rappeler un détail.

— Ah! j'oubliais, fit-il, ils ont aussi demandé où était le cimetière.

D'un bond le jeune commissaire fut au bout du corridor.

Du premier coup d'œil, il reconnut M. de Vidal, le procureur de la République de Saint-Justin, M. Grenier, juge d'instruction au même ressort, enfin un homme âgé à la figure intelligente et sympathique, le docteur Laborde, le médecin le plus estimé du pays.

— Entrez donc, messieurs, leur dit André Bascou après les avoir salués.

— Nous sommes pressés, répondit le procureur, un jeune homme assez guindé que la perspective de rentrer fort tard chez lui amusait médiocrement.

— Je suis à vos ordres, monsieur le procureur, dit aussitôt le commissaire. Cependant, si vous aviez des explications délicates à me demander en l'absence de M. le maire, il vaudrait mieux peut-être que je vous les donne à huis clos.

LA VIE COURANTE... par George Clark



— Ma femme, peu importe ce que peut avoir dit Fénelon sur l'éducation des jeunes filles. Je persiste à croire qu'elles doivent savoir comment faire le service à table. C'est aussi nécessaire que le latin et puis, quand les bonnes sont rares, c'est très pratique, n'est-ce pas?...

— Monsieur le commissaire a raison, déclara le juge d'instruction, qui, beaucoup plus âgé que son collègue, paraissait être le chef de la bande, entrons...

Ils pénétrèrent dans le cabinet d'André Bascou.

— Monsieur, dit aussitôt M. Grenier, qui décidément prenait la direction de l'affaire, nous venons ici pour une chose aussi triste que grave.

Le commissaire se contenta d'incliner la tête, en attendant la suite de la déclaration.

Malgré lui, et sans que rien eût pu le mettre au courant de ce qui se tramait, une angoisse croissante l'envahissait.

— Le Parquet de Paris, continua aussitôt le juge d'instruction, croit avoir les preuves certaines que le marquis de Cypières, inhumé récemment dans cette commune, n'est pas mort de mort naturelle.

André Bascou devint plus pâle qu'un spectre.

Que disait-il donc, ce juge aux yeux malveillants et aigus, aux lèvres plus minces que de vieux couteaux usés?

Ne devenait-il pas fou, en vérité?

M. de Cypières, le mari de Madeleine, celui que Jeannie et elle avaient soigné toutes deux, mort violemment?

Allons donc!

— C'est pour le marquis de Cypières que vous êtes ici, messieurs? dit-il tout haut. Vous êtes bien sûrs du nom?...

— Absolument. Et sans erreur possible.

— Alors, c'est le Parquet de Paris qui se trompe.

— L'autopsie que va pratiquer M. le docteur Laborde, en notre présence, nous l'apprendra.

La pâleur du commissaire devint effrayante.

— Qu'est-ce que vous dites, s'écria-t-il, vous allez déterrer M. le marquis?

— Parfaitement. Et je vous prie d'abord de cesser vos étonnements, ensuite d'envoyer chercher les ouvriers nécessaires pour ouvrir la tombe et les divers cercueils dans lesquels le corps doit être enseveli.

« Allez donner des ordres dans ce sens. Nous, nous partons devant. Vous nous rejoindrez au cimetière.

Et comme M. Grenier, plus droit et plus raide qu'un pieu, se dirigeait vers la porte, André, qui, par un violent effort de volonté, s'était ressaisi, l'arrêta.

— M. de Cypières n'a pas été enterré à Rozès, dit-il.

L'autre se retourna subitement.

— Ah! fit-il, où donc?

— Au cimetière de Brassac, un petit village voisin, assez rapproché, mais où, cependant, par cette chaleur, vous ne pouvez vous rendre à pied.

— Alors?

— Vous remonterez dans la voiture qui vous a menés, et vous y serez dans vingt minutes environ.

— Bien. Envoyez chercher vos ouvriers et disposez-vous à nous accompagner.

André sortit pour obéir et revint quelques minutes après.

— Je suis à votre disposition, messieurs, dit-il en rentrant. La voiture est avancée, et le maçon, qui prendra un chemin de traverse, sera au cimetière en même temps que nous.

— Et les autres ouvriers? demanda M. Grenier, sont-ils également prévenus?

— C'est inutile. Le maçon est intelligent et adroit; il fera seul la besogne, aidé par le garde-champêtre, qui est forgeron de son état.

Les trois étrangers, escortés par le jeune commissaire, remontèrent dans la voiture qui les avait amenés.

Le procureur, quoique du pays, mais nouvellement installé à Saint-Justin, demandait à Bascou des explications sur le mariage de M. de Cypières. Le docteur Laborde se mêlait discrètement à la conversation.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

SALADE AUX FRUITS FRAIS

- 3 bananes
3 oranges
1 ananas
laitue, cerises et mayonnaise à la crème
1 petit cantaloup

Tailler les bananes en rouelles minces et asperger le jus de citron pour les empêcher de noircir. Couper le melon en cubes et l'ananas en gros dés. Peler les oranges, tailler en rouelles épaisses puis en triangles. Laisser macérer le tout dans un grand bol. Dresser sur feuilles de laitue croquante et garnir de 2 ou 3 cerises. Servir avec mayonnaise à la crème.

MAYONNAISE A LA CREME

- 1/2 tasse de crème
1 paquet de fromage à la crème
1 c. à tb. de jus de citron
1/2 c. à thé de sel

Ramollir le fromage, y ajouter la crème et battre au mousoir jusqu'à ce qu'elle soit bien légère. Ajouter graduellement le jus de citron et le sel. 6 services.

SALADE DE MACARONI

- 2 tasses de macaroni coupé en bouts d'un 1/2 pouce
1 gousse d'ail
1 tasse d'olives farcies hachées
2 tasses de céleri coupé en dés
1/2 tasse de radis
1/2 tasse de fromage coupé en petits dés
laitue, tomates et sauce française

Cuire le macaroni dans l'eau bouillante salée. Frotter l'intérieur du bol à salade avec la gousse d'ail séparée en 2. Mélanger tous les ingrédients avec le macaroni. Arroser le tout de sauce française. Refroidir parfaitement. Servir sur un lit de laitue croquante et garnir de tomates séparées en quartiers. 6 services.

ASPERGES GRATINEES

- 2 bottes d'asperges cuites
1 tasse d'eau de cuisson
1/2 c. à thé de sel
4 c. à tb. de farine
1 tasse de lait riche (dessus de bouteille)
1/2 tasse de fromage canadien râpé
3/4 de tasse de chapelure beurrée
4 c. à tb. de beurre

Faire cuire les asperges dans l'eau bouillante salée juste le temps qu'il faut pour les attendrir, 5 à 8 minutes. Egoutter et mettre dans un plat à gratin. D'autre part, mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec l'eau de cuisson et le lait et faire cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter le fromage et brasser pour le faire fondre. Verser sur les asperges. Couvrir de chapelure beurrée et faire gratiner à four modéré 350° F. 30 à 40 minutes. 6 à 8 services.

TARTE MOUSSELINE AU CHOCOLAT

- 1 c. à tb. de gélatine
2 onces de chocolat
1 c. à thé de vanille
1/2 tasse de lait chaud
4 oeufs
1/4 de tasse de lait froid
1 tasse de sucre
une pincée de sel

Faire gonfler la gélatine 5 minutes en la saupoudrant sur le lait froid. Faire chauffer le reste du lait et verser sur la gélatine pour la faire dissoudre parfaitement. Ajouter le chocolat préalablement fondu à la vapeur puis 1/2 tasse de sucre et les jaunes d'oeufs légèrement battus. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Battre les blancs en mousse ferme et incorporer délicatement à la crème. Verser dans une croûte de tarte Graham et laisser prendre ferme. Garnir de crème fouettée.

CROUTE AUX BISCUITS GRAHAM

- 1/4 de tasse de beurre
1 tasse de biscuits Graham écrasés
1/4 de tasse de sucre

Mélanger tous les ingrédients parfaitement jusqu'à ce que le tout soit bien lié. Etendre bien également avec le dos d'une cuillère, dans une assiette à tarte et laisser refroidir parfaitement. On peut aussi mettre au four de 350° F. 10 minutes avant de faire refroidir.

CREME MOUSSELINE AUX FRAISES

- 1 1/2 c. à tb. de gélatine
1/2 tasse de sucre
1 tasse de fraises écrasées
3 jaunes d'oeufs
1 c. à thé de vanille
1/2 tasse de lait froid
1/2 tasse de lait chaud
1 tasse de crème fouettée

Faire gonfler la gélatine dans le lait froid. Battre les jaunes d'oeufs avec le sucre, ajouter la 1/2 tasse de lait chaud et la purée de fraises. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter la gélatine et bien brasser pour la dissoudre parfaitement. Mettre le tout dans un plat d'eau froide pour refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Y incorporer la crème fouettée et aromatiser. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler sur un plat à dessert et garnir de crème fouettée et de fraises fraîches. 6 à 8 services.

Quand les MINUTES Comptent



4,205 essais* ont prouvé

le Nettoyeur Old Dutch
LE PLUS RAPIDE - LE PLUS COMMODE
de TOUS les nettoyeurs populaires!

Quand les minutes comptent, voyez Old Dutch entrer en action à double-vitesse! Détergent rapide, il coupe la graisse à l'instant. La merveilleuse séismotite, que seul contient Old Dutch, élimine vite taches et saletés. C'est ce dissolvant de la graisse, plus la séismotite, qui donne à Old Dutch

cette action rapide et efficace qui lui est exclusive.

Pour évier, casseroles, baignoires, tout votre nettoyage, vérifiez que les essais ont prouvé: que Old Dutch est de beaucoup meilleur et plus commode qu'aucune autre marque courante!

*Les nettoyeurs les mieux connus au Canada furent essayés sur des surfaces grasses et souillées. Old Dutch nettoya plus vite et plus aisément que tout autre!

FABRICATION CANADIENNE

Essayez le

LAVORIS

pour les malaises
causés par les dentiers

Rince-bouche adoucissant et rafraîchissant.

4-478F

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT: — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement

Nom

Adresse

Ville Provinc

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

LES LEVRES CLOSES

[Suite de la page 26]

Seul, le juge d'instruction, renversé au fond de la voiture, ne semblait pas les entendre. Ses terribles lèvres plus minces que jamais, les sourcils rapprochés, et une ride profonde, coupant en deux un front haut et étroit, déprimé aux tempes, il paraissait étranger à ce qui se disait autour de lui.

Était-ce donc l'idée, poignante à coup sûr, de porter le trouble et le déshonneur dans la famille de Cypières, au foyer que cette jeune veuve habitait seule, qui préoccupait ainsi M. Grenier?...

De cela, en vérité, le juge se souciait comme d'une guigne.

Son avenir, son avancement, ce qu'il appelait pompeusement son talent, mis enfin en relief par une affaire majeure, voilà uniquement à quoi pensait M. Grenier.

Grand, long comme un jour sans pain, plus maigre qu'un clou, avec des yeux verdâtres et fuyants aux paupières bridées, la bouche édentée aux lèvres minces et flasques, les joues aussi ridées qu'une pomme cuite, M. Grenier avait cinquante-cinq ans, en paraissait soixante-quinze, et en était encore à parler de son avenir!

Envoyé comme juge d'instruction à Saint-Justin lors de ses débuts, il y avait vingt-huit ans de cela, il y était toujours, malgré des efforts surhumains pour en sortir.

Mais l'avancement rêvé n'était jamais arrivé, ses chefs n'ayant point d'estime pour son caractère étroit, sans intelligence ni dignité.

En effet, marié une première fois à une fille sans fortune et sans éducation, il avait traîné une vie misérable, terre à terre, avec les calculs mesquins et perpétuels des billets sans cesse à payer ou à renouveler.

La malheureuse était morte à la peine, lui laissant deux filles.

Bien des années s'étaient écoulées. Un parent de Mme Grenier avait légué aux enfants quelques sous qui permettaient de vivre moins misérablement, lorsque le juge rencontra une jeune personne fort compromise qui jeta son dévolu sur lui, et avec laquelle il se maria, sans vouloir écouter un seul mot de ses collègues, de ses amis, ou même de ses filles, en âge de se marier elles-mêmes.

Alors commença dans son intérieur une vie d'enfer.

La jeune Mme Grenier ne renonça pas après son mariage aux liaisons équivoques qui avaient tant fait jaser sur elle auparavant.

Les jeunes filles ne voulurent point s'associer à cet état de choses, et, après des scènes violentes avec leur père, elles finirent par se marier, emportant tout le bien-être de la maison.

Un jour, un ami complaisant ouvrit les yeux du juge sur le compte de celle qui traînait son nom dans toutes les boues.

Grenier entra dans des colères atroces, il cria, tempêta, parla de tout tuer, se répandit en des confidences folles à tout le monde.

Et deux jours après, il avait tout oublié, tout pardonné!

Ces scènes, toujours terminées de la même façon, se renouvelèrent souvent.

Envieux et vindicatif par caractère, les tiraillements de son intérieur le rendirent méchant, partial, sans conscience, jaloux d'instinct tout ce qui était riche, intelligent, jeune ou heureux.

A plusieurs reprises, sa partialité et sa passion lui avaient fait enlever l'instruction; sa connaissance du pays et de toutes les familles de la contrée la lui avaient toujours fait rendre.

Mais sa réputation était si déplorable, on connaissait si bien de quoi étaient capables ses méchancetés ra-

geuses et ses colères de raté, que les jeunes avocats de Saint-Justin avaient ajouté une syllabe à son nom, et ne l'appelaient jamais que *Gredinier*.

— La mauvaise chance me poursuit, disait-il souvent à sa femme, qui lui reprochait amèrement de rester à Saint-Justin où elle mourait d'ennui, n'étant reçue nulle part. Je ne peux mettre la main sur aucune affaire capable de me placer en relief. Mais patience, si jamais je la tiens, cette cause que je désire, tu verras quel avancement j'obtiendrai!...

Aussi, lorsque M. de Vidal, le procureur, reçut du Parquet de Paris l'ordre de commencer l'affaire de Cypières, M. Grenier faillit-il en avoir une syncope de joie. Et lui, d'ordinaire si froid, si muet, si politique, qui fréquemment devenait vert de haine mais qui toujours savait se contenir et se taire, ne fut pas maître de ses impressions.

— Oh! celle-là, s'écria-t-il en parlant de Madeleine, elle est sûre de son affaire! Je la ferai condamner au bain!

M. de Vidal tressauta.

Perdait-il la tête, ce vieil olibrius-là, de parler ainsi avant même les premières enquêtes?... Un juge! Était-ce croyable?...

— Dites donc, mon cher, commençait-il, très raide, vous n'allez pas faire arrêter cette jeune femme sans l'avoir entendue, même sans l'avoir vue, je suppose?...

— Elle est coupable.

— Vous allez vite! Plus même que l'opinion publique, qui, jusqu'ici, l'a complètement respectée. Quant à moi, j'ai beaucoup entendu parler de Mlle de Bram et de sa famille par mon père qui était un ami du sien. C'étaient des gens infiniment honorables. Pour que la marquise de Cypières soit devenue une empoisonneuse, il faut qu'elle ait bien changé.

Grenier, emporté par sa passion et son envie, haussa les épaules.

— Allons donc! dit-il, une intrigante

sans le sou, qui est arrivée à mettre la main sur une des plus belles fortunes du pays... Est-ce que ces choses-là se produisent quand on est honnête?...

— Pourquoi pas, surtout avec la beauté et la grâce de Mme de Cypières?

Et comme l'autre protestait encore d'un geste, M. de Vidal, de plus en plus raide, l'arrêta.

— Vous avez de bien singulières idées pour un magistrat, monsieur le juge, lui dit-il, très cassant; brisons là, s'il vous plaît.

Grenier n'osa pas insister, sentant qu'il était allé trop loin déjà. Mais en rentrant chez lui, dans son intérieur malpropre et misérable, sans bonheur et sans dignité, auprès de cette femme dont sa faiblesse et sa passion toléraient les vices, il se promit de faire payer à Madeleine, s'il le pouvait, sa richesse, sa supériorité, le renom de droiture et d'honnêteté qu'elle avait su conquérir.

Au fond de la voiture où il était enfoui à côté de M. de Vidal, ayant devant lui le docteur Laborde et André Bascou, Grenier pensait plus que jamais à la façon dont il pourrait faire condamner une jeune femme, condamnation sur laquelle s'élèverait sa fortune et son avancement, qu'elle fût innocente ou coupable.

Enfin, le petit village de Brassac apparut de loin, avec ses arbres aux futaies épaisses et ses toits rouges, semblables à des taches sanglantes ressortant dans le vert foncé des landes environnantes.

Il faisait la plus belle matinée d'été que l'on puisse rêver.

Autour de soi, on sentait un calme doux et bienfaisant, quelque chose de profondément paisible et recueilli, qui reposait l'âme et cadrait bien mal avec la mission de deuil et de mort dont étaient chargés les magistrats et le médecin.

On mit pied à terre au bout de l'avenue qui conduisait au champ de l'éternel repos, et bientôt, après avoir franchi les grandes portes de fer peintes en noir, on arriva au milieu du petit cimetière où les glycines et les roses se mariaient aux étoiles blanches des clématites, aux branches parfumées des héliotropes et des jasmins.

Deux hommes debout attendaient



**DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?**

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du
produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



Voici le frère André, c'est-à-dire le portrait d'enfant de celui qui devait un jour incarner à la scène et à la radio le saint vieillard de l'Oratoire St-Joseph. Cet artiste est né le 15 mai 1909 à Piopolis, P.Q., sur les bords du Lac Mégantic. Il fit ses humanités au jувénat des RR. PP. Rédemptoristes à Ste-Anne-de-Beaupré. C'est là qu'il prit goût au théâtre en étudiant Molière, Corneille, Racine et les autres classiques. Vous le connaissez, puisque c'était Léon dans le "Village de Chez-nous" de Jean Narrache. C'était aussi Bossinote dans "Le Vieux Maître d'École" et vous, mesdemoiselles, reconnaissez-vous Simon Vernet de "Jeunesse Dorée" écrit par Jean Desprez? Georges Pétoles le fit jouer à CKAC pour le compte de la compagnie Gard X, le rôle du frère André de l'Oratoire, émission réalisée par Mlle Brouillette. Précédemment, il avait fait toute la province dans le rôle du frère André, interprétant un texte de Jean Desprez intitulé

"Le Miracle du Frère André", cela avec la troupe de Jacques Auger. Qui est ce jeune artiste qui est à la fois interprète, régisseur et metteur en scène bien connu? On trouvera la réponse en page 34 du présent numéro du SAMEDI.

déjà, devant la tombe du marquis de Cypières, d'autant plus imposante que toutes les autres, excepté celle de la famille de Bram, étaient de pauvres petites sépultures de village, humbles et modestes, avec leurs couronnes de perles émietées à moitié par les pluies d'hiver, et leurs chétives barrières de bois où grimpaient des lierres.

M. Grenier se retourna vers André Bascou :

— C'est là, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le commissaire.

— Bien. Ordonnez à votre façon de se mettre tout de suite à la besogne.

Celui-ci, en effet, commença aussitôt, aidé du garde champêtre.

Ils étaient fort adroits tous les deux ; néanmoins, le juge les trouvait lents et donnait de fréquents signes d'impatience, tandis que le procureur se promenait les mains derrière le dos, lisant d'un œil indifférent les diverses inscriptions des tombes.

Le docteur Laborde, lui, tout à son affaire, s'informait de l'endroit où l'autopsie pourrait avoir lieu. Quant à André, appuyé contre l'une des colonnes de la luxueuse tombe, il paraissait privé de sentiment.

Enfin la pierre fut descellée et, dans la cavité noire, le maçon et le garde-champêtre s'introduisirent. Mais ils reparurent au bout de quelques instants, déclarant qu'il leur était impossible de transporter seuls le lourd cercueil de M. de Cypières.

On appela le fossoyeur ; deux paysans qui labouraient un champ voisin furent également hélés, et après des efforts énormes, les cinq hommes, pliant sous le poids, déposèrent la bière sous l'auvent où jadis Madeleine avait fait à Charles Sintély la confidence de son éternel amour pour Richard de Clavières.

Bientôt, le premier cercueil fut décloué, le deuxième, en zinc, fut dessoudé, et la caisse de chêne apparut, intacte, avec sa large plaque d'argent sur laquelle étaient gravés le nom et les armes du défunt.

André Bascou constata le parfait état de toutes choses, et la triste opération continua.

Encore quelques secondes s'écoulaient, et la figure blême de M. de Cypières apparut.

Le médecin avait étalé tous ses outils d'autopsie sur le banc de pierre. Il fit étendre le corps sur une table de bois qu'on s'était procurée, et bientôt ses petites mains, adroites comme des mains de femme, dépouillèrent M. de Cypières du linceul et des habits qui l'enveloppaient.

Puis, avant toutes choses, il souleva la paupière du mort, qui laissa voir une pupille toute noire, d'une dilatation extraordinaire.

Le docteur avança les lèvres, tandis que ses sourcils, malgré lui, tressaillaient à plusieurs reprises.

Néanmoins, comme de ses lèvres closes pas un son ne sortit, nul n'osa l'interroger.

Deux heures durant, deux longues heures qui parurent deux siècles à tous ceux qui étaient là, même à l'indifférent procureur, le médecin scia, découpa, fouilla ce pauvre corps jusque dans ses profondeurs.

Enfin, il s'arrêta et dit :

— La voiture est-elle là ?

— Oui, répondit aussitôt M. Grenier, de tous le plus angoissé, le plus impatient. Pourquoi donc en avez-vous besoin, docteur ?

— Parce que, dans ses saisons, il y a des bœufs qui me sont nécessaires. Veuillez donner des ordres pour qu'on me les apporte ici.

Le juge devint encore plus pâle qu'à l'ordinaire.

— Des bœufs ?... murmura-t-il en s'éloignant. Enfin, ça y est donc !... Dieu me pardonne, ce procureur de malheur m'effrayait avec ses grands mots !...

Quelques minutes après, Grenier revenait avec le fossoyeur apportant les objets demandés.

Le docteur Laborde plaça dans les bœufs les divers organes qu'il devait analyser plus à fond.

— Alors, demanda le juge d'instruction brusquement, il y a empoisonnement, n'est-ce pas ?

— Je ne puis vous répondre catégoriquement, et surtout officiellement, ainsi, à brûle-pourpoint, répliqua le docteur Laborde ; cependant, je ne crois pas être téméraire en vous affirmant qu'il y a de très fortes présomptions pour cela.

— Combien faut-il de temps pour que votre rapport soit déposé ?

— Deux ou trois jours au moins. Peut-être davantage si les analyses se compliquent.

— Et si, pendant ce temps et à la nouvelle de l'autopsie, les coupables s'enfuient ?...

Le médecin avança ses lèvres fines.

— Ceci, mon cher juge, est votre affaire, dit-il.

M. Grenier hésita, puis se mit à parler assez longuement à voix basse au procureur.

M. de Vidal, d'abord, parut protester vivement ; puis, peu à peu, l'indifférence ennuyée qui était l'expression ordinaire de sa physionomie reparut, et, haussant les épaules :

— Après tout, dit-il, cela vous regarde, faites ce que vous voudrez. Mais il me semble que vous feriez mieux de remettre votre visite à un autre jour.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que vous seriez plus maître de vous, et que vous auriez, au moins en apparence, le calme et la froide impassibilité qui sont les premières et les plus indispensables qualités d'un magistrat instructeur.

M. Grenier jeta à son collègue le plus vipérin de tous les regards.

— Monsieur, dit-il, que signifient vos paroles ?... Est-ce que vous auriez l'intention de m'insulter ?...

— Dieu m'en garde. Je me permets un simple conseil.

— Merci bien, je sais ce que j'ai à faire. D'ailleurs, j'ai des ordres.

— Alors, exécutez-les.

M. Laborde, aussi tranquillement, aussi méthodiquement que s'il eût été dans son cabinet, avait lavé, puis essuyé méticuleusement et remis dans leurs longues boîtes les divers instruments dont il venait de se servir.

De loin, et d'un œil fin, il avait suivi, sans l'entendre, le colloque du juge et du procureur.

Lorsqu'il eut tout remis en place, et pendant qu'André Bascou faisait rapporter le corps de M. de Cypières dans sa tombe, le médecin s'approcha des deux magistrats.

— Eh bien ! leur dit-il, notre besogne ici est terminée ; retournons-nous à Saint-Justin ?

— Non, répondit aussitôt le juge d'instruction ; nous allons à la Roche-Morte.

— Quoi, sur-le-champ ?

— Oui, je tiens à voir Mme de Cypières avant que personne ait pu la prévenir de ce que nous venons de faire ici. J'y tiens même si fort, que je me passerai de mon greffier.

Le garde-champêtre, qui écoutait vaguement, se crut le droit d'intervenir.

— Votre greffier, qui vous avait manqué au départ de Saint-Justin, vient d'arriver ici avec une voiture, monsieur, dit-il.

— Ça se trouve à merveille, répondit le médecin. La même voiture me ramènera à Saint-Justin, car je ne me soucie nullement, moi, de vous accompagner à la Roche-Morte.

— A votre aise, c'est votre droit, répondit M. Grenier, tandis que le regard expressif de M. de Vidal disait :

— Pourquoi diable, moi, suis-je cloué aux côtés de cet oiseau de malheur !... Que je voudrais donc filer avec vous !

VENDEURS • COURTIERS • MUSICIENS • PROFESSEURS • SPORTSMEN • VERIFICATEURS • EDITEURS • MEDECINS • AVOCATS • DIRECTEURS • ARTISTES

Parmi les Hommes qui Réussissent, on se Sert de la Crème à Barbe Palmolive

plus que de toute autre marque !



VOUS pouvez avoir meilleure apparence, faire plus d'affaires, gagner plus d'argent !

Parmi les hommes qui réussissent, on se sert de la CREME A BARBE PALMOLIVE plus que de toute autre marque. Des personnalités importantes de toute catégorie constatent que Palmolive, faite d'huile d'olive, donne des rasages plus propres, plus confortables.

Le succès est plus facile à celui qui a bonne apparence. Aidez-vous à réussir grâce à Palmolive, la crème à barbe qui aide à créer cette "bonne impression".

Vous aide au succès !



Gros tube 35c
Tube géant 50c

ECRIVAINS • ARCHITECTES • INGENIEURS • SAVANTS • BANQUIERS • HOMMES D'ETAT

VOTRE MAGAZINE

... grâce à la collaboration exclusive de sa correspondante autorisée à Hollywood, Louise Gilbert-Sauvage, est en mesure de fournir au nombre toujours grandissant de ses lecteurs les informations les plus récentes et les plus précises. LE FILM va toujours de l'avant pour informer les cinéphiles des dernières productions de Hollywood et d'ailleurs. Un abonnement au FILM constitue un excellent cadeau qui sera fort apprécié de celui ou celle qui le recevra. Chacun des numéros contient un beau roman complet d'amour, d'une lecture fort agréable et dont l'intrigue ne manque jamais de plaire aux plus exigeants. Lire un seul numéro du FILM prouve qu'il est particulièrement remarquable par sa tenue typographique hautement soignée, sa mise en page d'un goût exclusif et l'abondante variété de sa matière à lire.

Notre roman de juillet :

SUZANNE ET SA RIVALE

Par JEAN PETITHUGUENIN



COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

CANADA et ETATS-UNIS

1 an \$1.00 2 ans \$1.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 810
10 JEUX DE CARTES

Mme Gilberte Carrière, 260 1/2, rue Dalhousie, Apt. 1, Ottawa, Ont.; Mme Louis J. Houde, Causapsal Station, Matapédia, P.Q.; Mlle Suzanne Levesque, 26a, rue Fraser, Rivière-du-Loup, P.Q.; Mme R. L. Elie, St-Gabriel de Brandon, P.Q.; Mme Damien Bussièrès, 27, rue Scott, Québec, P.Q.; Mlle Mary Corbin, 13, rue St-Simon, Québec, P.Q.; Mme Blanche Burke, 112, rue Montcalm, Montréal 24, P.Q.; Mlle Pierrette Desjardins, 8346, rue Henri-Julien, Montréal, P.Q.; Mme Jean Thomas Voyer, 38 est, rue Card. Bégin, Rouyn, P.Q.; Mme Berthe Champagne, 4627, rue Saint-Denis, Montréal, P.Q.

Solution du Problème No 811

Q	U	A	L	I	T	E	A	B	A	C	A	Q
U	N	I	A	T	E	B	R	O	M	E	D	U
A	I	S	E	P	I	N	C	E	B	E	E	
I	Q	M	O	U	J	I	K	V	E	L	U	
S	U	T	A	R	I	O	M	B	L	U	S	
F	A	I	R	E	S	U	F	L	A	C	O	
A	R	N	O	B	E	X	Y	L	E	N	E	T
A	T	T	E	L	E	S	E	M	E	L	E	
Q	E	T	R	I	E	R	T	E	R	A	M	O
U	S	E	T	E	A	B	S	I	N	U	S	
I	O	S	H	E	P	I	E	E	C	S		
N	I	E	L	D	R	I	S	S	E	E	T	
A	N	S	G	U	I	D	E	G	O	D	A	
U	S	F	R	E	N	E	S	A	S	S	E	R
D	P	O	E	L	E	M	A	L	A	I	S	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 812

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Place forte d'un parti politique. — Fixé nettement.
- Planète. — Auteur américain, né à Boston. — Répétition d'un bruit.
- Epoque. — Compère. — Sert à appeler. — Métal.
- Possessif. — Pulvérisé. — Ministre du culte, chez les Israélites.
- Quadrupèdes carnassiers. — Qui sont en fâcheux état.
- Fils de Vespasien. — Grande rivière de Sibérie. — Tellement.
- Tissu de paille fait de brins entrelacés. — Mollusque lamellibranche.
- Nom donné à l'aurochs. — Ville maritime du Québec. — Forme larvaire.
- Une des îles Cyclades. — Scepticisme.
- Aviateur célèbre. — Engrais. — Graminée.
- Etat d'un tonneau qui n'est plus plein. — Poisson de l'Amérique tropicale.
- Pays qui a la forme d'une botte. — Fosses souterraines. — Ceci.
- Négation. — Conjonction. — Auteur de la "Terre qui meurt". — Possessif.
- Un des sept sages de la Grèce. — Titre anglais. — Moyen adroit.
- Chien courant. — Couple.

VERTICALEMENT

- Se dit d'un fruit trop mûr. — Petit cours d'eau pluviale.
- Conduit d'appel d'air. — Figure héraldique. — Paysage.
- Adjectif numéral. — Mesure de capacité. — Particule. — Symbole chimique.
- Dans la gamme. — Billot de bois pour l'amarrage. — De Pau.
- Avant d'un navire. — Châtiras.
- Pièces du jeu de dames. — Insecte diptère. — Pronom.
- Insecte lépidoptère d'Europe. — Laine d'Espagne.
- Epoque. — Réunion de plusieurs fils de caret. — Tamis.
- Jetées construites à l'entrée des ports. — Ministre d'un prince musulman.
- Ile de l'Atlantique. — Marque spéciale des syndicats. — Cultiver.
- Chacun des degrés d'une série. — L'ami inséparable de Pythias.
- Homme fort et courageux. — Qui présentent des bandes concentriques. — Possessif.
- Fille d'Inachos. — Idem (abr.). — Creuser. — Triage.
- Enlevés. — Et le reste. — Espace clos.
- Menuë grêle. — Sorte de tenailles.

Pendant que le médecin s'éloignait, emportant par l'anse de cuivre sa lourde boîte d'autopsie, André Bascou, ayant terminé sa lugubre besogne, revenait, le visage plus blanc et plus décomposé que le mort dont on venait de fouiller les restes.

M. de Vidal, ayant levé les yeux, recula un peu effrayé.

— Mon Dieu! Bascou, s'écria-t-il, que vous êtes pâle!... Etes-vous malade?

Le pauvre garçon chancela.
— Si ce n'était que cela? balbutia-t-il éperdu.

— Quoi donc?...

— Vous voulez le savoir?

— Oui.

André Bascou désigna la tombe de la famille de Bram.

— Là, dit-il, dort de son dernier sommeil un magistrat comme vous, monsieur le procureur. Tout le monde vous dira dans le pays qu'il était l'incarnation vivante du devoir et de l'honneur.

« Dans une situation voisine de la gêne, sinon même de la misère, il trouvait moyen de faire du bien... beaucoup de bien. J'en suis une preuve vivante, moi qui, né chez lui d'un pauvre terrassier qui s'est tué en descendant au fond d'un puits, lui ai dû le pain d'abord, l'éducation plus tard, enfin la petite situation que j'occupe aujourd'hui.

« Eh bien! l'idée que la tombe du mari de sa fille est profanée, l'idée surtout que quelque irréparable malheur va fondre sur les siens, me désespèrent, monsieur le procureur!

Ces paroles, dites simplement mais avec une émotion profonde par ce grand garçon d'ordinaire si froid et si réservé, bouleversèrent M. de Vidal, tandis, au contraire, qu'elles agacèrent fortement et visiblement le juge, déjà ennuyé des observations et de l'attitude de son confrère.

— Allons, assez, dit-il durement; ce sont des mots, cela! Quand on doit sacrifier son devoir à une sottise sensibilité, on n'embrasse pas votre carrière, monsieur.

Bascou se redressa.

— Vous ai-je dit, monsieur le juge, répondit-il, que je voulais apporter la plus légère hésitation aux ordres qui me seront donnés?

« Et depuis trois ans que j'exerce mes fonctions à Rovès, qui que ce soit a-t-il le droit de me suspecter?

Le juge haussa les épaules, ce qui était sa façon de répliquer lorsqu'il était embarrassé.

Il fit mine de se diriger vers la voiture en grommelant assez haut pour être entendu de tous:

— C'est bien, on vous surveillera!

Mais le jeune homme lui barra le passage, se mettant résolument devant lui.

— Monsieur le juge, ce mot est de trop, lui dit-il sévèrement. Comment! en présence des soupçons qui souillent déjà la fille de mon bienfaiteur, je rends à cet homme qui a été l'honneur de la magistrature un hommage que lui devait ma reconnaissance, un hommage qui lui a été doux si les pauvres morts entendent, et pour cela vous osez dire que vous me surveillerez?... Je vous le répète, monsieur, le mot est de trop, et c'est une honte à vous de l'avoir prononcé!

Grenier avait toutes les souplesses.

Très cauteleux, presque câlin, car il comprenait une fois de plus que sa passion l'avait emporté au delà des bornes, il murmura avec un sourire de ses horribles lèvres, plus flasques que jamais:

— Eh! mon Dieu! jeune homme, ne vous emportez pas pour si peu. Je retire le mot si vous le désirez. Là, êtes-vous content?...

Bascou, soulevé de dégoût, ne répondit pas.

Toutes les formalités étant achevées, le juge, son greffier, M. de Vidal et An-

dré remontèrent en voiture, et se dirigèrent vers la Roche-Morte, où, dans son kiosque du parc, Madeleine, en pensant à sa vie passée, à son unique amour à jamais brisé, se désespérait de son éternelle solitude et regrettait M. de Cypières qui, en dépit de son caractère aigre et soupçonneux, l'avait aimée et avait été pour elle un protecteur et un soutien.

V — MATER DOLOROSA

MADELEINE, précédée de Jeannie, s'était dirigée vers le château.

La jeune fille, on le sait, n'avait point voulu expliquer à sa maîtresse ce qui l'avait si profondément bouleversée; aussi, Mme de Cypières était-elle en proie à une extraordinaire émotion.

Son cœur était gonflé, ses jambes refusaient presque de la porter, un cercle de fer étreignait sa tête, subitement très douloureuse. D'affreux pressentiments la hantaient.

Quoi?... Qu'allait-il encore lui arriver?...

Un malheur, elle en était sûre!...

Au bas du perron, elle rencontra la nourrice portant Léone dans ses bras. D'un mouvement convulsif, et sans prononcer un mot, elle prit sa fille et l'embrassa comme une folle.

On eût dit qu'elle ne pouvait s'en séparer.

Enfin elle la remit à Seconde, et s'éloigna comme si on lui arrachait l'âme, en murmurant:

— Veillez sur elle, nounou, soignez-la bien!

Si mouillé de larmes était l'accent de la jeune femme, si désespérée l'expression de ses yeux, que la nourrice, éfrayée, balbutia:

— Mon Dieu! qu'à madame la marquise? Qu'est-ce qui se passe encore, mon doux Jésus!...

Madeline ne pouvait plus l'entendre. Elle avait monté le perron somptueux, et après avoir traversé le hall magnifique, elle entra dans le grand salon.

Ce qui la frappa d'abord, ce ne fut ni la figure verdâtre et vipérine de Grenier, ni le sale petit greffier déjà installé sur la grande table, à l'abri de bibelots précieux, ni M. de Vidal, debout et respectueusement découvert au milieu de l'immense pièce; non, elle ne connaissait pas ces gens-là et ne s'inquiéta pas d'eux.

Ce qui lui donna au cœur un nouveau coup, profond, cruel, terrible, ce fut le visage désespéré de son fidèle ami, André Bascou.

Oh! oui! un malheur planait sur elle!...

Cependant, elle se raidit, elle eut le courage d'arracher sa vue de cette figure si douloureuse, et, regardant les autres personnes éparées dans le salon, ce fut vers M. de Vidal qu'elle se dirigea.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur? demanda-t-elle au procureur, en l'enveloppant de son beau regard d'Indienne, ce regard si profond et si pur, qui toujours faisait battre plus vite et plus fort le cœur des plus indifférents.

Le procureur, très troublé, balbutia:

— Madame la marquise... je... nous...

M. Grenier se hâta de venir au secours de son trop sensible collègue.

— Madame, dit-il, nous venons ici envoyé par le Parquet de Paris, afin de vous demander certains renseignements.

Cette voix, plus aiguë qu'une vrille, produisit une singulière impression sur la jeune femme.

Elle se retourna et examina le juge, auquel elle n'avait point fait attention jusque-là.

En effet, debout derrière un fauteuil, en arrière de M. de Vidal, Grenier ne faisait pas grande figure, avec sa haute

taille voûtée, sa redingote râpée et son pantalon qui gonflait et blanchissait aux genoux.

A l'interrogation muette que formulaient les yeux de la marquise, il répondit :

— Monsieur est procureur auprès du tribunal de Saint-Justin, et moi, je suis juge d'instruction.

Elle ne se troubla point, ne comprenant pas ce que ces gens-là pouvaient avoir à lui demander.

Elle s'assit sur un grand fauteuil, et avec une aisance souveraine, elle montra des sièges aux trois personnes qui étaient là.

M. de Vidal eût voulu être à cent lieues; le greffier examinait curieusement le salon, ébaubi de tant de choses éblouissantes et superbes.

Le juge, seul, avec une lueur dans ses yeux verdâtres, regardait Madeleine comme le serpent regarde l'oiseau qu'il veut fasciner.

Il commença :

— Sur une dénonciation d'une personne ayant toute qualité pour agir, le Parquet de Paris s'est ému.

Ces mots dénonciation et Parquet de Paris frappèrent Madeleine comme un coup de foudre.

Subitement ses pressentiments confus se dessinèrent nettement devant elle et, prenant corps, lui montrèrent tout à coup Mme de Mondragon, sortant de derrière la tombe, au cimetière, le jour de l'enterrement d'Horace, pour crier : « Je le vengerai !... »

La haine répandue sur la physionomie de Claire, son attitude provocante, l'éclair de ses yeux, le mépris de ses lèvres avaient impressionné la jeune femme sans que celle-ci cependant, jusque-là, ait eu l'idée de se demander pourquoi Horace devait être vengé.

Mais à cette heure, une lueur terrible se faisait en elle.

Eh oui ! c'était d'elle, Madeleine de Bram, que Mme de Mondragon prétendait se venger.

Comment ?... En la dénonçant au Parquet de Paris, parbleu !...

C'était monstrueux, mais cependant c'était vrai.

En une seconde, la douceur, la tristesse, l'effacement mélancolique de Mme de Cypières s'enfuirent comme la poussière sous le vent, pour faire place à une énergie à toute épreuve, à une volonté inébranlable, le tout enveloppé d'une souveraine et incomparable dignité.

Sous le coup de foudre qui la frappait, une autre femme naissait, une femme nouvelle, droite et loyale autant que l'autre, mais décidée, aussi absolue, aussi indomptable que celle que l'on avait connue jusque-là avait été douce et simple.

Subitement redressée, elle fixa sur le juge ses yeux étincelants d'indignation.

— Expliquez-vous plus clairement, monsieur, dit-elle; je ne vous comprends pas.

— Ayez donc la patience d'écouter, madame, dit insolemment Gredinier, et vous verrez que je sais parler net quand il le faut.

« Des personnes fort honorables ont déclaré que la mort de M. de Cypières n'était pas naturelle.

— Madeleine, depuis un instant, s'attendait à tout; cependant, à ces mots, la secousse reçue par elle fut si violente qu'elle faillit s'évanouir.

Mais sa volonté veillait. Elle se raidit, et, malgré sa surprise, sa douleur, son indignation, elle eut le courage suprême de se taire.

Gredinier continua :

— Les détails donnés par ces personnes étaient si précis que l'autopsie du cadavre a été ordonnée.

— L'autopsie ?... répéta Mme de Cypières de plus en plus suffoquée... l'autopsie ?... Mais c'est invraisemblable, tout cela.

— Elle vient d'être faite.

— Quoi ?... Je ne comprends pas...

A coup sûr, je rêve !... Horace, mon

mari !... on a profané sa tombe ?...

— C'est la loi.

— Mais c'est épouvantable, odieux, atroce...

— En attendant, une fois de plus, la loi, gardienne invulnérable des sociétés, au eu raison.

— Raison ?... Raison ?... Que voulez-vous dire ?... Je vous jure que je ne comprends rien à vos paroles... Mon Dieu, est-ce que je deviens folle ?

— Non, et votre épouvante même me prouve que vous saisissez fort bien le sens de mes mots : M. de Cypières est mort empoisonné.

— Madeleine poussa un cri.

— Empoisonné, Horace ?... Allons donc, il n'y a que Raymond Sintély et moi qui l'ayons soigné...

— C'est bien parce que vous l'avez soigné seule avec votre cousin, en effet, que nous nous présentons devant vous aujourd'hui.

— Madeleine, comprenant quelle horrible trame l'enveloppait, sentait peu à peu monter en elle une terreur voisine de la folie.

M. de Vidal eut pitié d'elle.

— Il est impossible que d'autres que vous n'aient pas approché du lit de M. de Cypières, dit-il.

« Voyons, calmez-vous et rappelez-vous souvenirs.

— Il y a eu d'abord Clément, son valet de chambre, qui l'a encore moins quitté que moi. Puis est arrivée sa sœur, la vicomtesse de Mondragon, qui, également, a approché du lit de M. de Cypières aussi librement qu'elle l'a voulu.

— Mme de Mondragon est arrivée à Paris appelée par une lettre de son frère, et cette lettre, madame, est une accusation terrible contre vous.

— Mon mari, l'honneur et la droiture même, a pu écrire quelque chose contre moi, à qui, jamais, il n'a eu rien à reprocher ?... Non, monsieur, ce n'est pas vrai, et je ne le crois pas.

Gredinier ne répondit pas à la protestation indignée de Madeleine.

— Il y avait une grande différence d'âge entre M. de Cypières et vous, n'est-ce pas, madame ? demanda-t-il au bout de quelques minutes de silence.

— Oui, monsieur, dit-elle, simplement; mon mari avait trente-deux ans de plus que moi.

— Trente-deux ans, répéta insolemment M. Grenier, en voilà une folie !

— Pardon, monsieur, veuillez garder vos observations pour vous. En quoi, du reste, cela peut-il vous intéresser ?

— Encore patience ! vous le saurez tout à l'heure...

« M. de Cypières, paraît-il, vous a fait la vie dure ?

— Jamais.

— Tout le monde le dit.

— Tout le monde se trompe.

— Il était jaloux, probablement parce que vous vous y prêtiez.

— Madeleine se leva.

— Monsieur, dit-elle, je vous ordonne de vous taire ou de sortir.

— Quand ma mission sera terminée, pas avant.

— Mais quelle mission, monsieur ?

Serait-ce de venir dans sa maison insulter une femme honnête, qui n'a plus personne qu'elle-même pour la faire respecter ?

— Tout beau, madame la marquise, gardez vos indignations pour des causes plus légitimes, et tâchez de répondre plus convenablement que vous ne l'avez fait jusqu'ici : car de vos réponses à mes questions dépendent votre honneur et votre liberté.

Il n'y avait plus à douter.

— Madeleine était accusée d'être une empoisonneuse.

Malgré sa conscience si paisible, la jeune femme se sentit envahie de cette épouvante que la justice inspire aux plus sûrs d'eux-mêmes.

Elle devint livide, et d'une voix à peine distincte :

— Vous dites que ma liberté est en jeu, monsieur ? C'est donc que je suis accusée d'une action infâme ?...

— Oui.

— Laquelle ?

— D'avoir empoisonné M. de Cypières pour vous débarrasser d'un mari âgé, soupçonneux, grognon, atrabilaire, et avec lequel la vie n'était pas agréable.

— Tout ceci, monsieur, est atroce et faux. M. de Cypières me plaisait tel qu'il était. Son caractère très droit et encore plus élevé m'inspirait une estime profonde et une affection à toute épreuve. Je l'aimais de toute mon âme, et mon existence entre ma fille et lui avait autant de bonheur que jamais femme l'ait pu rêver.

— Allons donc ! Vous ne dites pas la vérité.

— Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer ? Me suis-je jamais plainte à qui que ce soit ?

— Vous êtes bien trop intelligente pour cela, surtout avec le but que vous poursuiviez.

« Qui a soigné M. de Cypières dans sa dernière maladie ?

— Comme médecin, mon cousin, le docteur Raymond Sintély, Clément Gaube, le valet de chambre de M. de Cypières, et moi.

— Qui le veillait la nuit ?

— Tantôt Clément, tantôt moi.

— Ne vous arrivait-il pas, pendant la nuit, lorsque ce n'était pas votre tour de garde, de vous lever pour aller chez M. de Cypières ?

— Non, je ne l'ai jamais fait, et cela pour une cause très simple : c'est que, en général, je ne me couchais qu'à bout de forces, après avoir veillé une ou deux nuits entières. Alors, je tombais dans mon lit comme une masse, et je ne m'éveillais qu'assez tard dans la matinée.

— Rappelez bien vos souvenirs. Vous vous êtes relevée plusieurs fois, étant couchée, pour aller chez votre mari.

— Madeleine réfléchit.

— Non, monsieur, dit-elle enfin, cela ne m'est jamais arrivé, j'en suis sûre.

— Une personne qui vous a vue affirmer le contraire.

— Eh ! monsieur, si j'étais allée dans la chambre de mon mari malade, pendant la nuit, ne serait-ce pas une chose très naturelle et pourquoi le nierais-je ?...

— Je vais vous le dire. Pendant la nuit, une main criminelle a mis du poison dans la tisane que devait boire M. de Cypières, et cette main, la justice a de fortes raisons pour le croire, — elle a plus que des raisons même, elle en a de preuve, — cette main, madame la marquise, c'est la vôtre.

Telle qu'une bête traquée et arrivée au bout de ses forces, Madeleine jetait des regards éperdus autour d'elle.

Les lèvres tremblantes, la tête douloureuse et tout le sang au cœur, elle se sentait perdue.

A qui demander du secours ?

Ce juge aux yeux louches lui causait une épouvante folle; M. de Vidal détournait la tête; André Bascou, debout contre l'huissier de la porte, ne se soutenait plus que par un miracle de volonté.

— Mais c'est horrible, murmura-t-elle affolée, horrible !...

Elle s'était instinctivement levée. Elle fit quelques pas au hasard, puis, sentant ses forces l'abandonner, elle se laissa tomber sur le premier fauteuil venu, et éclata en sanglots.

Un soupir étouffé, plus désespéré que ses gémissements à elle, lui répondit, venant du jeune commissaire.

Le procureur, de son côté, alla s'appuyer contre la vitre d'une croisée, ne pouvant plus supporter ce spectacle.

Seul Grenier resta impassible; même, le pli de ses lèvres flasques trahissait comme le mouvement imperceptible d'un sourire.

Peu à peu, sous l'empire d'une volonté de premier ordre, les sanglots de Madeleine se calmèrent.

Allait-elle donc se donner en spectacle à ce juge malveillant ?

Veto

DISSIPE L'ODEUR de la transpiration

dit Patricia Such
Garde-malade
Diplômée
Toronto



« Il faut toujours être soignée et même coquette, quand on est garde-malade. Voilà pourquoi Veto est si important pour moi. Car Veto enraye efficacement et avec sûreté l'humidité de la transpiration et chasse toute odeur. Je me sers de Veto chaque jour. »

Veto

SUPPRIME la transpiration

dit Mary Mills
Garde-malade
Diplômée
Montréal



« Je trouve que Veto, le nouveau désodorisant antiseptique de Colgate, est simplement merveilleux pour dissiper l'odeur de la transpiration, tout en étant doublement sûr — sûr pour la peau, sûr pour le linge. Veto est tellement doux, tellement crémeux et facile à appliquer — Rien d'étonnant à ce que les gardes-malades qui en ont fait l'essai, l'aiment deux fois plus que tout autre désodorisant. »

Seul VETO, et aucun autre désodorisant, contient DURATEX, ingrédient nouveau, sûr, exclusif

- Veto est différent de tout autre désodorisant que vous ayez employé auparavant.
- Veto, et Veto seul, contient Duratex, nouvel ingrédient sûr, exclusif.
- N'abîme pas la linge.
- Sûr pour toute peau normale.
- Veto est plus crémeux — se répand, pénètre immédiatement, complètement.

Au comptoir de la pharmacie et des cosmétiques — 25¢ 39¢ 59¢



Reconnu inoffensif aux tissus

NE DURCIT PAS DANS LE POT
Jamais graveleux ni granuleux!

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

V°e

Province

Elle se raidit, essuya ses yeux, et, dans un mouvement de suprême dignité, releva sa tête pâle.

Grenier fit quelques pas, puis, tout à coup, les bras croisés, droit devant elle :

— Alors, lui dit-il, vous avouez ?

Quoique disposée à tout entendre, la jeune femme se leva comme si une décharge électrique l'eût touchée.

— Quoi ? fit-elle, que prétendez-vous que j'avoue ?

— Que vous avez empoisonné M. de Cypières.

— Mais c'est de la folie !... s'écria-t-elle. Moi, une empoisonneuse ?... Et pourquoi, mon Dieu, lorsque j'étais heureuse, lorsque je venais d'être mère, aurais-je commis un crime si lâche, si abominable ?... Personne ne le croira.

— La justice le croit, elle. Et c'est à cause de cette conviction que je suis obligé de lancer contre vous un mandat d'amener.

— Moi, moi, vous m'arrêteriez ?...

— J'y suis forcé.

— Mais puisque je vous jure que je suis innocente !...

— Vous le prouverez plus tard, si vous le pouvez. En attendant, on a affirmé que la mort de M. de Cypières n'était pas naturelle. Le Parquet de Paris a donné des ordres pour s'en assurer. L'autopsie du marquis a prouvé qu'il était mort par le poison. Une lettre de lui vous accuse formellement, des témoins appuient son accusation, rien dans vos réponses ne vous a disculpée : donc, je dois remplir ma mission jusqu'au bout, et vous faire écrouer à la prison de Saint-Justin.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... murmurait la malheureuse, c'est à en devenir folle !...

A ce moment, Bascou s'approcha.

— Courage, madame, lui dit-il ; les plus honnêtes gens sont sous le coup de semblables aberrations de la justice. Vous, il suffira que ceux qui vous connaissent racontent ce qu'ils savent sur vous pour que tout cela se dissipe ainsi que les nuages à l'aube.

L'attitude profondément respectueuse du pauvre garçon, sa voix mouillée de larmes, l'expression de dévouement aveugle répandue sur sa physiologie firent plus sur la pauvre Madeleine que tous les raisonnements du monde.

Eh ! oui, il avait raison, les plus purs, les plus droits y sont exposés !

C'était à elle à rester debout et ferme comme une innocente sans peur et sans reproche, au lieu de trembler et de pleurer ainsi qu'une coupable.

— Que faut-il faire, monsieur ? dit-elle. Et qu'attendez-vous de moi, maintenant ?...

— Veuillez vous habiller, madame, et vous préparer à nous suivre à Saint-Justin.

Elle sortit, ferme et impassible, avec toute sa volonté reconquise, au moins en apparence.

Dès qu'elle fut dans l'antichambre, Jeannie saisit ses mains qu'elle couvrit de baisers éperdus et de larmes brûlantes.

— Vite, dit-elle, venez !...

Elle l'entraînait vers un petit salon tout proche.

— Oh ! ne restez pas sous le coup de cette arrestation, ma maîtresse tant aimée ! lui dit-elle en pleurant à sanglots. Venez, venez... Je vous en prie, je vous en conjure !... Vous, en prison, Dieu du ciel !... J'en deviens folle !

— Tais-toi, et habille-moi. Je suis innocente, et l'innocence, vois-tu, Jeannie, finit toujours par triompher de tout.

— Et si la trame qui vous enserre est plus forte que vous ?...

Madeleine, épouvantée, regarda sa sœur de lait. Alors, elle aussi, elle avait cette idée terrible ?...

Néanmoins, elle se raidit ; il fallait qu'elle restât calme pour être maîtresse d'elle-même.

— C'est la justice et la vérité qui finissent toujours par être les plus fortes, affirma-t-elle.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, il faut fuir !...

— Fuir, et comment ? Tout doit être gardé, va, bien gardé.

Elle souleva le rideau de dentelles, et, montrant à Jeannie le képi d'un gendarme :

— Vois si je n'ai pas raison, dit-elle, la maison est bien surveillée, et de tous les côtés à la fois.

— Oui, mais personne que nous ne connaît le souterrain qui va déboucher dans les landes, à trois kilomètres d'ici, personne qu'André Bascou, et lui, au contraire, dirigera les recherches d'un autre côté... Vous attendez dans la cachette jusqu'à la nuit... Dès que les ténèbres seront profondes, une voiture sera à l'entrée du passage ; en quelques heures, vous gagnerez les montagnes, et de là l'Espagne... Rapportez-vous-en à moi, je répons de tout.

Les yeux de Madeleine brillèrent.

— Les coupables seuls s'enfuient, dit-elle ; les innocents, forts de leur conscience, restent. Je ne ferai rien pour donner raison à ces horribles accusations. Non, rien, ajouta-t-elle avec une singulière énergie, devrais-je en mourir !... Allons, viens m'habiller.

La fidèle servante dut obéir. Mais, après avoir vêtu sa maîtresse, elle s'apprêta également et fit apprêter Seconde, la nourrice, ainsi que la petite Léone.

Madeleine ne fit plus aucune objection. Du reste, pouvait-il lui venir dans l'esprit qu'elle laisserait sa fille derrière elle, sans elle ?...

Le juge et M. de Vidal s'étaient concertés.

Il venait d'être convenu entre eux que Mme de Cypières ferait la route de la Roche-Morte à Saint-Justin dans une de ses voitures, à elle, tandis que les magistrats reprendraient le véhicule qui les avait amenés.

Bientôt Madeleine reparut, enveloppée d'un manteau, la tête couverte d'un chapeau au long voile de veuve.

Derrière elle, venait Seconde Labrenne portant la petite fille dans ses bras.

A la vue de la nourrice, M. Grenier eut un mauvais sourire et d'un regard cruel enveloppa la mère et l'enfant.

La marquise saisit au passage le regard du juge.

Une lueur subite, une perception spontanée de l'infamie turpitude dont elle allait être victime éclaira sa pensée.

— Ma fille !... s'écria la malheureuse en étendant le bras comme pour la protéger. Oh ! qu'est-ce que vous méditez contre ma fille ?...

Ses yeux s'arrondirent, ses traits se crispèrent, elle se précipita comme une folle vers Jeannie qui arrivait.

— Au secours ! balbutia-t-elle, éperdue. Au secours !... Ma fille est en danger ! Protégez-la, sauvez-la, toi qui es libre !...

Une convulsion tordit son corps souple et charmant. M. de Vidal se précipita pour la recevoir dans ses bras. Sans lui, elle fût tombée sur le sol.

— Courage, madame, lui dit-il, comme l'avait fait André Bascou quelques minutes auparavant. S. M. de Cypières a lancé contre vous l'horrible accusation qui vous fait arrêter dans ce moment-ci, il l'a probablement fait dans un instant de folie. Mais la justice, qui est impartiale et honnête, reconnaîtra votre innocence. Ne vous effrayez pas d'elle. Les coupables seuls la craignent. Une femme telle que vous doit, au contraire, la désirer. Elle saura vous laver d'indignes accusations. Loin de vous avilir, elle vous fera remonter d'autant plus haut dans l'estime des gens d'honneur que vous aurez plus souffert. Mais pour cela, faites appel à toute votre volonté, afin de ne pas vous laisser abattre.

— Oh ! je veux bien, monsieur, je vous crois... je vous suis profondément reconnaissante de vos bonnes paroles. « Mais ma fille ?... ma fille ?... Il ne lui arrivera rien, au moins ?... »

M. de Vidal, qui avait deviné l'intention du juge, n'eut pas le courage de répondre.

Madeleine, reprise de toutes ses angoisses, timidement, douloureusement, continua, la voix à peine distincte :

— On me la laissera, n'est-ce pas ?... Gredinier se chargea de lui apprendre l'horrible vérité.

— En prison ?... fit-il. Vous voudriez que votre fille allât en prison avec vous ?... Ce n'est pas admissible.

La marquise tomba sur un fauteuil, la gorge pleine de rauques sanglots.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, je l'avais deviné !...

Tout à coup, elle se leva et se dirigea vers le juge.

— Monsieur, dit-elle, au nom de vos enfants, si vous en avez, ne me séparez pas de ma fille !... Je vous en conjure, vous me tueriez !... Si vous saviez, je n'ai qu'elle au monde !... Qui voulez-vous qui la soigne, qui l'aime, qui la berce ?... Oh ! pitié, monsieur, pitié... Elle ne tiendra pas beaucoup de place là-bas, et ne fera pas beaucoup de bruit, elle est si sage !... Mais ne me l'enlevez pas, non, j'aime mieux mourir !...

Bascou pleurait. M. de Vidal contenait à grand-peine l'émotion qui l'étreignait. Jeannie, dans un coin, s'était placée devant la nourrice et paraissait disposée à sauter sur le premier qui ferait mine de s'approcher de l'enfant.

Mais Grenier était décidé à tout pour la circonstance et, de plus, il était cruel par nature. Aussi, retourna-t-il le couteau dans la plaie de la malheureuse mère.

— Vous parlez d'élever et de soigner votre fille, dit-il, et vous n'avez pas même su la nourrir. Il fallait, surtout avec votre santé, lui donner votre lait ; aujourd'hui on ne vous l'enlèverait pas.

— Mon Dieu ! s'écria Madeleine en sanglotant plus fort, c'est que c'est vrai que je ne l'ai pas nourrie !... Mais ce n'est pas ma faute, mon mari s'y est opposé si formellement !... O Horace ! Horace ! pourquoi ne vous ai-je pas résisté ?... Comme je suis punie !... Moi qui avais déjà tant souffert de la donner à une autre !...

Elle écarta Jeannie, prit Léone dans les bras de la nourrice, et, la pressant sur son cœur, elle répétait en la couvrant de baisers :

— O mon pauvre trésor, dont la venue a failli me rendre folle de bonheur, pouvais-je penser que tu me ferais tant souffrir !

Ses larmes chaudes inondaient son beau visage, couverts de la pâleur des morts ; ses sanglots déchiraient l'âme.

A bout de tout, elle ne pouvait plus que dire presque inconsciemment :

— Laissez-la-moi !... Je vous en conjure !... Laissez-la-moi !...

Mais le juge trouvait que cette scène, en se prolongeant, devenait fatigante.

Sournoisement, il passa derrière le fauteuil où la jeune femme s'était abîmée, tenant toujours sa fille dans ses bras ; il s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit et appela les gendarmes en faction au bas du perron.

Ceux-ci arrivèrent vite dans l'immense pièce.

A leur vue, un grand tremblement saisit Jeannie, ses yeux brillèrent d'une lueur sinistre, elle se ramassa sur elle-même, prête à défendre sa maîtresse par tous les moyens possibles.

Mais M. de Vidal, qui avait deviné ses intentions, l'arrêta, la saisissant par le poignet.

— Pour Dieu ! lui dit-il très bas, restez tranquille, autrement on vous arrêterait aussi !...

— Tant mieux, je suivrai madame. — Et ici, qui soignera sa fille, qui veillera sur elle ?...

— Mon Dieu ! quel malheur !... Que faire ?

Vous devez calmer votre maîtresse, lui affirmer que vous la remplacerez auprès de l'enfant ; lui dire enfin tout ce que votre cœur trouvera... Mais hâ-

tez-vous, ou bien elle va perdre la raison.

En effet, depuis l'entrée des gendarmes, Mme de Cypières n'était plus la même; les yeux étincelants, les lèvres blanches, les dents serrées, elle pressait Léone contre elle comme une femme dont les idées se troublent.

— Venez, madame, dit l'un des deux gendarmes pour obéir au signe impérieux du juge d'instruction, mais la voix étranglée d'émotion; venez, nous ne voulons pas vous faire de mal, ni à la petite non plus.

En disant ces mots, il tenta de prendre l'enfant.

Madeleine, qui s'était levée, recula, poussant des éclats de rire de folle.

Jeannie, aussi pâle qu'elle, l'entoura de ses bras.

— O madame, balbutia-t-elle, éperdue. Madeleine... au nom du ciel, calmez-vous!... Vous n'étiez qu'une sainte, ces gens-là font de vous une martyre... Ne leur résistez pas, ils ont la force pour eux... Obéissez, je vous en conjure à genoux...

D'une voix mourante, Mme de Cypières répondit:

— Me séparer de ma fille? Jamais!

— Pour la leur donner à eux, non. Mais à moi qui vous adore, remettez-la, confiez-la.

« Je l'aime comme vous, vous le savez. Et, moi vivante, nul ne la touchera, je vous le jure sur la tombe de ma mère qui vous a nourrie.

Madeleine n'avait plus de forces.

Sans faire un mouvement, elle laissa Jeannie lui prendre Léone. On eût dit qu'elle ne comprenait plus, qu'elle ne sentait plus rien.

Cependant, de son grand œil sec et brûlant, elle ne perdit aucun des gestes de l'excellente fille.

Elle la vit qui, après avoir remis l'enfant à Seconde Laberrenne, poussait celle-ci doucement vers la porte.

Mais lorsque le battant se fut refermé derrière elle, quand la lourde draperie fut retombée et que le pas de la paysanne se fut perdu dans les longs corridors, alors la neige qui couvrait les joues de la marquise blanchit encore, un large cercle noir entourant ses yeux immenses, elle inclina sa tête endolorie et, ainsi que la plus belle des fleurs coupées, elle tomba sur le tapis sans un cri ni un soupir.

Jeannie s'abattit aussitôt à ses pieds, essayant de la faire revenir à elle.

— Laissez, mon enfant, lui dit M. de Vidal, ne lui faites pas reprendre connaissance, ce serait trop cruel!...

Et, s'adressant à Gredinier:

— Je vous conseille, monsieur, lui dit-il, de la faire emporter même dans cet état, si vous voulez qu'elle arrive vivante à Saint-Justin...

Puis, tournant sur ses talons, il sortit vivement du salon.

M. Grenier, en effet, suivit l'avis du procureur.

Madeleine fut transportée évanouie dans un des landaus de la Roche-Morte. On l'installa comme on put dans le fond de la voiture, tandis qu'un gendarme et André Bascou s'asseyaient tous deux sur la banquette de devant.

Un peu avant d'arriver à destination, elle revint à elle.

— Où suis-je? demanda-t-elle au commissaire.

La vue du gendarme lui rendit le sentiment de son horrible situation avant même que le jeune homme eût pu lui répondre.

— Mon Dieu! ma fille!... sanglot-elle.

André lui prit les mains:

— Jeannie veille sur elle, dit-il. Soyez tranquille, il ne lui arrivera rien. Pour elle, pour la revoir plus tôt, pour lui revenir avec votre pureté sans tache, et en ayant raison de toutes ces infamies, calmez-vous, retrouvez votre volonté. Il le faut à tout prix...

Malgré l'horrible désespoir qui la brisait, la marquise essaya de suivre ce conseil. Elle essuya ses yeux, se raidit

en un appel d'énergie folle, et, rendant à André la pression de sa main loyale.

— Jeannie ne suffira pas à la protéger, dit-elle; si vous voulez que le courage me revienne, jurez-moi de veiller sur elle, vous aussi.

— Vos désirs sont des ordres pour moi, madame. Dès demain, je m'installerais à la Roche-Morte.

— Merci, répondit simplement Madeleine.

Quelques minutes après la voiture s'arrêtait devant la prison de Saint-Justin, et la marquise de Cypières, la plus grande dame du pays, belle comme les anges, dans la gloire éblouissante de sa jeunesse, fut écroulée sur le registre crasseux de la prison, au-dessous du nom d'un misérable vagabond arrêté la veille au moment où il dévalisait un poulailler.

C'en était fait, Madeleine était séparée du monde entier, prisonnière... au secret.

VI — LE DEVOIR CRUEL

L'abbé SINTÉLY venait de dire sa messe à Sainte-Clothilde avec le recueillement infini qu'il mettait à tous les actes de son ministère, quand, après son action de grâces, un sacristain lui remit un billet qu'un commissionnaire venait d'apporter.

Charles regarda la lettre et sourit.

Il reconnaissait en effet l'écriture de Raymond.

Il déchira l'enveloppe, parcourut du regard les quatre lignes qui étaient tracées sur une feuille blanche, et aussitôt, étouffant un cri de suprême angoisse, il dut s'accrocher à la boiserie d'une stalle pour ne pas tomber.

Le curé, qui était son ami et avait pour lui une estime toute particulière, vit d'émotion qui le bouleversait.

Il se précipita vers lui.

— Qu'avez-vous, Sintély? lui demanda-t-il avec le plus vif intérêt. Vous arrive-t-il donc quelque malheur?

Pour toute réponse, Charles lui tendit la lettre qu'il venait de recevoir.

Le doyen lut à demi-voix les lignes suivantes:

« La justice est chez moi, m'accusant d'avoir empoisonné M. de Cypières. Accours vite me défendre, car je deviens fou.

« RAYMOND. »

— Ah! mon Dieu, mon pauvre ami! s'écria le curé presque aussi bouleversé que son vicaire. Mais c'est horrible, cela...

« D'autant plus horrible que c'est une épouvantable erreur! Votre frère est la droiture et l'honneur mêmes!... Courez, mon cher abbé, allez sur-le-champ auprès de lui... »

Charles serra à la briser la main qui se tendait vers la sienne.

— Oh! monsieur le curé, balbutia-t-il à bout de forces, quel bien vous me faites, et comme je vous remercie!...

— De quoi?... Par exemple!... De vous dire que votre frère et vous, vous êtes les gens les plus estimables que je connaisse?...

« Mais ce n'est que la très brève expression de la vérité, et s'il faut vous prouver ma profonde sympathie par quelque moyen qui soit en mon pouvoir, comptez sur moi. Mais allez vite chez votre frère... le pauvre garçon doit avoir un rude besoin de vous. Nous causerons à votre retour.

Charles arrivait au seuil de la pièce. Le curé courut vers lui.

— Surtout, courage, n'est-ce pas, Sintély, lui dit-il. La loyauté et la vérité finissent toujours par triompher de tout. Les gens sans reproche peuvent recevoir n'importe quelle épreuve, ils ne doivent jamais se laisser abattre.

Le jeune homme le remercia de nouveau, et s'éloigna dans la direction de la rue de Grenelle.

Il était atterré.

Eh! quoi, ce malheur, tant redouté depuis la confession de M. de Cypières, arrivait.

Mais ce n'était pas sur Madeleine qu'il tombait, c'était sur Raymond, ce frère si profondément aimé par lui...

Devenait-il fou?... Raymond accusé!...

Par qui? Comment? Mais alors, le marquis lui avait caché la vérité?

Il lui avait dit que celle qu'il avait dénoncée était sa femme, la jeune marquise...

Charles s'en souvenait encore, hélas!...

Il y avait assez pensé et repensé depuis, durant ces longues nuits sans sommeil où cette terrible épée suspendue sur la tête de la sainte et pure jeune femme avait fait asseoir à son chevet l'affreuse et désolante insomnie.

Non, il n'avait pu l'oublier, puisque aucune autre pensée n'avait été capable, depuis lors, de chasser cette odieuse obsession.

Mais Raymond, Dieu du ciel!... Raymond englobé dans cette calomnie!...

C'était à en perdre la raison!...

M. de Cypières, dans la lettre fatale, les avait donc accusés tous les deux?...

Ah! le malheureux, le malheureux!

Charles arriva rapidement au coin de la rue de Grenelle, à l'endroit où elle rejoint la rue des Saints-Pères.

Dans l'immeuble d'angle, Raymond habitait l'entresol, meublé avec une élégance sévère, de haut goût.

Au coup de sonnette de l'abbé Sintély, un vieux valet de chambre vint ouvrir.

— Ah! monsieur, murmura-t-il, quel horrible malheur... mon maître va en perdre la raison, pour sûr!

Charles entra.

— Où est-il? demanda-t-il, la gorge serrée et les jambes molles.

— Dans sa chambre à coucher, au milieu d'un tas de gens qui fouillent ses papiers, bousculent tout, posent des questions à rendre fou, et agissent ici comme s'ils étaient chez eux.

Presque aussitôt un homme au visage intelligent, aux yeux très fins, à l'encolure un peu épaisse, apparut sous une des portières abaissées.

Charles, qui l'avait déjà vu, le reconnut. C'était M. Villard, le chef de la Sûreté.

— L'abbé Sintély, n'est-ce pas? fit-il en s'inclinant; et vous venez?...

— Voir mon frère, relever son courage et lui dire qu'un honnête homme tel que lui sortira à honneur de la terrible épreuve qui lui est imposée.

Le chef de la Sûreté, remué par l'expression profondément désespérée du jeune prêtre, lui répondit:

— On ne devrait pas vous accorder cette autorisation-là, car M. Sintély, maintenant, ne doit plus communiquer avec personne jusqu'à ce que l'instruction soit close; mais en considération de votre caractère, entrez, monsieur l'abbé, et puisque votre vocation est de consoler ceux qui souffrent, consolez votre frère... Il en a bien besoin... Il est bien abattu!...

Charles releva son visage crispé de douleur:

— Est-ce que vous trouvez cela étonnant, monsieur le commissaire? dit-il. Et croyez-vous qu'un innocent qui ne s'attend à rien, qui dort tranquille dans la paix de sa conscience, ne doit pas recevoir un coup de massue capable de le tuer, en se voyant accuser d'un crime si odieux et si lâche?

— Alors, en votre âme et conscience, vous le croyez innocent?

L'abbé ferma les yeux, devint aussi pâle que pour mourir, et d'une voix désespérée, mais empreinte d'une profonde et assistante vérité, il répondit simplement:

— Ah! Dieu, oui, Raymond est innocent!...

Le chef le regarda d'une certaine façon. Charles, troublé et chancelant, ne le remarqua pas.

Il se dirigeait vers le salon. Villard l'arrêta.

Quand des heures indues vous punissent au réveil—



Ou qu'un foie dérégulé vous dit sa façon de penser—



Quand votre appareil digestif devient dérangé et embarrassé—



C'est le moment de prendre du

SAL HEPATICA



Le laxatif salin, rapide, inoffensif qui combat aussi l'excès d'acidité gastrique!

Deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau donne un soulagement rapide—habituellement en moins d'une heure. Et ce soulagement est plus complet car, en plus de son action laxative bénigne, Sal Hepatica combat aussi l'excès d'acidité gastrique—ce qui aide à vous remettre d'aplomb plus rapidement. Sal Hepatica a bon goût et est facile à prendre; il n'incommode pas ni ne laisse d'effet désagréable. Efficace dans un grand nombre de malaises, Sal Hepatica est le laxatif familial par excellence. Procurez-vous, dès aujourd'hui, une bouteille de ce laxatif rapide, inoffensif chez votre pharmacien.

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

LE LAXATIF DOUX... RAPIDE À DOUBLE ACTION

SAL HEPATICA

— Veuillez ne pas entrer dans cette pièce, monsieur l'abbé, lui dit-il. Monsieur le juge d'instruction et le substitut apposent leurs scellés dans le salon et dans le cabinet de votre frère.

Le prêtre se détourna et pénétra dans la salle à manger, au bout de laquelle, également, donnait la chambre de Raymond.

— Assis sur une chaise, les deux coudes appuyés sur une petite table et la tête cachée dans ses mains, le jeune homme n'avait pas entendu la porte s'ouvrir.

— Raymond! appela Charles doucement.

Le médecin se dressa, et à l'aspect de ces yeux si doux qui le regardaient avec une tendresse si profonde, il n'eut que la force de tomber dans les bras que lui ouvrait son frère.

— Ah! Charles!... mon pauvre Charles!... balbutia-t-il.

Et sans pouvoir ajouter un mot, incapable de se contenir davantage, il éclata en sanglots.

Charles le soutenait, caressait doucement ses cheveux, ainsi qu'une mère l'eût fait, et tout bas murmurait:

— Ah! mon pauvre petit!... mon pauvre petit!...

Enfin, le jeune homme se redressa, ce trop-plein de son cœur qui s'en était allé avec ses larmes lui avait rendu une partie de son courage.

— Tu sais, Charles, que je suis accusé d'avoir empoisonné M. de Cypières, dit-il avec une indignation profonde.

— Les quelques lignes que tu m'as envoyées me l'ont appris.

— Mais je suis la victime de quelque erreur abominable, peut-être de quelque épouvantable embûche... Dans tous les cas, je suis un honnête homme, incapable même d'avoir la pensée d'une action si lâche...

Ce fut au tour du prêtre de tressaillir jusqu'aux entrailles.

— Eh! je le sais bien, grand Dieu! balbutia-t-il en portant les deux mains à son cœur.

Raymond poussa un cri.

— Tu le sais, Charles, dit-il, tu sais que je suis innocent, tu sais peut-être aussi quel piège m'a été tendu... Ah! mon frère bien-aimé, si tu connais quelque chose de ce mortel secret, au nom de ton amour pour moi, dis-le... dis-le, je t'en supplie à genoux, sauve-moi de l'horrible malheur qui me menace!

Il était, en effet, tombé à genoux devant son frère, et il embrassait ardemment les mains du jeune prêtre.

Charles se dégagea.

On eût dit que toute sa vie s'en allait. Un suprême effort lui permit de prononcer quelques mots:

— Mon pauvre Raymond, tu te méprends au sens de mes paroles. Je ne sais rien... non rien... au moins comme tu l'entends... Rien, sinon que tu es honnête... tout ce qu'il y a de plus honnête.

Sa voix était entrecoupée, il n'osait fixer le jeune homme.

Mais celui-ci, maintenant que la première commotion était passée, sentait revenir en lui sa lucidité et son intelligence.

Pendant que l'abbé parlait, il le regardait, l'observait, le scrutant jusqu'au fond de l'âme.

Non, Charles ne disait pas la vérité.

Le tressaillement douloureux de ses fins sourcils; le pli profond creusé subitement au coin de sa bouche; son regard, toujours si droit, qui s'en allait vacillant et affolé, toutes ces choses l'affirmaient à Raymond.

— C'est ton appréciation, cela, dit-il. Je n'ai jamais douté que tu puisses avoir une autre opinion sur mon compte. D'ailleurs, nous avons le même sang dans les veines, et quoique la distance qui nous sépare comme âge soit très légère, je suis bien plus ton fils que ton frère, le fils moral de ton cœur, de tes soins, de tes principes. Honnête

tu es, honnête tu m'as fait. La question n'est pas là.

« Laissons de côté ce que tu penses de moi et dis-moi ce que tu sais. Car tu sais quelque chose, sinon tout, ta première exclamation me l'a appris.

— Je ne sais rien, dit Charles en fermant les yeux, tandis que sur son visage livide passaient les mêmes contractions que si un fer rouge lui eût labouré les côtes.

Raymond s'indigna.

— Allons donc! fit-il violemment, ce n'est pas possible, je ne te crois pas. Tu as pénétré auprès de M. de Cypières, tu es resté seul avec lui, et cela plus d'une fois. Il t'a parlé intimement, sincèrement. J'en ai la conviction.

« Même, en y pensant, je me souviens de l'apaisement qui est résulté pour lui de ta première visite. Cet apaisement n'a pu venir qu'à la suite de confidences qu'il t'avait faites.

Charles était de plus en plus pâle. Le cercle noir qui soulignait ses yeux d'azur se fonçait, s'approfondissait davantage à chaque parole du jeune médecin. Celui-ci, s'apercevant de cette suprême émotion, continua:

— Oui, c'est cela, c'est bien cela!... Tu as été son confident.

« A son heure dernière, tu étais encore auprès de lui; tu y es resté longtemps, très longtemps même... Assez pour bien connaître tous les replis de cette âme soupçonneuse et violente, tous les secrets de cette conscience que la passion n'a peut-être pas laissée pure.

« O Charles, mon ami, mon frère... tu vas me sauver!... Par toi je vais être lavé de ces soupçons odieux qui me souillent et me rendent fou.

« Mais qu'as-tu?... Tu baisses la tête!... Ta pâleur augmente...

« Hésiterais-tu, par hasard?...

Charles, cramponné à l'une des colonnes du lit, ses yeux ne quittant plus un grand christ d'ivoire sur les pieds duquel leur mère, Mme Sintély, avait rendu le dernier soupir, Charles endurait toutes les tortures de l'enfer.

— Le devoir est cruel! murmura-t-il très bas, à bout de forces.

Raymond l'entendit.

— Tu parles de devoir, fit-il en le regardant étonné, ne comprenant pas ce que le jeune prêtre voulait dire.

« Il y en a un pour nous, dans ce moment-ci, c'est de nous laver de l'horrible accusation qui pèse sur notre nom. Ah! Charles, si tu savais ce que j'ai souffert depuis quelques heures!

« Comme je m'éveillais ce matin, les magistrats sont venus, envahissant mon appartement. Je ne comprenais rien à leurs questions, à leurs interrogatoires, à leurs enquêtes... Mais je répondais tout de même, disant la vérité, car je n'ai jamais menti.

« Alors, sais-tu? malgré ma loyauté, ma réputation irréprochable, ma vie d'honnête homme, ils ne m'ont pas cru!... Ils m'ont flagellé de leurs doutes, de leurs questions.

— Que t'ont-ils dit?

— Que M. de Cypières était mort em-

poisonné; l'autopsie a été faite en Gascogne et l'a prouvé.

— Mon Dieu! soupira l'abbé éperdu.

Raymond reprit:

— Madeleine et moi, continue l'accusation, l'avons seuls approché, et par conséquent la justice en déduit que nous sommes les empoisonneurs...

« Par une fatale coïncidence, en fouillant dans mon cabinet, les magistrats ont découvert toute une collection de plantes, de fleurs, de poudres, toutes des toxiques violents venant de l'Inde, notre pays d'origine, et que je me suis amusé à recueillir pour les études que je fais sur notre lieu de naissance. Mais cela, le juge ne l'admet pas, il aime mieux croire à un but criminel, lâche et infâme de ma part!

— Quelle fatalité!... balbutia Charles, atterré.

— Oui, une fatalité terrible, atroce, épouvantable, et qui nous perdra. Madeleine et moi, si tu ne dis pas ce que tu sais. Car une convoitise insatiable est allumée autour de ces millions de Cypières que Madeleine possède aujourd'hui. Et pour les conquérir, rien ne coûtera à ceux que je soupçonne; rien, ni les mensonges, ni les faux témoignages, ni les serments prévaricateurs.

— Tais-toi, Raymond, tais-toi! s'écria l'abbé, effrayé des paroles de son frère. Il est dit: Ne juge pas pour n'être pas jugé.

— Eh! j'ai bien le droit de juger, sur mon âme! Je ne suis pas prêtre, moi, et quoique accusé, ma conscience est assez pure pour que je dise tout ce que je pense.

« Ne comprends-tu donc pas que, pour arriver à cette fortune colossale que Madeleine détient, il faut la rayer du nombre des vivants, afin de s'emparer de sa fille d'abord, de ses millions ensuite.

« Moi, son défenseur naturel, son plus proche parent, on me réduit à l'impuissance en me déshonorant aussi.

« Et devant ce suprême danger qui nous menace, Charles, tu hésites, tu pleures, tu balbuties des paroles confuses et indistinctes. Mais tu ne m'aimes donc plus, alors?... Cette robe que tu portes a étouffé en toi ton cœur, ton amour pour moi, même tes principes d'honneur, puisque ton nom, qui est le mien, va être traîné dans la boue?...

Très pâle, mais la tête auréolée par l'expression que devaient avoir les martyrs dont le fer rouge déchirait les chairs vives. Charles répondit, presque malgré lui, en serrant fiévreusement les mains de son frère:

— Tais-toi, malheureux, n'ajoute pas un mot, tu blasphèmes et tu me tues!

Il passa son mouchoir sur son visage livide où coulaient de grosses gouttes de sueur, et sans laisser à Raymond le temps de répondre, il continua plus bas:

— Qui te dit que ce n'est point pour rester fidèle à cet honneur dont tu évoques le nom, que je me laisse, depuis une heure, broyer le cœur sans répondre, que mes lèvres restent et doivent rester closes?

— Allons donc! il n'y a qu'un honneur en ce moment-ci pour nous, et c'est de l'autre côté qu'il est en jeu, pas ailleurs! Une accusation monstrueuse pèse sur moi, un mot de toi peut la faire tomber: ce mot, il faut le dire!

Puis, s'apercevant tout à coup que son accent dur et impérieux apportait une blessure nouvelle au cœur de son frère déjà si malheureux, il courut vers lui et, l'enlaçant de ses bras:

— O Charles, dit-il, pardonne-moi, je souffre tant!...

Il se mit de nouveau à sangloter, puis tout à coup relevant la tête:

[Lire la suite au prochain numéro]

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



EMILE BOUFFARD est à l'Arcade depuis le 1er novembre 1939. A cette date on débutait avec *La Dame aux Camélias*. Depuis la fondation, il s'occupe de la régie et depuis quelques années de la mise-en-scène. C'est en juin 1935 qu'il débuta au théâtre à Montréal avec les *Chevaliers de la Rampe* qu'il fonda. Puis ce fut la Renaissance Théâtrale et Le Petit Théâtre. Répétons qu'il est Simon Vernet de "Jeunesse Dorée".

DANS L'ARCTIQUE

[Suite de la page 5]

ethnographes sont naïfs! Pendant qu'on attèle la femme arrive et parle à son tour:

— Je voudrais du KOAK.

Pour le coup, je saute. Nous sommes revenus de la chasse il y a 15 jours. Kapi avait dix-huit caribous et moi, seulement deux. Où diable ont-ils mis toute cette viande? Il me revient à l'esprit qu'on a festoyé ces derniers jours dans les iglous et maintenant on vient voir Kablouna, la vache à lait!

Enfin, nous partîmes pour ce long voyage de quatre cents milles, aussi simplement que pour une promenade d'une heure, sans un au revoir pour la femme rentrée dans l'iglou, sans se retourner...

Au soir du quatrième jour nous atteignons les Baraques. Dans une gloire de lumière, le soleil disparaît au nord. La glace prend des teintes d'opale. C'est l'heure où, dans les villes, les hommes s'amuse. Ici, tout se tait. Derrière les roches, points blancs sur la neige, les perdrix endormies rêvent à la couvée prochaine. Un Siksik atardé se mire en buvant dans la première eau libre, puis s'enfuit gracieux, agile. Je le vois dans les herbes, devant sa porte, assis sur sa longue queue. Une dernière fois, il se dresse, scrute les alentours puis disparaît. C'est le silence.

Seule, la neige, devenue plus pure, craque faiblement sous le traîneau.

Il ne fait pas nuit. C'est un jour sans ombre et sans clarté et nous avançons dans ce monde de rêve, image de la terre à son premier ou à son dernier jour.

A l'Orient, perché sur les hauteurs à la neige déjà rare, un immense iglou d'argent se détache sur le ciel mauve. Insensiblement sa forme se complète et la lune s'élève majestueuse et tranquille.

Soudain, les chiens ont humé l'air. Un souffle du Nord a coupé leur route: les museaux se dressent, les narines s'ouvrent pour capter le message. Kapi

rejette son capuchon et se penche; il ne peut comprendre le code de l'air mais il comprend ses chiens. Nanaktou, en tête, a senti l'accord tacite de l'homme: sans attendre l'ordre il coupe à droite et file vers la terre: nous ne voyageons plus, nous chassons.

Le bord de l'Inlet est à plus d'un demi mille. A mesure que nous avançons, l'allure se précipite. Nous scrutons avidement la terre: ombres dans l'ombre, où sont les caribous? Et brusquement, le vent cesse, le team s'arrête, indécis.

Mon compagnon monte sur une colline et redescend, vexé: *Tuktuk i tok* (pas de caribou!)

Il n'y a qu'à camper et dormir, mais cette aventure, qui risque de tourner à la mésaventure, intrigue l'esquimo. Me laissant à l'installation, il part à la découverte. Je le vois bientôt réapparaître, silhouetté sur les hauteurs, bras levés au-dessus de sa tête: les ramures de caribou!

La horde est à quelques centaines de verges seulement, non pas dans le vent, mais sur notre gauche.

Faut-il dire la suite? Très bien placés pour la nuit sur un plateau aux abords dégagés les caribous dorment. Une marche d'approche lente et pleine de précautions nous mène à bonne portée... et alors:

— Feu!

Au premier coup, toute la horde est debout. Au deuxième, un jeune dévalle comme un fou sur trois pattes et s'abat dans les roches. Les autres se groupent pour fuir mais les paupières sont encore lourdes de sommeil, la salve se précipite: pan, pan, pan! Deux, trois, quatre statues restent sur place puis se couchent lentement. Enfin, le gros de la troupe s'élançe sur la glace et traverse l'Inlet, poursuivi par les clameurs de nos chiens: à voir tant de viande nos bêtes sont déchaînées!

Deux jours après, notre attelage, dans une forme excellente, aux lèvres

le sourire modeste et satisfait des grands triomphateurs, nous arrivions à Baker Lake.

Le Canada tout entier a entendu parler et a suivi le progrès de l'expédition dite des Musko, de l'armée et de l'aviation canadienne. Après son passage, le poste semble avoir repris son visage d'autrefois: il y a la H.B.C., les Missions, la Police... il y a aussi quelque chose de plus. Il semble que cela vient avec les gros avions aux pneus armés de fer qui atterrissent journellement sur la piste de glace... Kapi est très intéressé par ces énormes machines bruyantes et rapides, mais comprend-t-il, à travers elles le génie d'une nation jeune qui pousse ses bras vigoureux jusque dans l'empire du vent et des glaces?

Jusqu'à l'an dernier, nous sommes en 1946, Baker Lake était un poste très retiré, à une sorte de bout du monde mystérieux et parfois tragique, un de ces endroits où l'on meurt encore de faim et de froid en ce vingtième siècle... Un ou deux bateaux venaient en été lui apporter son ravitaillement d'une année et, après la période fiévreuse du déchargement, tout retombait dans le silence. Les postes de la côte faisaient figure de capitales; maintenant, tout est changé, Chesterfield Inlet est le parent pauvre, Baker Lake reçoit les journaux de la semaine, la civilisation est à sa porte; les optimistes disent: Le Nord n'existe plus; les pessimistes: "On n'est plus tranquille."

Comme toutes les transformations inéluctables, mieux vaut accepter celle-ci de bon coeur. Plus de confort, plus d'aisance, plus de sécurité aussi en résultent. Quoi qu'on en dise, ce pays très pauvre consomme encore plus qu'il ne produit: le TIGMICHOU est une artère par laquelle lui arrivera un sang nouveau et nourrissant. Et d'ailleurs, pourquoi se plaindre? en avez vous assez des vapeurs d'essence et des bruits insolites? on charge la traîne... et en route! Au détour de la pointe le poste disparaît, le monde nouveau se fonde dans l'ombre du soir... Le grand silence de la terre stérile nous absorbe tandis que le retour commence. Il fait frais, la nuit sera belle pour voyager. Kapi est heureux: il sourit en tapant sur un gros paquet: "Ma femme sera contente; c'est de la bonne toile."

J. MICHÉA

Baker Lake, 14 mai 1946.

LES YEUX D'UN MORT PEUVENT...

[Suite de la page 7]

"Ceci est pour certifier que M. "X", telle adresse, a signé une demande qui est dans nos dossiers et qui autorise un médecin ou un chirurgien à enlever ses yeux immédiatement après sa mort au nom de la Dawn Society. Ces yeux seront greffés à des aveugles souffrant de cornée. — THE DAWN SOCIETY.

Quand un membre de la Société meurt, voici ce qui est fait: 1° on s'assure de l'identification du membre au moyen de la carte qu'il porte continuellement sur lui; 2° on fait tenir un télégramme à la Société afin de savoir où expédier les yeux; 3° on demande un médecin qui enlève les yeux et les dépose dans un petit bocal en verre qu'il place dans un réfrigérateur et, 4° quand la réponse au télégramme arrive, on expédie, de préférence par avion, le bocal avec les deux yeux.

Le médecin est acquitté de ce service directement par la Société qui accorde jusqu'à \$10. La Société se charge de payer les télégrammes et les frais de l'expédition.

Et ainsi, une personne, un aveugle de plus peut voir la lumière!

Une paire d'yeux peut servir à plusieurs aveugles souffrant de la cornée. Le 12 décembre 1945, Margaret Eramnus, de Johannesburg, Afrique-du-Sud, parcourut en avion une distance de 12,000 milles. On a posé une nouvelle cornée à l'oeil gauche de cette enfant de 12 ans qui, maintenant, voit avec cet oeil. Elle attend une nouvelle cornée pour l'oeil droit.

Après avoir été aveugle pendant 10 ans, Claude Woode, de Tacoma, Washington, a recouvré la vue grâce à des spécialistes qui pratiquèrent onze opérations délicates (c'était un cas très spécial) et lui greffèrent les yeux d'une femme mortellement blessée dans un accident d'auto. Il entra immédiatement à titre de machiniste, son ancien métier, dans les chantiers navals de Seattle et Tacoma.

Si vous étiez aveugle, aimeriez-vous qu'une personne vous laissât, par testament, ses yeux afin que vous puissiez voir à votre tour? Voilà une question qui ne demande pas de réponse car la poser c'est y répondre.

ARTHUR PRÉVOST



dit
J. O'Brien, Chef,
Lakeledge Inn,
Waverly, N.-E.

UNE TRÈS BONNE SAUCE POUR SALADE DE POISSON

Essayez cette excellente mayonnaise avec vos salades de homard, de crevettes et de saumon — ou avec d'autres genres de salades.

- MAYONNAISE DE J. O'BRIEN, CHEF**
- 2 jaunes d'oeufs
 - 1 chopine d'huile d'olive ou autre
 - 2 c. à s. vinaigre
 - 1 c. à thé de sel
 - 2 c. à s. jus de citron
 - 1 c. à thé de moutarde en poudre
 - 1 pincée (petite) de poivre rouge

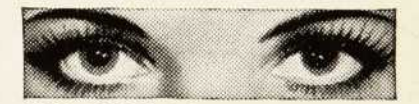
Mettez les jaunes d'oeufs froids dans un bol froid. Ajoutez la moitié de la moutarde. Remuez jusqu'à ce que les jaunes soient bien cassés. Ensuite, ajoutez l'huile très doucement, jusqu'à ce que le mélange ait la couleur de beurre. Ajoutez la moitié du sel pour épaissir. Éclaircissez avec un peu de vinaigre. Ajoutez graduellement de l'huile, en battant, jusqu'à ce que la sauce épaississe de nouveau. Incorporez-y la moutarde, le sel et le poivre, et le reste d'huile et autres liquides. Si la mayonnaise se coagule, mettez 2 c. à s. de beurre fondu (très froid) dans un bol rond et incorporez-y graduellement la mayonnaise coagulée. Elle reprendra sa consistance.

DÉPLIANT DE RECETTES GRATIS
Pour recevoir un exemplaire de notre nouveau livre de recettes intitulé "Art Culinaire", écrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal.



Comment assurer un PROMPT REPOS aux yeux fatigués

FAITES CE SIMPLE ESSAI AUJOURD'HUI



YEUX FATIGUÉS? Calmez-les et rafraichissez-les avec deux gouttes de Murine sûr et doux, dans chacun—Vous obtenez un...
SOULAGEMENT RAPIDE. Instantanément, vos yeux se sentent rafraichis. Murine, mélange habile de 7 ingrédients, nettoie et calme les yeux qui sont fatigués par le surmenage ou l'exposition au soleil, au vent et à la poussière.

MURINE POUR LES YEUX



ANTALGINE

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

LA FOIRE DE PARIS

[Suite de la page 6]

PROTÉGEZ

votre
argent
de
voyage

Chèques de Voyageurs

AMERICAN EXPRESS

- ✓ Plus sûrs que du comptant
- ✓ Remboursement immédiat en cas de perte
- ✓ Négociables partout
- ✓ Valides jusqu'à leur usage
- ✓ Pas d'identification requise à l'exception de votre signature
- ✓ Coûtent seulement 75c au \$100.

SE VENDENT AUX BANQUES
ET AUX BUREAUX DES CHEMINS DE
FER DU CANADIEN NATIONALAVIS IMPORTANT
A nos Lecteurs et
Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	\$3.50	1 an.....	\$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

et je ne me suis pas attardé au Salon des Vins.

Non pas que ce secteur de la Foire manque d'intérêt. J'ai dégusté d'excellente charcuterie d'Alsace, arrosée d'un bon Traminer, et je n'ai pas refusé le verre de nectar "Nostradamus" qu'une jeune personne jolie comme le printemps m'a servi avec un sourire, dans un décor de toile peinte évoquant de façon sommaire Notre-Dame de Paris.

Mais les restrictions subies depuis tant d'années déjà, le prolongement imprévu des privations, les soucis quotidiens du ravitaillement qui s'accroissent à chaque saison ne nous laissent pas l'esprit assez libre pour songer sans mélancolie aux délices gastronomiques qui furent un des charmes de ce pays. Tout ce qui peut être tenté dans ce sens pour nous faire espérer un avenir meilleur éveille trop de douloureux souvenirs. Un voile de mélancolie enroule pour moi l'étalage de victuailles, pourtant fort appétissantes, et les bouteilles alignées, quelque effort que je fasse pour m'attendrir à leur vue, prennent encore à mes yeux je ne sais quel aspect de cortège funèbre.

Mais le vin de France n'est pas mort et, la Foire de Paris nous en apporte l'assurance tangible, il ne manquera pas de ressusciter le troisième jour... C'est d'ailleurs un fait à noter que, malgré l'ampleur des emplacements, trente pour cent des demandes d'exposants en boissons et en denrées alimentaires, n'ont pu recevoir satisfaction.

Passons un peu rapidement sur l'Ameublement, sur la Bijouterie, de luxe ou de fantaisie, sur le Matériel de Camping, sur la Maroquinerie, sur les Objets de Bureau, sur le Livre, les Bronzes d'Art et le Cinéma. Laissons aussi de côté, puisque je n'y entends rien, le stand de la Philatélie, qui retient pourtant l'attention passionnée de tous les spécialistes. L'exposition de la Chaussure, de la Mode et du Vêtement suffisent à nous convaincre que Paris n'est pas menacé de perdre le sceptre de l'élégance et que, demain comme hier, c'est toujours lui qui donnera le ton. Il y aurait là de réelles merveilles à signaler, mais la Foire tient une très vaste superficie et l'on ne peut s'arrêter partout.

Foncièrement badaud, comme tout vrai Parisien, c'est vers les baraquements réservés à l'artisanat que j'étais surtout attiré.

Chaque année, la Foire de Paris, le Salon des Arts Ménagers et le Concours Lépine nous offrent des occasions dont nous ne nous rassasions pas, d'admirer le génie inventif, l'amusante ingéniosité de ces modestes producteurs qui n'ont, certes, leurs pareils nulle part dans le monde et qui renouvellent constamment cette multiple bimbeloterie si réputée que l'on désigne ordinairement sous le nom d'articles de Paris.

Il y a de tout, là-dedans, depuis des appareils compliqués de défense contre le cambriolage, électriques ou même explosifs, jusqu'à de menus jouets modernisés. Il fallait voir, par exemple, la joie des gosses expérimentant le nouveau jeu de "la puce atomique", qui consiste à faire sauter sur des cases numérotées de minuscules avions de carton!

Il y a des innovations plus sérieuses, mais souvent assez pittoresques: un lit médical, très intelligemment compris, avec son compartimentage permettant de soigner et de changer les malades les plus incommodes. Il y a

fallait penser. Il y a un dispositif pour désinfecter aisément les livres et la un tue-mouches électrique auquel il correspondance. Il y a la bicyclette pliable, que l'on peut transporter à la main dans un petit sac. Il y a l'outil facilitant la coupe rapide des oignons "en pleurant moins", dit le prospectus. Il y a — c'est peut-être le clou de l'année — la brosse à dents stylographe, qu'on charge avec une mince cartouche de liquide antiseptique, et dont un astucieux bouchon de caoutchouc assure l'étanchéité.

La France n'est pas seule présente dans cette exposition infiniment variée. La Belgique, l'Italie, la Suisse, la Tchécoslovaquie, l'Autriche, la Finlande, la Suède, la Yougoslavie, l'Amérique, l'Angleterre, le Danemark, la Hollande, l'Iran lui-même y prennent part. Et l'on admire, entre autres choses, le système finnois de bain de chaleur sèche qui s'appelle le sannabath.

Mais, pour le promeneur que je suis, assez peu préoccupé d'activités commerciales, le spectacle le plus attachant reste celui du public accouru en nombre. Dès le seuil, c'est un plaisir que de se mêler à ce bon peuple de Paris, demeuré pareil à lui-même depuis le temps où le jeune Molière passait des heures au milieu des petites gens, à écouter, sur le Pont-Neuf, les mirifiques discours des marchands d'orviétan.

On y a installé une espèce de locomotive de toile peinte, destinée à persuader les passants que c'est une ruineuse folie de brûler du charbon gras et que, pour ménager les ressources du pays en sous-produits de la houille,

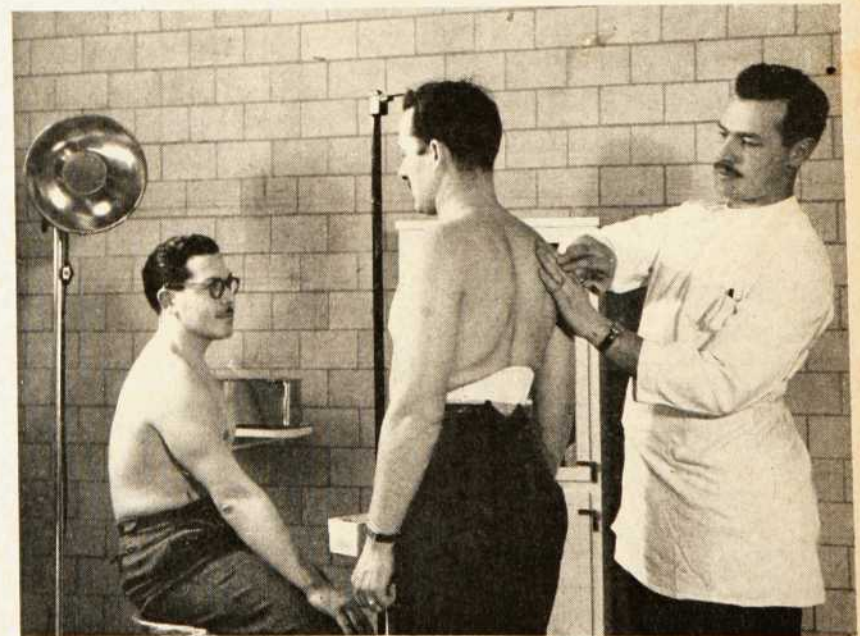
benzol, goudron, coke, matières colorantes, engrais, substances pharmaceutiques, bas de nylon, etc... etc... il ne faut employer que le gaz.

J'ai suivi un couple d'honnêtes provinciaux qui béait d'admiration devant un panneau plein d'images parlantes. Derrière eux, j'ai traversé l'espèce de "campo-santo" où un "sculpteur de jardins" a dressé des rangs de statues conçues pour l'ornement de pelouses. Je les ai perdus dans l'attroupement qui s'était formé devant l'artificieux étalage d'un marchand "d'extincteurs rationnels pour autos". Je me suis alors, tour à tour, attaché aux pas d'une famille d'ouvriers, traînant une escouade de marmots qui poussaient à chaque instant des cris d'enthousiasme, ou à ceux de petits maraîchers de banlieue, qui hochaient gravement la tête en écoutant les explications fleuries d'un représentant en "brouettes à roue de secours" et en "arrosoirs à changements de vitesse".

Devant ce pêle-mêle de produits de toute nature, quelques-uns destinés à entrer rapidement dans la pratique courante, quelques autres simples amusettes, ces gens se penchaient avec une curiosité poussée souvent jusqu'au recueillement. Ils sentaient tous, assurément, qu'on ne leur présentait là que la première éclosion d'une activité renaissante, mais que ce bourgeolement, déjà si vif, était le signe indubitable, sinon d'une santé pleinement recouvrée, du moins d'une convalescence qui ne laisse désormais plus de place à aucune appréhension.

EDOUARD HELSEY

QUAND ON ENTRE A L'UNIVERSITE



Dès son entrée à l'Université de Montréal, tout étudiant doit subir un examen médical général. On fait une prise de sang à chaque élève et l'on radiographie ses poumons. Chaque année, on répète l'examen. Pendant toute la durée de son cours, un étudiant peut, sans s'imposer de déboursés, consulter le médecin du service de santé de l'Université et bénéficier de certains traitements qui, souvent, seraient fort onéreux. Les trois étudiants que l'on voit dans la photo ci-dessus ont bien voulu nous montrer comment ça se passe.

Photo Henri Paul.

LE MESSAGEUR DU DIAMANTAIRE

[Suite de la page 23]

conter son odyssée, vous n'y auriez attaché aucun crédit.

« Bien entendu, on ne devait le relâcher que lorsqu'on aurait disposé des pierres précieuses, pour supprimer toute preuve au cas, bien improbable, je pense, où vous auriez eu l'idée de vérifier ses dires.

« Il me semble que les deux voyages de Meermans à Paris auraient dû éveiller vos soupçons dans une toute autre direction que celle qu'ils ont pris. Incontestablement, le chef comptable était l'organisateur de l'attentat et si sa première apparition dans la capitale s'explique par sa préparation, je suis à même de vous donner les raisons de son deuxième voyage.

« Le retard apporté par ses complices à négocier les diamants, tout simplement. Et c'est ce retard qui a finalement causé sa perte, en provoquant son départ clandestin de Rotterdam une troisième fois — départ qualifié de disparition — et terminé par un coup de poignard entre les deux épaules après ce que je crois avoir été une querelle très orageuse.

« Pour me résumer, vous trouverez Pierre Deconninck dans un bâtiment situé dans le jardin d'une propriété La Rosaie, à Neuilly-Plaisance, et appartenant à un nommé Xavier Bouteille contre qui vous pouvez préparer votre premier mandat d'amener.

« Quand à l'assassin de Meermans, s'il est encore à Paris, vous l'avez déjà rencontré au cours de l'exercice de votre profession : c'est l'honorable (?) Jeantier, dit Lulu qui, malgré une épaule démantibulée à la suite d'une mésaventure que je n'ai pas le temps de vous conter ici — peut-être vous la narrera-t-il lui-même ! — a trouvé le moyen d'utiliser le bras gauche pour se débarrasser d'un gêneur.

« Aux dernières nouvelles, il habitait une maisonnette, 65, rue Pasteur, au Perreux. Le reste de la bande est composé du jardinier, de Xavier Bouteille et sa femme.

« Un mot encore. N'ajoutez aucune importance à l'histoire que vous contera Jeantier sur la disparition des diamants. Nul ne sait ce qu'ils sont devenus. »

La découverte de Pierre Deconninck fut un événement sensationnel. Toute la presse loua l'habileté d'Arthème Ladon. Le récit du pauvre sequestré fut édifiant et l'inspecteur put se rendre compte que son mystérieux informateur ne s'était guère trompé.

En effet, à peine Deconninck avait-il mis le pied sur le quai d'arrivée, qu'il avait vu venir à lui un homme d'allure correcte affirmant avoir été envoyé par M. Deville, président du Consortium des Diamantaires.

SAIT-ON QUE...

Helena, capitale du Montana, n'est pas une vaste cité. Elle n'en possède pas moins une magnifique cathédrale gothique qui rappelle celles d'Amiens et de Beauvais, ou encore Ste-Gudule à Bruxelles. 29 statues, de grandeur naturelle, ornent des niches placées à l'extérieur de l'église. Elles ont été sculptées à la suggestion de Mgr J.-G.

— Je sais ce que vous transportez, avait-il ajouté, et en raison de sa valeur considérable, il vaut mieux que vous preniez des précautions spéciales. Dans la voiture qui a été mise à notre disposition vous serez en complète sécurité.

Et comme Deconninck paraissait hésiter, l'autre s'était penché en souriant :

— Les diamants sont dans une ceinture de flanelle à même votre corps, avait-il ajouté à voix basse. C'est M. Kroonen qui a donné le renseignement. Vous voyez que vous pouvez avoir confiance en moi.

Cette fois, le courrier fut rassuré. Il accepta et... nous savons le reste. Mais Deconninck en était maintenant à se demander comment le misérable avait pu avoir connaissance de détails aussi confidentiels.

La réponse fut donnée par la découverte dans le bureau de M. Kroonen, à Rotterdam, d'un microphone dissimulé sous le capitonnage du mur séparant son bureau de celui du déloyal chef comptable.

Meermans avait ainsi toutes facilités pour entendre ce qui se passait à côté, et il avait, en particulier, surpris la conversation entre le patron et le courrier, quelques heures avant le départ pour Paris.

— Clair comme de l'eau de roche, déclara Jack Desly qui suivait l'affaire, en dilettante. Jeantier à Paris possède déjà le signalement complet du bonhomme qu'il doit attaquer. Il ne reste plus qu'à lui donner la date. Le soir même où Deconninck prend le train, l'autre téléphone à un endroit convenu et en quelques mots brefs, peu compromettants, le met au courant des dernières particularités. Quant aux raisons de l'assassinat de Meermans, j'imagine qu'en apprenant que Jeantier n'avait plus les diamants, le comptable aura cru à une trahison et menacé de tout révéler.

Il rejeta le journal et spécifia à Nandhuoc :

— Du champagne et de quoi souper finement, mon garçon...

Les parents de Mlle Yvonne Berthier, collaboratrice involontaire de Jack Desly ont reçu dernièrement une lettre qui les a plongés dans un abîme de stupéfaction... et de ravissement.

C'est un avis de banque faisant savoir qu'une très grosse somme a été placée au crédit de Mlle Yvonne, à valoir à sa majorité.

Ils cherchent encore d'où provient ce don : madame Berthier croit se rappeler qu'elle a eu, jadis, un parent éloigné qui était parti en Amérique...

CLAUDE ASCAIN

Tougas, lequel mourut le printemps dernier, avant que l'installation des 29 statues fût complétée. Il n'y a pas que des saints qui figurent dans cette collection artistique, des savants, des découvreurs et des artistes y ont été admis. Mentionnons : Copernic, Gutenberg, Ampère, Dante, Pasteur, Christophe Colomb et, ce qui ne peut manquer de nous intéresser, Jeanne Mance et Catherine Tekakwitha.

Songez à vous, Madame ...



De tous les membres de la famille, c'est la mère qui reste le plus souvent à la maison. Monsieur va quelquefois à son club de quilles ou à son cercle, Mademoiselle va au thé ou chez des amies, le fils aîné à ses camarades, et les petits, leurs jeux. Mais vous, Madame, puisque, plus souvent qu'à votre tour, vous montez la garde du foyer, vous avez bien droit, vous aussi, à quelques moments de loisirs, n'est-ce pas ? Alors, le moyen le plus pratique de goûter, chez vous, un bref moment de détente, c'est encore la lecture de votre magazine préféré,

LA REVUE POPULAIRE

qu'on prépare et réalise particulièrement à votre intention. En vous abonnant à LA REVUE POPULAIRE, non seulement vous procurez à vous-même une grande source de distraction, mais vous avez de plus la certitude que votre fille aînée et même aussi votre fils et votre mari prendront également leur profit. Du reste, il en coûte si peu pour tant d'agrément, (\$2 pour deux années) et puis, est-ce que charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même ?

Notre roman de juillet :

SOUS LE MASQUE

Par ANNIE et PIERRE HOT

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

	Canada		États-Unis
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q., Canada

Le Plaisir de Lire dure toute l'année

Lire n'est ni un travail, ni une corvée: c'est un agrément... et pour toute la famille, il ne saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines:



LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Durant les beaux mois d'été, on suspend diverses activités que l'on remplace autant que possible par le jardinage, les sports en plein air, la promenade, ou tout simplement le *dolce farniente*. Toutefois, personne n'admettra que l'agréable, l'ancienne habitude de la lecture doit être remise au rancart durant cette saison de la détente; au contraire, cette dernière donne un sens encore plus précis, aux vacances, rend encore plus bénéficiaire ce repos tant attendu. Or, la manière la plus pratique et la moins onéreuse de s'assurer une lecture qui réponde idéalement à cette saison particulière de l'année, c'est encore et toujours un abonnement que l'on souscrit au *Samedi*, à *La Revue Populaire* et au *Film*. Chacune de ces trois publications ne manque pas d'apporter une joie nouvelle, et pour tout le monde, au camp le plus modeste comme à la plus somptueuse villa.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — Important: Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

SAINTE-MARIE-DES-JONCS

[Suite de la page 10]

— Vous la verrez, vous la verrez, affirma le sorcier.

Ayant dit, il tendit la main, et chacune y déposa l'obole coutumière: une pièce de dix sous.

Voici nos jeunes filles à la fontaine. Dans l'ombre de la roche qui surplombe, brille le miroir de l'eau où s'égoutte la source. Jeanne, la délicate, l'effleure de la main et frissonne: « Que c'est froid! » dit-elle. Déjà Françoise s'est déchaussée et plonge résolument le pied droit en s'accrochant, pour ne pas tomber, aux anfractuosités du rocher. Jeanne l'imite, et toutes deux claquent des dents, transies, anxieuses et voient bientôt l'image désirée. Constance, à son tour, se décide; seulement, dans l'eau transparente, elle ne reconnaît, elle, que sa propre image, étant plus sincère ou moins imaginative que ses compagnes, et elle se penche davantage, trop, et elle évoque de toutes les forces de son être, de son amour, le visage du bien-aimé; elle voit enfin, elle le crie et tombe dans l'eau glacée. La source est sans profondeur. Ses amies l'en sortent vite, la déshabillent, la réchauffent en la frictionnant. C'est une alerte qui les bouleverse. Tant bien que mal, on lui constitue une toilette sommaire et, quand cela est fait, il n'y a plus qu'à rire de l'incident. Constance rit plus fort que ses amies pour qu'elles ne se reprochent pas de l'avoir amenée et ainsi exposée à cette aventure.

A plusieurs reprises, elle affirme: « Je l'ai vu, vous savez », comme si de ne point constater assez nettement pouvait compromettre le résultat attendu. Elle l'aime tant, son Laurent!

Les rires se sont éteints. On a choisi le retour par la plage, il est un peu plus court, et ce retour est morne.

A la maison, Constance se coucha très lasse. La fièvre la saisit bientôt avec une toux fréquente et sèche. Le médecin, tardivement appelé, releva des signes de mauvais augure. Le lendemain il s'avouait sans espoir.

Jeanne et Françoise, consternées, ne quittaient guère son chevet. Il leur vint la pensée généreusement naïve d'écrire au colonel de Laurent, et elles écrivirent:

« A monsieur le colonel du
43e d'infanterie, à Lille.

« Monsieur le colonel,

« Vous avez dans votre régiment un nommé Laurent Dutoy, du pays de Barenton-sur-Lys, qui fait son service militaire, et que sa promise Constance est bien malade. Le médecin l'a condamnée. Nous qui sommes ses amies, nous en avons beaucoup de chagrin, et puis, peut-être que nous sommes cause qu'elle a pris mal. Si c'était un effet de votre bonté de renvoyer le soldat Laurent en permission; Constance parle tout le temps de lui, et ça lui ferait une telle révolution que ça pourrait être comme un miracle qui la sauverait. Faites-le, monsieur le colonel, pour l'amour de Dieu, et recevez les remerciements anticipés et les salutations de vos humbles servantes.

« Françoise et Jeanne Fortier. »

Le colonel était un brave homme. Laurent arriva le lendemain soir. Constance commençait de moins souffrir. Sur une table, parmi les fioles, se trouvait une plante fanée, l'herbe magique de Gaspard, hélas! Elle en parlait dès que le mal lui laissait quelque répit, et aussi de Sainte-Marie-des-Joncs et des trois *ave*, et de l'image apparue.

L'abbé Charles entra, appelé pour les derniers sacrements. La petite malade ne s'étonna pas de voir ensemble le prêtre et on promis, et comme celui-ci, impuissant à cacher son chagrin, éclatait en sanglots, elle caressa son visage en larmes et le gronda:

— Pourquoi pleurer, Laurent? M. le curé ne va-t-il pas nous bénir?

Le prêtre intervint:

— Vous savez, mon enfant, qu'il faut vous confesser d'abord.

— Oui, monsieur le curé.

On les laissa seuls aussitôt.

Quand ce fut fini, elle ferma les yeux et le prêtre dit à ses parents: « C'est une petite sainte, elle ira au ciel tout droit. » Il plaça ensuite la main de Laurent dans celle de la mourante, qui tressaillit et dont l'âme candide s'évada, pleine de joie. PAUL LACOUR

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

Frank Caruana, de Buffalo, N.-Y., est le premier qui roula deux parties parfaites consécutives et ce, en 1924 (300-300-247-268).

Jack Almer fut le deuxième à rouler 2 parties parfaites consécutives, les seules qu'il ait de réglementaires.

Le seul Canadien français à avoir roulé une partie parfaite, le 17 janvier 1924, et ce après qu'il fut naturalisé Américain, fut Jimmy Blouin, mort récemment. Il était natif des Trois-Rivières.

LE MASSAGE

Un athlète peut-il se masser lui-même? Est-il indispensable de recourir à un masseur professionnel?

Naturellement, un bon masseur vaut mieux, mais les jeunes athlètes n'ont pas les moyens de se payer un soigneur. Le mieux est de se faire masser par un copain à qui on rendra le même service.

Le massage ne consiste pas, comme le croient trop de jeunes athlètes, à se frictionner à tort et à travers, au petit bonheur. Un jeune athlète doit savoir masser. Ce n'est pas bien difficile:

toujours masser en remontant, ne jamais le faire en allant vers les extrémités. Du moelleux, de la douceur. Masser un homme, ce n'est pas étriller un cheval.

A quel moment doit-on se masser? Il faut faire un léger massage avant l'effort pour activer la circulation du sang. Après l'effort, le massage est indispensable. Aux Etats-Unis, les jeunes joueurs de baseball reçoivent ce traitement efficace. Nos jeunes joueurs de baseball n'ont pas encore cette chance. L'auront-ils, un jour? Le masseur pétrit les muscles pour éliminer les poisons. Là, il en met un bon coup, mais sans que ce soit douloureux. On doit sentir, au contraire, la fatigue qui s'en va... éprouver une sensation de bien-être. Un bon massage, ça refait un homme.

Il y a aussi ce qu'on appelle le massage d'entretien. Celui-là, n'importe qui peut le pratiquer sur lui-même: quelques passes rapides sur les muscles principaux, en ayant soin de masser légèrement, et toujours en allant des extrémités vers le cœur, dans le sens de la circulation du sang. Ce n'est pas bien difficile, comme vous le voyez, mais il faut le faire.

Le Ravisseur du PÈRE ANTOINE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEPTIEME EPISODE



1 — Etant entré dans la hutte, le contremaître vit une lourde caisse qui se trouvait dans la pièce. Il la tira sur le plancher, ferma la trappe et mit la boîte par-dessus. "Voilà pour toi, Jean Villiers!" ricana-t-il.



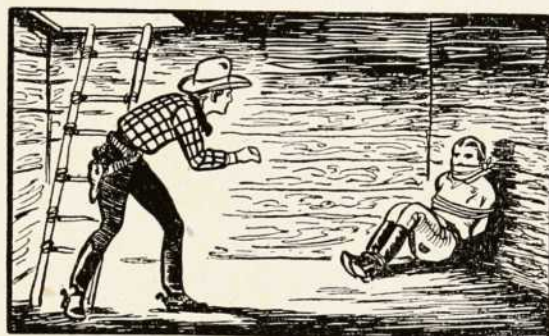
2 — Mais, pendant que Lauzon se dirigeait vers la porte, Jean Villiers se releva derrière un baril où il s'était caché dans un coin de la maisonnette. "Je vais te causer une surprise, Lauzon!" murmura-t-il.



3 — Il attendit que Lauzon se fût éloigné sur son cheval. Puis se dirigeant vers la trappe, Jean enleva la boîte. "Maintenant, je vais voir ce qui intéresse Jos. Lauzon dans cette cave, peut-être que je serai intéressé aussi!"



4 — Dans les yeux de Jean Villiers se reflétait une forte détermination, pendant qu'il levait la trappe dans la petite hutte de la Vallée de Mesa. "Je vais enfin voir ce qu'il y a là," murmurait-il, les yeux brillants.



5 — Cependant, de toutes les choses qu'il pouvait imaginer, Jean ne pouvait s'attendre à y trouver le jeune Tom Benoit, pieds et bras liés, ainsi que baillonné, dans la cave de cette minuscule maison de bois.



6 — En quelques minutes, Jean avait libéré le garçon qui lui raconta qu'il avait été capturé par des hommes masqués et laissé là dans cette cave. "Eh bien! tout est fini maintenant, tu es libre!" dit Jean, tout joyeux.



7 — "Je suis presque certain que c'était Soumis et Lauzon qui m'ont lié ainsi, Jean," disait Tommy, quand ils furent montés. "Je les ai entendus dire que mon père est à un endroit, appelé l'Eden des Voleurs!"



8 — Les traits de Jean se durcirent. "L'Eden des Voleurs, hein?" grommela-t-il. "Eh bien, nous retournerons d'abord au ranch. Il faut te tenir caché et peut-être que ces putois montreront leur jeu."



9 — Jean fit monter le garçon derrière lui et se dirigea vers le ranch Double "V". Il ne se douta pas qu'un vacher le regardait aller dans la vallée. Ce dernier, surpris, n'en pouvait croire ses yeux: "Mais c'est Jean Villiers!"



10 — Le complice éperonna son cheval et le lança au galop. Il rejoignit ainsi Lauzon, le contremaître du ranch Double "V". "Villiers a fait sortir l'enfant de la hutte, Jos!" s'écria-t-il, en l'apercevant.



11 — Les yeux de Jos. Lauzon se mirent à cligner. "Il nous faut leur barrer la route, Clément?" dit-il. "Dis aux gars de pousser le troupeau de boeufs dans le défilé derrière eux. Nous les arrêterons ainsi!"



12 — Jean et Tommy venaient de s'engager dans le défilé, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de sabots qui brisa le silence. "Tonnerre! un troupeau de boeufs!" murmura Jean, en voyant s'approcher les bêtes. [Suite au prochain numéro]

L'ESPION NO 11

EPISODE NUMERO VINGT-SIX

Au milieu de la nuit, un quidam en robe de chambre se glisse le long du grand corridor et arrive devant une porte...



Sans bruit, il ouvre cette porte... Il jette un regard autour de lui et entre dans la chambre. Il s'immobilise : il se trouve dans un rayon de lumière...



Ambassadeur Mayerling !
Vite, vite, réveillez-vous !



Qu'y a-t-il ?
Qui êtes-vous ?
Que voulez-vous ?



Mon identité vous sera révélée en temps voulu...

Enfin, que me voulez-vous ?



Vous êtes prisonnier ici !
Et vous vous êtes rendu suspect aux quartiers-généraux...



En résumé, vous êtes dans de mauvais draps !
Il ne vous reste qu'une alternative, faire ce que je vous dirai !



Si vous m'écoutez, vous courez une chance d'entrer dans les bonnes grâces du gouvernement !

Que dois-je faire ? Je suis prêt à tout !



Excellent ! Tout d'abord, vous devrez oublier que nous nous sommes vus !



La conversation à phrases courtes s'est continuée pendant un certain temps. Puis la porte s'ouvrit de nouveau. L'homme en robe de chambre s'avança furtivement dans le long corridor...



Il dut se cacher au passage d'un domestique



Puis il retourna dans sa propre chambre... sans avoir été vu...



RIEN DE SÉRIEUX

Il y a vingt-cinq ans, on s'amusa beaucoup à Lyon lorsqu'on connut cette disposition inscrite dans le testament d'une brave dame :

« Je donne au docteur X... en reconnaissance de ses soins éclairés, auxquels j'ai dû vivre si âgée, tout ce qu'il trouvera dans mon bonheur du jour ». Or, dans le meuble en question on ne découvrit que les potions intactes que le médecin avait ordonnées à sa cliente, depuis dix ans.

Persuasive, convaincante, une jeune maman enseigne à son jeune fils que l'égoïsme est haïssable et conclut : « Nous sommes sur terre pour aider les autres. »

Le petit garçon réfléchit profondément, puis demande avec inquiétude : « ... Et les autres... A quoi servent-ils ? »

— Vous avez renvoyé votre bonne ?

— Il a bien fallu. Elle nous servait des plats trop cuits et, si on lui en faisait le reproche, elle se servait de mots crus.

— Qui êtes-vous, un homme ou une souris ?

— Un homme.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, parce que ma femme a peur d'une souris.

— J'ai perdu mon argent, mes chevaux de course ont perdu, et ma femme s'est sauvée... Est-ce que je pourrais avoir plus de malchance ?

— Bien, ta femme pourrait revenir !

Madame X. — Allez-vous au théâtre cette semaine.

Madame Y. — Oui, madame, ma fille, dans le jugement de laquelle j'ai beaucoup de confiance m'a dit que je pouvais aller voir la pièce qui se joue au théâtre des Variétés, c'est très moral.

Le Pion. — Qu'est-ce qu'une île ?

L'Elève. — C'est une masse de terre entourée d'eau de tous côtés, sauf un seul.

Le Pion. — Tu veux me dire lequel ?

L'Elève. — Celui qui est dessus...

— Huit fois qu'on te donne un faux numéro. Mais es-tu certain de demander le vrai ?

— Certain !

— Alors, tente une dernière expérience, demande un faux.

C'était à l'enterrement d'un marchand de parapluies. Le négociant venait d'être descendu dans la fosse, lorsqu'un ami s'avance pour prononcer un discours d'adieu.

Chacun fait silence ; il commence :

— Adieu, Peignalouette ! Adieu mon pauvre vieux ! Adieu... Puis... ne trouvant plus rien à dire :

— Bien des choses chez toi.

Elle. — Oh ! la jolie maison ! J'en reste muette d'admiration !

Lui. — Je l'achète !

— Il y a un secret autour de sa naissance.

— Ah ! La date, sans doute.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Oui, mon vieux, les femmes sont toutes les mêmes, aussi vaines, aussi extravagantes... Tu leur proposes une partie de balle ou une excursion dans un parc, enfin quelque chose qui n'entraîne aucun déboursé, et elles ne te parlent que de soda à la crème ou de sorbets...

Dans une réunion où figurait le poète célèbre Méry, on contait des histoires sinistres, des dangers miraculeusement évités.

A moi aussi, c'est arrivé, dit Méry... Dans un sentier de montagne tout juste pour un homme, je me suis rencontré avec un ours qui n'était pas de bonne humeur... J'ai levé mon couteau, mais d'un coup de griffe sur la main, il m'a fait lâcher le couteau, qui roula au fond du ravin.

Je l'entends encore... Et cet ours, là, devant moi, la gueule ouverte!... Ah!...

— Et alors ? demande à Méry, l'auditoire anxieux.

— Alors... il me dévora !

Le régisseur. — Vous maniez des sommes fabuleuses dans ce rôle, plusieurs millions vous passent dans les mains durant les trois actes.

L'artiste. — En vérité ?

Le régisseur. — Oui, tâchez de donner l'illusion au public que vous êtes habitué à manier de grosses sommes d'argent.

L'artiste. — Si vous vouliez me prêter cinq dollars pour faire la répétition avec.

Madame. — Aujourd'hui, on vit en moyenne trois années de plus qu'autrefois.

Monsieur. — Tant mieux. Cela te donnera peut-être le temps de recoudre les boutons qui manquent à mon veston.

L'orateur politique. — Sommes-nous des hommes ou des esclaves ?

Une voir. — Attention, il y a des gens mariés.

— Votre petit garçon, Madame, vient de me lancer un morceau de charbon.

— A cet âge, ils ne savent pas encore la valeur des choses.

Le jeune homme. — Monsieur, je viens vous demander la main de votre fille. Je sais que ce n'est qu'une question de formalité, mais j'ai cru que cela vous ferait plaisir si je venais vous la demander à vous.

Le père. — Vous êtes bien aimable, mais puis-je vous demander qui vous a suggéré l'idée de venir me demander, à moi, la main de ma fille ?

Le jeune homme. — Oui, monsieur, c'est la mère de mademoiselle votre fille.

— Votre épouse est une femme charmante.

— Comme vous êtes bonne... vous ne savez pas ce qu'elle dit de vous ?

— Si, si... mais ni elle ni moi ne disons ce que nous pensons.

— Je suis bien inquiet, quelqu'un a volé ma voiture.

— Si votre voiture a été volée, communiquez avec la police.

— Je ne m'inquiète pas à propos de la voiture, je me demande comment ils ont fait pour la partir!...

— Marie, allez chez le libraire me chercher « Comment rester jeune et belle » et ne vous attardez pas en route !

— Non, non, madame ! Je sais que c'est pressé!...

— Oh ! Marie... en voulant vous aider, j'ai cassé une assiette...

— Cassé une assiette ? Alors, si madame fait mon ouvrage, j'ai plus qu'à aller me promener!...

— Et bien, Toto, comment trouves-tu la Suisse ?

— Pas mal, mais d'après mon Atlas de géographie, je me la figurais plus jaune...

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Tu appelles ça des chapeaux bon marché!... Et le mien que voici, combien penses-tu que je l'ai payé?... Et depuis combien de temps je le porte?... Ça, tu peux dire que c'est bon marché !

Réellement Délicieux THÉ ET CAFÉ "SALADA"

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU Par ÉTIENNE LABBÉ

METS ROYAL

François Ier aimait les traits d'esprit. Un lettré de la cour lui présenta un jour, à table, des épigrammes. Le roi les lut tout en mangeant et dit: "Voilà de bien bons épigrammes!" (Le mot était alors du masculin.)

Un bourgeois, bien brave homme, mais peu instruit, l'entendit. Désirant beaucoup voir le roi, il avait été introduit, grâce au chef cuisinier, son ami, dans la salle où il dînait. "Quel est le plat que le roi loue ainsi?" pensait-il. Et il cherchait de tous ses yeux sur la table à voir le plat d'épigrammes.

Rentré chez lui, le brave homme s'empressa de demander à sa femme:

— Pourquoi ne me servez-vous jamais d'épigrammes? Le roi n'a pas mangé autre chose, ce soir, et il les trouvait excellents.

— Des épigrammes, répliqua sa femme, je n'en ai jamais ni mangé ni fait cuire, j'ignore ce que c'est.

Voulant se renseigner à tout prix, le bourgeois s'en fut au palais trouver le chef des cuisines royales pour connaître la recette des épigrammes. Le cuisinier fut fort embarrassé; il n'avait aucune idée de ce que pouvait être ce plat préféré du roi. Il ne tenait cependant pas à laisser paraître son ignorance.

— Ah! oui, des épigrammes! C'est exquis, en effet, mais c'est une viande réservée au roi seul. Il m'est impossible de vous donner la recette d'un mets tel que celui-là.

L'aventure parvint aux oreilles de François Ier. Il se la fit raconter en détail et s'en amusa beaucoup; il demanda qu'on lui présentât le brave homme.

François Ier se souvint alors que, la veille, tandis qu'il lisait les épigrammes qu'on lui avait présentés, il avait mangé un ragoût d'agneau dont il était très friand. Il en fit faire un plat qu'il ordonna de porter de sa part au bourgeois ravi, en ayant soin d'y mettre cette inscription: "Épigrammes de la table royale!"

Et le nom resta au plat.

CAMELOT

Ce mot vient de *camelum*, chameau. Quelle relation y a-t-il entre le petit vendeur de journaux ou l'espèce de charlatan qui vend de la camelote au grand air et le chameau ou dromadaire que la légende a qualifié du nom honorable de "navire du désert"?

Il est vrai que jadis le camelot était une sorte d'étoffe pelucheuse fabriquée

de poil de chameau. Comme cette étoffe était de qualité inférieure, faut-il y voir un certain rapport avec la marchandise de peu de valeur ou camelote que vendent les camelots au coin des rues et sur les places publiques?

Si tel est le cas, ce serait malin, car les journaux seraient classés parmi la camelote.

CAVALIER

Ce mot vient de cheval. Cependant quand on parle du cavalier qui accompagne une dame ou, dans le sens canadien, de l'amoureux d'une "blonde", il n'y a pas plus de cheval que sur la main.

Cavalier signifie un homme à cheval. N'est-il tout de même pas vraiment drôle de dire qu'un homme est à cheval sur une mule, sur un âne, sur un chameau, sur un boeuf, sur un bâton, et, en politique, sur... la clôture.

MONTER

Monter une montre. Que monte-t-on dans une montre? Absolument rien. On raidit un ressort, voilà tout. On remonte le poids d'une pendule, d'un coucou, mais une montre n'a pas de poids. Si l'on ne s'en tenait qu'au sens étymologique, ce serait un mot menteur de plus.

SIGNER

A proprement parler, signer veut dire: marquer d'un signe, surtout du signe de la croix. *Se signer*, c'est faire le signe de la croix.

Signer son nom, ne semble-t-il pas y avoir contradiction dans cette expression? Quand on fait une marque au bas d'un document, on ne *signe* pas son nom, et quand on *signe*, on ne fait pas sa marque.

Jadis, comme la plupart ne *savaient* pas écrire, on se contentait de mettre une croix au lieu de son nom. L'instruction se répandant, la croix fut remplacée par le nom et on garda le verbe: *signer son nom*.

QUARANTAINE

Le mot quarante n'a rien à faire dans la quarantaine d'un navire, séjour plus ou moins long que doivent faire, dans un lieu isolé, les personnes et les marchandises importées d'un pays infecté de la peste ou soupçonné de l'être.

On dit même: une quarantaine de dix jours, de vingt jours.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

L'avocado est originaire du Mexique. Il est recherché comme fruit et comme condiment. Le coing, dont on fabrique des pâtes et des gelées délicieuses, a d'abord été connu dans l'île de Crète. La mangue a été importée des Indes Orientales aux Antilles.

Le tombeau du roi de Suède Gustave Vasa, qui mourut en 1560 et fut enterré dans la cathédrale d'Upsala, a été ouvert récemment; certaines réparations au tombeau étaient devenues nécessaires et une investigation scientifique des restes du roi a eu lieu à cette occasion. Les résultats viennent d'en être publiés et fournissent quelques détails intéressants pour la connaissance de cette éminente figure de l'histoire de Suède. Le tombeau ouvert a été placé sur un lit de parade dans la cathédrale pendant une journée et plusieurs milliers de personnes ont défilé devant et contemplé les restes de l'homme énergique qui libéra et unit la Suède, il y a plus de quatre cents ans. A la mort de Gustave Vasa, son corps fut placé dans un cercueil de cuivre en même temps que les restes de deux de ses reines (il s'est marié trois fois). Comme à cette époque l'art d'embaumer n'était pas très développé en Suède, le squelette seul subsistait aujourd'hui. Il est couvert d'une longue robe de satin brodée de deux rangs de monogrammes couronnés en argent doré. Il portait sa couronne et les autres insignes royaux ainsi que son épée, et chacun de ses objets avait été exécuté avec une grande habileté artistique.

On dit que, sous l'influence d'une émotion, les cheveux peuvent blanchir en une nuit. Ce phénomène qui, au premier abord, semble une exagération, a été observé dans des conditions contrôlées. Vu au microscope, un cheveu à l'aspect d'un tube inerte dont les parois et la cavité renferment le pigment qui donne à la chevelure sa couleur. La partie vivante du cheveu est la racine ou bulbe, située dans l'épaisseur de la peau. C'est sur cette portion que le système nerveux, particulièrement développé dans la peau, peut agir. Sous l'influence d'un choc émotif intense, on peut voir un dégagement de fines bulbes gazeuses remplir en peu de temps la cavité capillaire et lui donner de l'aspect décoloré du cheveu blanc, normalement dépourvu de pigment.

On a peut-être remarqué que dans la fameuse chanson de Lull: *Au clair de la Lune*, *lune* ne rime pas avec *plume*. Comment se fait-il que le XVII^e siècle, si sévère en matière de prosodie, ait laissé passer une telle faute? C'est qu'à la vérité, il n'y a pas eu faute de la part du poète qui avait écrit: *Au clair de l'allume*, c'est-à-dire de l'allumette, ce qui correspond très bien d'ailleurs au vers pour écrire un mot: on n'a pas le temps d'écrire longuement pendant que brûle une allumette...

Parmi les grands projets de la Radiodiffusion française pour 1947, on relève, dans le domaine des émissions

dramatiques, une série d'adaptations de romans. Dans ce cycle figureront: *Thérèse Desqueroix* de François Mauriac; *Climats* d'André Maurois; la *Condition humaine* d'André Malraux; le *Blé en Herbe* de Colette et les *Misérables* de Victor Hugo. De l'oeuvre du grand Hugo, il existe déjà une version sonore. Mais tous les autres romans feront leur première apparition devant le micro.

Le général Leclerc, partant pour l'Indochine, n'emporta dans ses bagages qu'un livre: la récente *Anthologie de la Poésie française* par Georges Duhamel.

Les colonies de l'Afrique Occidentale britannique passent par une période de transformation constitutionnelle qui les achemine vers une autonomie plus marquée. On prépare de nouvelles constitutions pour les deux plus considérables, soit la Nigérie et la Côte de l'Or. En outre, un Conseil de l'Afrique Occidentale, où sont représentées les quatre territoires, vient de tenir sa première session. A cause de ces circonstances, le mandat des gouverneurs de trois des plus importantes parmi ces colonies a été prolongé jusqu'à la fin de l'année prochaine. Il s'agit des gouverneurs de la Nigérie, sir Arthur Richards; de la Côte de l'Or, sir Alan Burns et du Sierra-Leone, sir Hubert Stevenson. Le motif de cette prorogation se trouve dans la nécessité de la continuité dans la politique à suivre au cours des prochains douze mois, alors qu'on réalisera les grands projets de réforme constitutionnelle.

La production au Canada a plus que doublé pendant la guerre et il est maintenant organisé et outillé pour fournir beaucoup trop de marchandises à ses 12,000,000 d'habitants. Un service d'Information s'emploie donc à révéler au monde extérieur tout ce que le Canada peut maintenant fabriquer. Les services diplomatiques et consulaires ont été augmentés et améliorés dans tous les pays susceptibles de rechercher nos exportations. Le Gouvernement jette surtout ses regards sur l'Amérique latine où bien des acheteurs, désappointés par les Etats-Unis, à la suite des nombreuses grèves, seraient bien disposés à notre égard. Des missions ont été envoyées au Mexique et jusqu'au Brésil et de nouvelles ententes signées avec plusieurs pays de l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale. Leurs journaux donnent une première place à la publicité canadienne et comme résultat, un de nos chantiers maritimes, libéré des travaux de guerre, a construit cette année, six vaisseaux pour le Brésil.

Le Gouvernement américain paye annuellement \$312,000,000 aux vétérans de la première guerre mondiale et à leurs dépendants et en plus, il débourse, chaque année, \$155,000,000 pour payer les 225,000 survivants ou dépendants des guerres du Mexique, Civile et Hispano-Américaine.



LES Chinois faisaient usage des empreintes digitales dans la signature des contrats il y a quatorze cents ans.

A PROPOS D'UN LIVRE

LE COMBAT CONTRE LA DOULEUR

L'HOMME qui vient de se faire enlever tranquillement l'appendice, la femme qui a eu un accouchement indolore, l'enfant qui a perdu sans souffrance ses amygdales et ses végétations ont peine à comprendre que ces événements ne sont devenus ordinaires, sans douleur, que depuis une centaine d'années. Auparavant, nombre de malades pressés de soins chirurgicaux aimaient mieux mourir à se plaindre que se soumettre à l'agonie horrible, au risque de mort, du bistouri.

La nouvelle ère a commencé le 16 octobre 1846 à la salle d'opération du Massachusetts General Hospital, quand William Thomas Green Morton, dentiste bostonnais, a administré de l'éther à Gilbert Abbott pour l'enlèvement d'une tumeur sous la mâchoire; John Collins Warren, éminent chirurgien d'alors, pratiqua l'opération sans douleur. Ainsi eut lieu, dans une opération chirurgicale sérieuse, la première application publique de l'anesthésie au soulagement de la douleur.

En commémoration de cet événement et des cent années de progrès chirurgicaux subséquents, le grand historien médical Victor Robinson, Ph.G., D.M., a préparé pour le lecteur moyen cette histoire fascinante, véridique et bien illustrée de l'anesthésie, des temps anciens à 1946.

Quarante-quatre pages suffisent à relater les progrès des temps anciens et du moyen-âge, où l'on utilisait sans résultats appréciables la ciguë et la mandragore, la laitue et l'opium, la jusquiame, le dictame et l'éponge soporifique. Peu d'avancement marqua cette période: les drogues, dont les principes actifs, les alcaloïdes, étant inconnus, devaient servir brutes, leur action était incertaine, leur usage uniquement interne, pas de standardisation possible, pas d'inhalation.

Puis vient l'histoire de Humphrey Davy et celle de Henry Hill Hickman qui, mort à 30 ans en 1830, est le premier pionnier connu de l'anesthésie par inhalation.

Mais les quatre noms liés à cette découverte en Amérique, Long, Wells, Jackson et Morton nous font entrer dans une ère de grands progrès, de querelles acharnées, de drame et de morts tragiques.

Le Dr Robinson consacre beaucoup d'espace à l'accueil de la découverte en Europe, à Samuel Guthrie, à Simpson, le découvreur du pouvoir anesthésique de chloroforme, à John Snow, le premier savant anesthésiste, qui administra le chloroforme, à la reine Victoria à la naissance de ses deux enfants et permit ainsi l'accouchement sans douleur.

L'auteur décrit et explique tous les nouveaux anesthésiques et les nouvelles méthodes des cent dernières années. Il conclut avec à propos par les mots d'Oliver Wendell Holmes: "Ce don inestimable à l'humanité a noyé dans l'oubli le paroxysme de la souffrance et détendu pour toujours les rides profondes du front crispé par l'agonie."

J. C. Y.

A History of Anesthesia, par Victor Robinson, D.M., Toronto; Oxford University Press, 1946, 338 pages, \$3.50.

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Truman Bailey, un Américain, entreprit en 1942 de faire renaître l'artisanat au Pérou et travailla avec ardeur à cette fin. Il poussa ses recherches jusqu'aux tombeaux du désert où il découvrit d'antiques linéaux dont il voulait copier le tissage. A une époque reculée, ce travail était d'une telle finesse, qu'on employait parfois des poils de souris pour tisser 250 fils au pouce. Dans des excursions à dos de mulets qui le conduisait souvent à une altitude de 12,000 pieds, Bailey retrouva d'antiques métiers et dans les Andes, il cueillit des fleurs sauvages, qui teignaient sa main humide, lorsqu'il les pressait. Il découvrit et mit au point de cette façon 420 nuances. Muni de ses dessins et de ses teintures, Bailey installa un atelier-laboratoire à Lima où, avec l'aide de la blonde artiste Grace Escardo, il forma des apprentis qui purent bientôt exécuter une variété de textiles rares, des objets laqués, de l'argenterie, des ustensiles en bois et même des meubles. Dès le début, les ventes furent assez élevées pour payer les frais de l'entreprise et le gouvernement du Pérou est maintenant désireux de s'en porter acquéreur afin de développer l'artisanat et de le rendre aussi lucratif au Pérou qu'il l'est en Suisse et en Tchécoslovaquie.

NOTRE COUVERTURE

Quand on est haut comme trois pommes, on s'émerveille de tout, parce qu'on découvre tout. A l'âge d'homme, on devient plus exigeant pour cette raison que tout ce qui nous entoure est connu, catalogué, classé de longue date. Les esprits naturellement curieux, d'autre part, n'hésitent pas à agrandir le champ de leur observation, et c'est ce qui pourrait faire croire que les savants, les chercheurs, ont conservé, mieux que le commun des mortels, cette faculté qu'ont les enfants d'être médusés des innombrables mystères au milieu desquels nous vivons. Ainsi, ce petit homme est ravi de voir comment se font les foins, comment, aussi, une grande et puissante bête comme le cheval puisse se montrer si douce, si obéissante, si travailleuse. Pas de doute possible, il fera, lui aussi, un cultivateur parce que c'est passionnant. Mais hâtons-nous d'ajouter que demain, s'il voit un mécano à l'oeuvre, il optera pour le métier de mécano. Il en sera de même pour la confiserie, la navigation, l'aviation, etc. En attendant, l'idée de cultivateur lui suffit et il est heureux... Voilà qui explique un peu le bonheur des enfants.

L'Absorbine Jr. détruit les germes de la dysidrose par contact!



Avant



Après



Cette photo agrandie cent fois du parasite qui cause la dysidrose ou "pied d'athlète" fut faite avant l'application de l'Absorbine Jr. Ce champignon parasite s'alimente de la peau morte et de la transpiration... la cause véritable de cette affection douloureuse et ennuyeuse.

Voici une autre photo agrandie dans les mêmes proportions du microscopique parasite après contact avec l'Absorbine Jr. Voyez comment celle-ci en a enrayé l'activité et l'a fait mourir. Il a cessé de s'attaquer aux extrémités sensibles des nerfs et de causer d'affreux démangeaisons, de vives douleurs.



CREVASSES, signe de DANGER

La chaleur et la transpiration qui se produisent entre les orteils, surtout en été, y irritent la peau délicate et font que celle-ci se crevasse et se soulève par plaques humides. C'est cette condition qui favorise la dysidrose. Le minuscule parasite s'insinue par ces crevasses et attaque la chair vive, provoquant de cuisantes douleurs à chaque pas.



Baignez ces crevasses

Aux premiers symptômes de crevasses entre les orteils, appliquez l'Absorbine Jr. non diluée matin et soir. Elle détruit les organismes de la dysidrose par contact. Evitez le retour de l'infection. Ne partagez avec personne vos serviettes ou carpettes de bain. Faites bouillir vos bas durant 15 minutes afin de tuer les organismes. Désinfectez vos chaussures.

- L'Absorbine Jr. produit 4 autres résultats importants:
1. Elle assèche la peau entre les orteils, aidant à éviter tout retour de l'infection.
 2. Elle dissout les produits de la transpiration dont s'alimentent les organismes de la dysidrose.
 3. Elle désinfecte et aide à cicatrifier les tissus crevassés.
 4. Elle apaise douleurs et démangeaisons de la dysidrose.

Mesure d'hygiène quotidienne! Protégez-vous contre les dangers de la dysidrose en vous faisant chaque jour une application d'Absorbine Jr. sur les pieds. Très rafraîchissante après le bain. L'Absorbine Jr. est renommée depuis plus de 50 ans pour le soulagement des muscles douloureux. \$1.25 la bouteille, aux pharmacies. W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal.



Absorbine Jr.

17N47-R-34721

ANDRÉ MOREL
ST LIN
QUE

MILLAGE ET SÛRETÉ SUPÉRIEURS

Parce que

CE PNEU EST DIFFÉRENT



B.F. Goodrich
PREMIER EN CAOUTCHOUC

NOUVELLE SEMELLE PLATE



Qu'est ce qui vous donne plus de traction sur le dessus poli d'un bureau? Deux doigts . . . ou toute la paume de la main?



C'est pour cela que le NOUVEAU pneu B. F. Goodrich à semelle plate vous donne des départs plus rapides . . . des arrêts plus sûrs!

Plus de caoutchouc sur la route—tel est le secret de ce nouveau pneu étonnant. Mais pour mettre plus de caoutchouc en contact avec la route, B. F. Goodrich a dû recourir à une conception, à une technique et à une construction de pneu complètement nouvelles!

Ce pneu est fait d'un caoutchouc plus résistant qui s'échauffe moins sur la route . . . une *nouvelle* sorte de caoutchouc développée par B. F. Goodrich. Pour obtenir la semelle plate et massive, il a fallu créer un dessin entièrement *nouveau*—un pneu dont la carcasse est plus forte de 35%! Le résultat est le pneu du plus grand millage jusqu'ici.

Sur la route, la semelle réduit la flexion des flancs. Cela signifie moins de friction . . . moins de chaleur. Le NOUVEAU pneu B. F. Goodrich s'échauffe moins en marche et dure plus longtemps! Il vous donne des milles additionnels de conduite plus sûre.

La semelle plate, massive, étirent la route . . . met plus de caoutchouc *sur la route* pour mieux répartir l'usure. Cela signifie plus de millage . . . meilleure distribution du poids. Des départs plus rapides et des arrêts plus sûrs!

Au cours de plus de 21 MILLIONS de milles, dans de rigoureuses épreuves et conditions auxquelles vos pneus ne seront jamais soumis, ce NOUVEAU pneu a prouvé qu'il donne plus de milles que tout autre pneu jamais produit par B. F. Goodrich!

Choisissez ce fameux *nouveau* pneu B. F. Goodrich pour vos voyages d'après-guerre. Il est silencieux et durable! Votre marchand B. F. Goodrich en fait actuellement l'étalage! Voyez-le aujourd'hui!

Fabricants de pneus, accumulateurs, accessoires pour autos, chaussure de caoutchouc, produits de caoutchouc pour l'industrie et Koroseal

7F-26



Accumulateurs B. F. Goodrich

Pour un surcroît d'endurance, de sûreté de fonctionnement et de durée—choisissez un accumulateur B. F. Goodrich! Chaque modèle possède une charge et une capacité supérieures . . . débordant d'énergie pour répondre aux grands besoins du jour. Votre marchand B. F. Goodrich local a l'accumulateur qui convient à votre auto, camion, autobus, tracteur ou radio. Voyez-le aujourd'hui.

PNEUS B.F. Goodrich